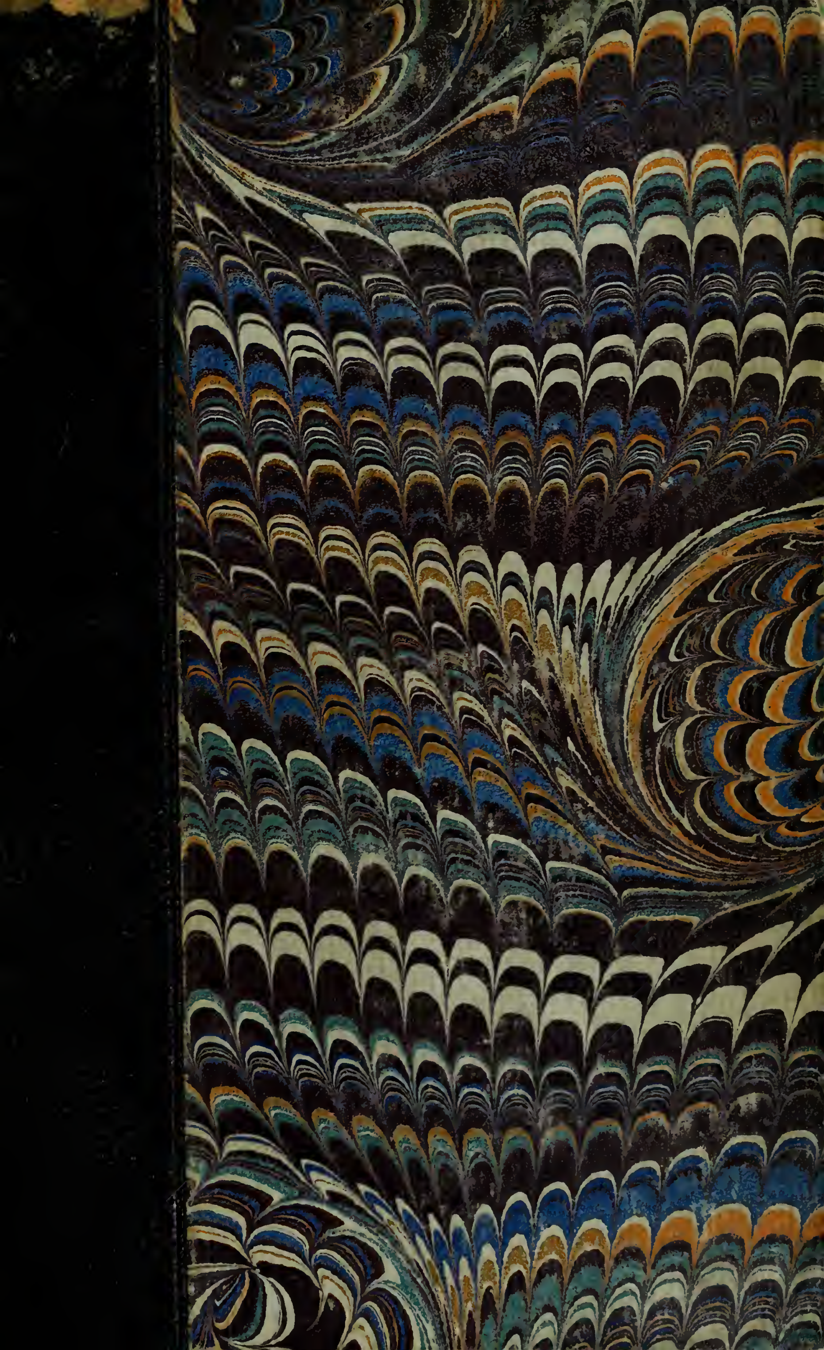






BELZ NIEDRÉE

cat: Bought Sept 1/91 H. J. F.

ALPHONSE ESQUIROS

LES

# VIERGES FOLLES

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS



# LES
# VIERGES FOLLES

# LES
# VIERGES FOLLES

PAR

**ALPHONSE ESQUIROS**

---

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS.

—

1873




9.7

# PRÉFACE DE LA NOUVELLE ÉDITION

En Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis d'Amérique, des esprits sérieux, des moralistes estimés ont attiré l'attention publique sur le sujet qui est traité dans ce livre. Qui donc s'en est étonné? Qui donc s'est scandalisé de leurs consciencieux efforts pour dénoncer le plus grand fléau des sociétés modernes? Qui leur a reproché d'avoir mesuré la profondeur de l'abîme dans lequel viennent s'engloutir les illusions de la jeunesse, les ressources morales de la civilisation, la force et la santé des générations nouvelles?

Il faudrait qu'une société fût bien malade pour chercher dans la prostitution le rempart des bonnes mœurs. On rencontre pourtant chez nous des esprits attardés qui se résignent au fatalisme de l'antiquité païenne, à la loi de l'immolation. Si l'on devait les en croire, il faudrait qu'il y eût dans le monde des

filles perdues pour sauvegarder la vertu des femmes honnêtes.

C'est contre cette opinion, disons mieux, contre ce désolant préjugé que s'élevait, dès 1840, l'auteur des *Vierges folles.*

Ce livre a été écrit sous le règne de Louis-Philippe. Quelques détails matériels, qui étaient alors signalés par diverses enquêtes, ne sont peut-être plus conformes à ce qui se passe aujourd'hui. Il n'importe : la question est restée la même. N'y a-t-il pas, en outre, quelque intérêt à comparer l'histoire des mœurs entre les deux époques, 1840 et 1873 ?

Sous le second Empire la prostitution s'est transformée. Il y eut moins de filles publiques en maison ; il y eut beaucoup plus de filles libres. Sous des noms nouveaux, on vit éclore au grand jour des variétés nouvelles du vice. Les anciennes limites entre des catégories bien tranchées s'effacèrent sous le flot débordant de la licence. On vit se répandre sur nos boulevards, sur nos places et nos promenades, dans nos cafés et nos établissements publics, une nuée de femmes aux faux cheveux, aux fausses couleurs, étalant au grand soleil ou sous la lumière du gaz tous les oripeaux d'un luxe effronté. Ce n'était plus la prostitution cachée, séquestrée, honteuse d'elle-même.

C'était la débauche triomphante et levant partout la tête.

Qui oserait soutenir que cette corruption du dernier règne ait été étrangère à nos désastres ?

On raconte qu'avant que Paris ne fût assiégé, le général Trochu, voulant se débarrasser des bouches inutiles, fit arrêter une nuit sur les boulevards toutes les filles qui se livraient à l'exposition de leurs charmes. Elles furent conduites dans la cour de la mairie du Xe arrondissement, où la police les garda jusqu'au point du jour. Les malheureuses étaient dans un état déplorable. Aussi les premiers rayons du soleil levant éclairèrent des perruques défrisées, des joues dont le fard était tombé par plaques, des robes de moire fripées, des souliers de satin souillés de boue ; enfin tout le désordre d'une toilette consternée, flétrie. Le matin, dans cette cour, c'était le réveil après l'orgie ; c'était le lendemain de l'Empire.

Si la France tient à se régénérer, à reconquérir son rang parmi les nations, il faut qu'elle réfléchisse et qu'elle remonte à la cause de ses calamités. Cette cause est toute morale. Ce sont les esprits et les caractères qu'il faut retremper. C'est la conscience, c'est la dignité humaine qu'il faut relever au milieu des ruines. S'est-on bien rendu compte de ce que perd chaque

année la société à la dégradation de la femme? S'est-on demandé ce que la prostitution, ce ruisseau fangeux, enlève chaque année de forces vives à l'industrie, aux arts, à l'accroissement de la population?

Fermer les yeux par insouciance sur les ravages d'un fléau, ce n'est point le moyen de le combattre; ignorer le mal par pudeur, c'est renoncer à la recherche des remèdes qui pourraient le guérir.

Ayons au contraire le courage d'envisager l'ennemi en face.

On parle de décadence; c'est le juste châtiment des peuples qui, confiants dans les gloires de leur passé, cherchent à dissimuler aux autres et à eux-mêmes les causes de ruine dont ils sont menacés. Que les timides se nourrissent d'illusions : quant à nous, cherchons la vérité, qui est le pain des forts. Osons lever le voile sur nos misères; descendons par l'étude dans les régions mortes de la société. C'est en interrogeant le cadavre que le médecin physiologiste découvre les lois de la vie.

Quelques esprits moroses ont paru se scandaliser de l'indulgence avec laquelle l'auteur des *Vierges folles* appréciait, d'après le témoignage même des enquêtes administratives, le caractère des filles perdues. S'il a

plaidé en leur faveur quelques circonstances atténuantes, il n'a jamais varié sur le principe.

Quiconque pratique le mal dans la société doit porter la responsabilité de ses actes.

Les filles publiques n'ont donc point à réclamer contre les lois de la morale qu'elles ont outragées, contre l'autorité qui les surveille, contre l'opinion du genre humain qui les flétrit. Qui donc songe à faire l'apologie du vice et de la débauche? Qui oserait défendre la cause des prostituées, quand tout le monde sait que la prostitution est le tombeau de l'amour et de toutes les vertus sociales?

Qui ne voudrait au contraire interdire aux générations futures cet antre des plaisirs honteux et faciles, où l'homme, pour triompher de la femme, n'a besoin ni d'être jeune, ni d'être beau, ni de plaire : il lui suffit de compter ses écus. Plus on condamne un pareil état de choses, plus il importe de rechercher l'origine du mal, et plus aussi il y a intérêt pour la société à connaître exactement la situation des malheureuses créatures qui vivent du déshonneur. Quand on tient à fermer une plaie dangereuse et profonde, il faut d'abord la sonder.

Quel est l'agent responsable de cet odieux trafic pratiqué sous diverses formes et assurant à l'homme qui

paye la possession matérielle de la femme? — Est-ce la société?

L'état social d'un peuple représente toujours la somme des progrès accomplis par les générations successives, les conquêtes de la civilisation sur l'état de nature, le travail accumulé des âges pour fonder un ordre moral. Imparfaite comme toutes les œuvres humaines, la société ne vit qu'à la condition de se réformer et de se transformer sans cesse. Elle n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était au dernier siècle; elle ne sera pas dans cent ans ce qu'elle est aujourd'hui. On peut lui demander des institutions nouvelles, une protection plus efficace du faible contre le fort, une conception plus élevée des droits et des devoirs, mais cet ordre fondé sur la loi et sur le consentement du plus grand nombre, qui de nous aurait intérêt à le renverser? N'accusons donc point la société; accusons les obstacles qui s'opposent malgré elle au développement de la dignité humaine et de la justice. Pour vaincre ces obstacles, que faut-il? l'union des penseurs et des hommes de bonne volonté. C'est à l'initiative personnelle, c'est à la liberté d'examen et de discussion, c'est à la conscience de chacun qu'appartient la recherche des moyens les plus pratiques pour réduire la misère et limiter la prostitution.

5 janvier 1873.

# PRÉFACE DE 1844



La troisième édition de cet ouvrage était datée de la prison de Sainte-Pélagie ; nous en sommes sorti, après avoir acquitté l'amende et les frais de justice ; le tout s'élevait à la somme de six cent seize francs soixante et quinze centimes, dont il nous a été donné quittance. Le texte dit : « payé pour solde par le sieur E... et de *ses deniers*. » Nous jouissons donc du double avantage d'être libre et de ne devoir rien à personne.

Redevenu après ce que nous étions avant, nous sommes rentré dans la littérature, c'est-à-dire dans le parti des idées. Nous croyons encore à l'affranchissement des classes inférieures par la diffusion des lumières. Le présent nous afflige ; nous continuons à voir dans un coin de notre société un état de choses sans nom qui asservit la conscience par le besoin et ne laisse trop souvent à la femme dans les classes

pauvres que la liberté de se vendre. Un tel désordre ne peut durer toujours, mais il ne faut pas s'abuser sur les moyens qui doivent préparer l'avénement de destinées meilleures : frappé des maux qu'entraîne la situation présente, nous avons pu nous livrer dans le premier mouvement à des éclats d'indignation et compter un instant sur la main de la force pour détruire des abus imposés par la force. Aujourd'hui, reconnaissons que la liberté, pour l'homme comme pour la femme, se réalisera dans le monde, au moyen du travail, de l'économie et des droits politiques dont une volonté ferme, soutenue par le sentiment du devoir, les mettra l'un et l'autre en possession.

Les *Vierges folles* étaient publiées depuis longtemps, lorsqu'un romancier, homme de réputation et de talent, eut l'heureuse idée de mettre en action dans un livre les dramatiques souffrances d'une classe ténébreuse vivant en dehors de la société. Un immense succès accueillit cette œuvre d'imagination, qui était en même temps un acte de courage. La lecture des *Mystères de Paris*, quoi qu'on en dise, a été utile : lever le voile qui couvre nos plaies sociales, c'est appeler le remède qui doit les guérir. Ce roman, si décrié, a rendu plus de services à la cause de l'humanité que certains grands journaux, dont le métier

est de vivre à la charge du peuple et de garder le silence sur ses besoins.

Nous ne dirons qu'un mot de cette nouvelle édition des *Vierges folles*. C'est la cinquième fois que cet ouvrage sort de dessous la presse. Nous avouons qu'en le mettant au jour, nous ne comptions guère sur la durée d'un succès qui paraît s'accroître d'année en année. L'hypocrisie, la mauvaise foi ont bien aussi déchaîné contre ce livre de sournoises critiques. Un journal catholique, plutôt fait pour discréditer le catholicisme que pour le défendre, a charitablement requis contre les *Vierges folles* les anathèmes et les saintes foudres du Vatican. On a fait semblant d'y voir une réhabilitation des prostituées. Nous pourrions confondre d'un mot les auteurs de ces calomnies; nous aimons mieux leur infliger notre silence. L'oubli, l'obscurité, l'impuissance de nuire, voilà le seul châtiment qui leur convienne et qui les punisse comme ils le méritent.

En politique, en morale, en religion, nous n'avons jamais fait que défendre notre conscience contre les doctrines absolues et intolérantes. Nous ne prêchons ni l'immoralité, ni l'indépendance de la femme, nous voulons seulement repousser d'elle les servitudes et les outrages dont la main de la nécessité accable trop

1.

souvent les faibles. Tout en attribuant dans certain cas le sort des prostituées au besoin de vivre ou même à des défauts personnels, nous n'entendons en aucune sorte relever une condition qui est sans excuse.

Si ce petit livre a un but, comme nous le croyons, il tend à la réforme et non à la réhabilitation des filles publiques.

Nous avons jugé qu'il était utile d'augmenter cette édition, afin de tenir les *Vierges folles* au courant des faits et des idées dans un temps où le livre de la veille est rarement le livre du lendemain. Rien, du reste, n'a été dérangé aux intentions morales de cet écrit : ramener dans notre société la bienveillance et le respect de la femme, préserver quelques pauvres filles du mal, retirer doucement et charitablement la prostituée de l'abîme où elle a glissé par mégarde ou par tentation.

Nous protestons d'avance contre toute interprétation malveillante. C'est un travers ancien mais injuste d'attribuer à un auteur les mœurs du sujet qu'il traite : à ce compte, le doux Racine serait, depuis sa tragédie de *Phèdre*, un monstre fort condamnable, et le chaste Boileau lui-même aurait dérobé à *Philis* des *baisers* très-compromettants. Nous connaissions d'avance les perfides insinuations et les railleries auxquelles nous

exposait, sous ce rapport, le sujet des *Vierges folles;* mais nous n'avons pas reculé un seul instant devant une tâche que rehaussait à nos yeux la religion du devoir. Quand on se sent soutenu par une idée juste et pure, on peut traverser sans crainte l'histoire du vice comme le cygne qui fend l'écume de l'eau sans souiller la plume de ses ailes.

Paris, 10 décembre 1844.

---

# LES
# VIERGES FOLLES

## LIVRE I.

### DE LA CONDITION DE LA FEMME DANS NOTRE SOCIÉTÉ.

Nous ne sommes pas, disons-le tout de suite, de ceux qui réclament pour la femme dans la société une position semblable à celle de l'homme ; nous soutenons que son éducation présente s'y oppose ; nous croyons même qu'il y a entre l'homme et la femme des différences organiques et naturelles que celle-ci ne pourra jamais franchir. D'un autre côté, tout en

reconnaissant ce que la confusion des rôles pourrait avoir de funeste, nous n'admettons pas non plus que la femme doive être la vassale de son mari. Nous demandons pour elle l'égalité des droits et des devoirs dans la diversité des fonctions.

La femme est plus dépendante que l'homme de sa condition sociale.

Les femmes du monde, riches, jeunes, bien élevées, trouvent en général dans les agréments de leur personne et surtout dans la galanterie française, si délicate sur ce point, des armes contre le pouvoir de ceux qui manient les intérêts publics. Souvent même sa faiblesse devient pour elles une source de domination. Il n'est pas rare en effet de voir dans le monde des affaires importantes conduites par des femmes et amenées par elles au succès, dans des circonstances difficiles où les hommes les plus influents auraient échoué. Quoique la loi se montre rigide envers les femmes en leur enlevant la gestion de leurs biens et en les condamnant plus sévèrement que l'homme dans le cas d'adultère, plusieurs trouvent encore dans les ressources de leur nature et dans la puissance de l'opinion, si favorable en France au *beau sexe*, les moyens de s'élever pour le moins à notre niveau.

Le joli mot de Beaumarchais que la femme est *traitée en mineure pour ses biens, en majeure pour ses fautes*, vrai devant la loi civile, ne l'est plus autant devant les usages du monde. Elle a reçu de la nature et de l'éducation, en bien des cas, le secret de se

faire pardonner ces fautes si rigoureusement punies, ou, le plus souvent encore, l'adresse de les dissimuler. Quant à ses biens, si elle n'en a pas la libre jouissance, ce qui serait fréquemment pour elle une cause de ruine, elle a du moins l'art d'obtenir de l'homme tous les objets de sa fantaisie, et cet art se trouve rarement en défaut. On peut donc dire, sans vouloir pour cela faire l'apologie d'un ordre de choses, blâmable et défectueux peut-être à certains égards, que la subordination de la femme placée dans un rang élevé lui laisse une voie secrète de liberté, souvent même de préséance.

Chez la femme du peuple, rien de semblable. — Elle ne trouve ni en elle-même, ni dans l'opinion des hommes plus ou moins incultes qui l'entourent, ces armes morales qui, entre les mains des déesses du grand monde, résistent si bien à la force physique d'un maître. La lutte étant placée cette fois sur un terrain tout positif, elle ne peut manquer d'y avoir le désavantage. Nous n'entendons pas dire que toutes les filles du peuple soient dépourvues des moyens de plaire ; il y a des exceptions nombreuses ; mais en général elles manquent des ornements de l'esprit et de l'éducation qui ajoutent tant de charmes à la nature.

Livrée à des travaux manuels qui la déforment ou à une besogne d'aiguille qui la fait sécher d'ennui, la fille du peuple perd rapidement ces fleurs de beauté, qui, à défaut d'autres avantages, auraient pu lui assurer

dans le monde une position heureuse. Les lois et les charges qui pèsent sur elle sont les mêmes, — à la misère près, — mais ces charges, elle ne trouve ni dans sa personne ni dans son éducation le secret de les décliner. Nous disons donc que le sort de la femme prolétaire est, comparativement à celui des autres femmes, dans une proportion beaucoup plus inégale que la condition des hommes entre eux.

C'est sur le terrain du travail que l'infériorité de l'un des deux sexes se prononce d'une manière attristante. L'ouvrier gagne, terme moyen, trois francs par jour ; l'ouvrière gagne, en général un franc (1). La journée de la femme est donc de deux tiers moins rétribuée que celle de l'homme. On objecte à cela que ses moyens sont moins productifs et ses besoins monis grands. Sans doute la femme produit et consomme moins que l'homme ; mais nous ne croyons pas que cette différence soit dans la proportion de deux tiers, et ensuite sa nature plus délicate exige certaines douceurs de la vie auxquelles l'exiguïté du gain refuse absolument de satisfaire.

Les femmes, et surtout un certain ordre de femmes que nous avons ici spécialement en vue, mettent le superflu beaucoup au-dessus du nécessaire. Elles

(1) Ce chiffre était exact en 1844 ; s'il ne l'est plus aujourd'hui, il faut tenir compte de l'augmentation dans le prix des denrées, et l'on reconnaîtra qu'en somme les choses n'ont point beaucoup changé.

manquent quelquefois de chemises et de bas, mais elles ont presque toujours un bonnet de mousseline avec des fleurs; elles se privent volontiers de pain; mais il faut qu'elles mangent de temps en temps des brioches. Ces goûts sont dans leur nature; tous les raisonnements du monde ne les en corrigeraient pas. Les jeunes filles riches en sont quittes pour quelques réprimandes ; mais la coquetterie ou la gourmandise, devient pour les filles pauvres un sujet perpétuel de souffrance et de tentation qui les prédispose souvent à une chute.

C'est dans les cas de gêne et les temps de chômage que la femme prolétaire a un énorme désavantage vis-à-vis de l'homme. L'ouvrier, sans avoir d'argent, trouve provisoirement à se loger, à se vêtir, et quelquefois même à se nourrir. L'ouvrière ne rencontre guère rien de semblable. Le propriétaire lui refuse la chambre ou la mansarde sous les toits, si elle n'en acquitte d'avance le loyer; le magasin de nouveautés veut être payé sur l'heure de la robe d'indienne, et le boulanger n'entend pas raillerie sur la taille. D'où vient cette différence? De ce que le travail à venir de l'homme, être fort et productif, est une sorte de valeur qui s'escompte quelquefois, tandis que celui de la femme, être faible et mal payé, n'inspire aucune confiance. C'est un papier qui n'a pas cours dans le commerce.

Il existe d'ailleurs une loi qui régit dans le monde les crédits, loi singulière qui tourne comme toujours

au détriment du faible, et en vertu de laquelle le luxe est bien plus favorisé que le besoin. Un jeune homme de bonnes manières peut quelque temps se meubler à Paris et se vêtir avec élégance sans délier les cordons de sa bourse, mais il lui est plus difficile de vivre. Le crédit s'applique plutôt au superflu qu'au nécessaire. Il est moins mal aisé de devoir à son tailleur un habit qu'une veste ; on obtient plus volontiers à crédit des bottes vernies que des souliers, et tel dîne à vingt francs par tête qui ne dînerait point sans payer comptant à quatorze sous. Le pauvre est celui de tous qui soit le plus forcé d'avoir de l'argent.

Il est donc naturel que, dans la pratique de la vie, la femme, qui aurait le plus souvent besoin de crédit, soit précisément celle qui en trouve le moins. Au reste, c'est toujours la même loi : jeune et jolie, elle se procurera plus facilement à crédit un chapeau à plumes qu'un bonnet, un cachemire qu'un fichu, une robe de velours qu'une blouse en cotonnade. Toutefois, pour inspirer quelque confiance aux fournisseurs, il faut bien qu'elle se garde d'être vertueuse : autrement ils l'estimeraient peut-être, mais à coup sûr ils ne lui vendraient rien sur parole.

La bonne conduite est, pour la femme, le plus grand obstacle à se tirer d'embarras. Si, en effet, propriétaires et fournisseurs se décident quelquefois à risquer le loyer de leur appartement ou leur marchandise vis-à-vis d'une actrice, d'une musicienne ou d'une jeune fille à la mode, c'est qu'ils espèrent toujours en un

entreteneur. On place ainsi volontiers son argent à intérêt sur la mauvaise réputation des femmes, mais rarement sur la bonne.

La vertu n'a donc pour elle d'autre prime d'encouragement, dans le cas de misère, que la méfiance et la suspicion qu'elle traîne généralement à sa suite. Comment de jeunes filles pauvres et attrayantes passeront-elles maintenant sans faillir ces jours de crise où le travail manque, où la séduction rôde autour d'elles avec des promesses? Quel danger ne court point en pareil cas leur innocence, si dénuée de ressources et si habilement attaquée! Les tentations du vice se multiplient en effet et se présentent sous des images d'autant plus entraînantes que la femme est plus affaiblie par la lutte. Soucieuse, atterrée, elle cède par désespoir en de telles occasions à des rencontres funestes qui sauvent son état, son mobilier, sa vie même, mais qui perdent son âme.

Ce jugement sur la condition mauvaise de la femme dans la société actuelle n'est malheureusement pas le nôtre : c'est celui de tous les économistes, même les plus dévoués au maintien de nos institutions. « Le sort de la femme libre, dans la classe pauvre, dit M. Frégier, chef de bureau à la préfecture de la Seine, est précaire, humiliant et misérable. »

De ce témoignage, qui n'a d'autre valeur que la position administrative de l'écrivain, rapprochons le sentiment d'un jeune publiciste fort distingué. « Le fait, dit-il, le plus remarquable et le plus triste en même temps,

c'est le nombre disproportionné des femmes indigentes comparé à celui des hommes. Il est presque généralement une fois plus élevé. Dans notre société, la femme a beaucoup plus de peine à vivre que l'homme, bien qu'elle ait moins de besoins et des habitudes généralement plus sobres. Nous ne voulons point faire de déclamation sentimentale, mais un tel résultat n'est-il pas déplorable? La condition de la femme pauvre, de la femme ouvrière est affreuse. Son travail, moins assuré que celui de l'homme, est aussi moins rétribué. Elle n'est pas moins habile, elle est plus faible. Seule, il lui est presque impossible de subvenir à ses besoins; il faut que l'homme s'associe à elle, et lui accorde sur ses salaires un supplément indispensable. Quand elle est jeune, elle ne manque guère d'appui ; si un mariage légitime ne l'unit pas à un époux, le vice se charge toujours de lui payer une subvention d'autant plus large qu'elle est plus honteuse. Plus tard, quand sa jeunesse est passée, elle reste seule à porter sa misère, et le poids est trop lourd pour ses forces. Le 12ᵉ arrondissement, porté au tableau pour un total de 11,357 indigents, compte sur ce nombre 4,643 femmes adultes! Le tableau lui-même prouve que ce fait a sa cause dans la condition économique de la femme ; car la disproportion entre les indigents des deux sexes est beaucoup plus faible parmi les enfants que parmi les adultes. Les petites filles indigentes sont aux garçons comme 20 est à 19, tandis que les femmes adultes indigentes sont aux hommes comme 46 est à 27. »

(*De la misère des classes laborieuses*, par Buret, t. I, page 268.)

Qui s'étonnerait de ce triste état de choses si l'on tient compte du peu de carrières ouvertes à l'activité des femmes, de l'éducation qu'elles reçoivent et des faibles chances qu'elles ont de se procurer des moyens honorables d'existence?

## II

J'avais longtemps douté que la misère allât jusqu'à pousser les jeunes filles à vendre leurs cheveux ; mais le hasard m'a confirmé ce fait d'une manière certaine. Au moment où j'entrais chez un coiffeur, je vis sortir une enfant de seize ans qui détournait la tête comme pour pleurer. Je la suivis. Après quelques détours de rues, elle entra dans une allée sombre et humide où je la perdis entièrement de vue. Revenu chez le coiffeur, je trouvai sur le comptoir deux épaisses touffes de cheveux blonds. L'homme causait à demi-voix avec sa femme : « C'est de la très-belle *marchandise,* disait-il! Je viens de les acheter 6 francs; une bonne affaire! » Et, en parlant ainsi, il chiffonnait sous ses doigts les cheveux doux et souples, qui se tordaient en replis abondants. Quand il eut bien contemplé son *acquisition*, qu'il en eut reconnu de nouveau la valeur par le toucher, il l'enferma et l'exposa avec orgueil dans une montre. Je ne pus m'empêcher de frémir en

songeant que ces cheveux étalés sous verre dans cette boutique étaient peut-être pour cette jeune fille le dernier sacrifice de la pudeur sur les autels de la faim.

Anciennement, les Gauloises entretenaient de leurs belles chevelures la tête des femmes romaines : c'était un tribut prélevé par la nation victorieuse sur la nation soumise.

Les femmes constituent la portion la plus malheureuse et la plus maltraitée de la classe pauvre. « Nous avons vu dans l'étude de la misère parisienne, dit encore M. Buret, que la proportion des femmes indigentes dépasse de beaucoup celle des hommes. La femme est, industriellement parlant, un travailleur imparfait. Si l'homme n'ajoute pas son gain au salaire insuffisant de sa compagne, le sexe seul constituera pour elle une cause de misère (1). » L'isolement étant, comme on le voit, la source du déplorable état des femmes, il est naturel qu'elles cherchent à détruire cette *cause de misère* en contractant des liaisons qui les affermissent et les fortifient contre le besoin. La plupart de ces malheureuses sont forcées, pour vivre, de se rattacher à un homme.

Sans doute il serait à désirer que ces attachements revêtissent toujours une forme stable et régulière. Mais, hélas ! l'état de dénûment où se trouvent les femmes, quand il s'agit de constituer l'union des

(1) T. II, p. 243.

sexes, est lui-même un obstacle au mariage ; « la cause véritable et déterminante de la propagation du concubinage, dans les classes ouvrières, c'est le défaut d'argent, soit pour se procurer les pièces exigées par l'autorité, de chaque couple ayant l'intention de se marier, soit pour payer les frais de célébration de mariage civil et religieux, soit enfin pour se vêtir convenablement et *faire la noce* (1). »

On voit donc que, pour beaucoup d'entre celles qui vivent avec des hommes en dehors du sacrement et des formes légales, ce désordre a été, dès le commencement, la suite de circonstances indépendantes de leur volonté. Il est assez rare qu'on revienne plus tard sur la tache originelle de telles liaisons, et qu'on cherche à l'effacer par un mariage rétrospectif. L'habitude, la licence, le plus souvent encore l'affaiblissement des passions, tout s'entend pour éterniser le provisoire. Les économistes assignent aux liaisons irrégulières une autre cause décisive : c'est le dégoût qu'une famille naissante inspire à l'homme pour les obligations du mariage. N'entendons-nous pas dire chaque jour aux ouvriers mariés, dont le travail suffit très-difficilement aux charges du ménage et à l'éducation des enfants : *Oh! si c'était à refaire, je ne m'établirais pas!* — Mot terrible!

Quelle conclusion tirer d'un pareil état de choses?

Convient-il de s'irriter contre ce qui est? Les ana-

(1) *Des classes dangereuses,* par Frégier, t. II, p. 156.

thèmes, les déclamations ne changeraient absolument rien à la situation présente. La société repose sur des lois qui peuvent sans doute se modifier avec le temps, mais qui n'obéissent point aux caprices du premier venu.

Il y faut l'étude et le concours de tous, il y faut les lumières de la science ; or, la science ne s'indigne point, elle cherche. Il y a certes telle forme de gouvernement plus favorable que telle autre à la production et à la juste répartition des richesses ; mais pourtant qu'on ne se nourrisse pas de chimères ni d'illusions dangereuses ! Demander à un gouvernement quel qu'il soit de faire la prospérité publique, serait aussi absurde et aussi injuste que de lui demander de faire la pluie ou le beau temps. L'État n'est point une providence, l'État n'est point un sauveur. Il peut bien protéger certains intérêts matériels et assurer l'ordre, la paix, la liberté ; mais là doit s'arrêter son intervention. Quant à la force, elle est impuissante à réduire des obstacles qui résident surtout dans des causes morales et dans la nature même des transactions humaines.

C'est tout aussi vainement que les filles déchues voudraient échapper aux conséquences de leur faute et qu'elles s'en prendraient aux femmes honnêtes de la réprobation qui les atteint. Les femmes vertueuses n'ont rien dérobé à leurs sœurs égarées : elles ont seulement choisi la meilleure part. Que deviendrait la société sans ces chastes vestales, ces matrones dignes des tradi-

tions de l'antiquité, qui conservent chez nous la flamme pure et sacrée de l'amour, l'honneur de la race, l'intégrité du toit domestique? Que les travailleuses elles-mêmes ne lancent point un regard de haine et de jalousie sur ce qu'elles appellent les femmes oisives ! Cette oisiveté n'est souvent qu'apparente. La femme mariée a ses enfants qu'il lui faut nourrir et élever, un mari dont elle doit étudier les goûts, une maison à conduire, des services à rendre, des misères à soulager, mille devoirs à remplir. Il serait également injuste de rabaisser le mérite des femmes honnêtes sous prétexte que toutes n'ont point été exposées aux mauvais conseils de la faim et de la misère. Les tentations, d'un autre genre, il est vrai, ne leur ont point été épargnées. En haut, en bas, au milieu de l'échelle sociale, la vertu de la femme ne se maintient haute et pure que par la lutte, la résistance et le sacrifice.

D'un autre côté je plaindrais une société où le dédain du vice serait la seule sauvegarde de la morale. Donnons à la vertu des motifs plus nobles et plus désintéressés que la crainte du déshonneur. L'ironie, l'insulte, le sarcasme que nous jetons sur de malheureuses créatures, bien loin de les améliorer, les rendent, au contraire, stériles pour le bien. Ces amers outrages produisent l'effet du sel qu'on semait autrefois sur les terrains condamnés et qui empêchait toute bonne herbe d'y croître.

Il y a deux sentiments qu'il faut éteindre, c'est l'en-

vie dans le cœur des filles perdues et le mépris dans l'âme des femmes honnêtes.

A quoi bon ce mépris, ma jeune puritaine ?
Espérons que jamais, la fortune incertaine
Ne changera vos jours tissus de soie et d'or,
En des plaisirs maudits et plus tristes encor.
Paris n'a pas de lin ni de blonde assez fine
Pour toucher votre peau blanche comme l'hermine.
A vous tous les rayons et les fleurs du printemps ;
Les lis sur votre joue ont fêté vos vingt ans ;
Vous attendez en paix, fille, qu'on vous marie;
La coupe de l'enfance est à peine tarie
Que déjà vous prenez votre place au festin,
Que vous goûtez aux mets les meilleurs du destin :
Vous avez tant de jeux, de voluptés permises
Que, pour charmer vos jours et vos nuits insoumises,
Vous n'avez pas besoin, sur un chemin fatal,
De fouiller plus avant et de descendre au mal.
Mais elle ! quel destin et quelle solitude !
En son cœur quel démon de vague inquiétude!
Toute jeune, sa dent mordit aux fruits amers,
Et sa main a cherché la perle au fond des mers !
Elle est très-belle aussi : mais le vent, chaque année,
Fait tomber une fleur de sa tête fanée ;
Elle a vieilli par l'âge, hélas ! et par l'affront ;
Les chagrins ont marqué des rides sur son front;
Le pain manqua souvent à sa jeunesse avide ;
Le dur travail ne mit qu'ombre dans sa main vide ;
Elle doute du bien et ne croit point au ciel;
La coupe des plaisirs aux bords frottés de miel
Jamais ne s'approcha de ses lèvres rieuses,
Et la lampe éclaira ses nuits laborieuses.
Ne vous étonnez pas, ayant autant souffert,
Qu'elle ait pris le premier bonheur qui s'est offert;
Ne vous étonnez pas si, parmi les ruines,
La main ensanglantée aux touffes des épines,
Sur le chemin aride, en se penchant un jour,
Comme une fleur des champs elle a cueilli l'amour.

Avant d'entrer dans les détails sur la condition morale des femmes, qu'on nous permette une réflexion. Toute enquête, qu'elle soit ouverte par le gouvernement ou par les économistes, n'embrasse jamais qu'un côté de la question sociale. Elle signale plutôt le mal que le bien, plutôt l'accident que la règle. Il faut donc se tenir sur la réserve et ne point attribuer à tous ce qui est le fait de quelques-uns. Tout en appelant l'attention sur les causes d'immoralité qui s'attachent trop souvent à la misère et à l'ignorance, gardons-nous bien de calomnier la classe ouvrière. C'est dans le peuple qu'on trouve à chaque instant l'exemple des vertus domestiques. De ces ménages pauvres, au seuil desquels veillent l'honneur scrupuleux du père de famille et la vertu de la femme, sortent les soldats qui défendent le pays, les ouvriers qui fécondent l'industrie, les inventeurs qui ajoutent des machines à la puissance de nos organes, très souvent même les hautes intelligences qui cultivent les arts, les sciences, la littérature. Élevées à la forte école du travail et du devoir, les jeunes filles font plus tard des mères qui vivent pour leurs enfants, des épouses fidèles qui adoucissent par leurs soins et leur dévouement à leur mari toute une existence de labeur et de privations. Tel est le tableau consolant qu'il faut opposer à la peinture également vraie du vice et de la débauche.

---

# DE L'ÉTAT MORAL DES FEMMES DANS LES CLASSES LABORIEUSES.

**Les ouvrières. — Les filles de boutique. — Les filles de théâtre. — Les modèles. — Les servantes.**

## I

Les ouvrières considérées en masse offrent à Paris deux divisions bien tranchées : celles qui sont attachées à des maisons particulières, des boutiques ou des ateliers, et celles qui s'emploient dans les filatures ou les fabriques.

Les travaux auxquels se livrent les ouvrières de la première catégorie nous présentent la plus grande variété. Les unes font éclore sous leurs doigts de frais bouquets artificiels, ce sont les fleuristes ; d'autres colorient au pinceau les gravures étalées chez les marchands, ce sont les enlumineuses ; celles-ci conduisent l'aiguille dans la batiste découpée avec art, ce sont les lingères ; celles-là soufflent en quelque sorte sous leurs petites mains adroites et lé-

gères de frêles chapeaux de paille ou de satin, ce sont les modistes ; on en voit qui repassent au fer tiède les linges soigneusement trempés et purifiés à l'eau, ce sont les blanchisseuses ; il y en a qui sèment avec de la soie des bouquets précieux sur des voiles de dentelle ou des étoffes de velours, ce sont les brodeuses. Ajoutons à tous ces travaux mille autres tâches journalières dont vivent les jeunes filles, et nous concevrons quelle large place tiennent les ouvrières dans notre société.

Parmi ces ouvrières, quelques-unes travaillent seulement pour leur entretien ; la maison paternelle leur fournissant la nourriture et le couvert, elles ne demandent à l'aiguille que les moyens de satisfaire leur coquetterie. Le gain de la semaine leur représente des agréments d'amour-propre, comme une fleur de plus à leur chapeau, des gants frais et une robe neuve. Le travail n'est pour elles qu'un délassement à l'oisiveté. Ces jeunes filles se trouvant dans des circonstances faciles et heureuses pour résister au mal, nous n'avons point à nous préoccuper de leur sort. Si elles tombent, la faute en est à leur nature molle ou passionnée ; elles ne sauraient du moins accuser une condition sociale où le labeur lui-même s'offre à elles soulagé des durs besoins de la vie.

D'autres, au contraire, sont obligées de tirer de leurs doigts le pain de chaque jour, le feu pendant l'hiver, le toit pour s'abriter et la robe pour se couvrir. Celles-là vivent sous la menace perpétuelle du besoin.

2.

Une voix leur crie, quand elles s'éveillent au matin, toutes lasses et tout engourdies encore des œuvres de la veille : Lève-toi et travaille, sinon tu ne mangeras pas ! — Le labeur ou la faim, voilà le choix terrible que leur laisse la nécessité. Et quel travail, grand Dieu ! Elles passent souvent plusieurs nuits de suite à des tâches ingrates et abrutissantes qui les épuisent au moral comme au physique ; aucune distraction de lecture ou de promenade ne renouvelle leurs forces abattues. Il n'y a pour ces malheureuses ni ciel, ni nature, ni douce oisiveté du dimanche ; sans cesse la tête penchée sur leur ouvrage, elles poussent une aiguille éternelle qui ne s'endort pas plus dans leur main toujours en mouvement que l'aiguille de l'horloge sous l'inexorable doigt du temps.

Les ateliers de femmes sont pleins de sujets que leurs facultés innées appelleraient à d'autres travaux que ceux de la couture, mais qui, sous notre régime actuel, ne sont, aux yeux de leurs maîtresses, que des aiguilles vivantes dont on tire le plus d'ouvrage possible et à moins de frais possibles. Ces malheureuses font leur tâche pour vivre, sans goût, sans amour, la rage au cœur.

Encore si ce travail éternel, imposé par le besoin, travail sans relâche, sans attrait comme sans variété, rapportait un gain convenable ! Mais tout le monde sait que le salaire attaché aux ouvrages de femmes est presque toujours insuffisant. Mal payées, elles manquent des éléments de bien-être et d'émulation qui

excitent les forces humaines. La pauvreté de leur toilette les fait rougir, le loyer de leur petite chambre est en souffrance et le propriétaire menace. Quelques-unes travaillent et jeûnent. Presque toutes, vers la fin du mois ou de la semaine, redoublent d'ardeur à l'ouvrage pour éteindre quelques dettes criardes. Ce qu'il y a de souffrances inconnues, de dures privations, de soupirs amers, sous ces toits délaissés, à ces petites fenêtres mornes où veille moitié de la nuit une chandelle allumée, ne peut se raconter : il faut voir ces yeux rougis par le travail, ces petits doigts tout rudes et tout picotés par la tête de l'aiguille, ces joues amaigries, ces fronts d'une pâleur maladive, ces lèvres gercées, ces figures atteintes dans toute la fraîcheur de leur printemps par les signes avant-coureurs de l'automne, pour se faire une juste idée du sort des ouvrières.

Qu'est-ce qu'un métier de femme? Tout juste un moyen honnête pour ne pas mourir de faim.

La plupart des objets de pacotille étalés dans les magasins de second ou de troisième ordre ont été confectionnés presque pour rien par des femmes soumises à la nécessité. Ces malheureuses, dans les temps de crise, aux approches du terme de leur loyer ou de la saison d'hiver, vendent leurs forces et leurs meubles au rabais : leurs forces à l'atelier, et leurs meubles a l'hôtel Bullion.

Heureuses encore quand le besoin de trouver du travail ne les expose point à d'odieuses tentations!

« On assure qu'à Lyon, dit M. Buret, les commis des négociants, qui sont les intermédiaires des commandes, les dispensateurs d'ouvrage, auraient imposé plus d'une fois des conditions déshonorantes pour prix du travail qu'ils accordaient, dans des moments où il y en avait très peu, à des femmes, à des filles d'ouvriers, ou bien s'en seraient vantés avec impudence (1). »

Si du moins l'ouvrière traitait directement avec le marchand! Mais il y a le plus souvent entre elle et lui toute une série intermédiaire d'exploitants ou d'exploiteuses qui profitent de leurs avances de fonds pour prélever un bénéfice sur son ouvrage. Il en résulte alors que la main où reste en dernier lieu la rétribution la plus faible est présisément celle qui s'est évertuée à produire. Par le temps qui court le meilleur moyen de gagner de l'argent, c'est d'en avoir.

Tous les commerces de femmes sont d'ailleurs en proie à ces *revendeuses* qu'un auteur moderne nomme avec raison les parasites du petit négoce, et dont l'industrie devient pour les travailleuses une nouvelle source de misère, en faisant baisser le prix de la fabrication.

On voit donc quelles chances dures et pénibles les filles du peuple ont à combattre pour se maintenir ; mais ce sacrifice de tous les plaisirs de la jeunesse, ce labeur forcé, infertile, continuel, rapporte-t-il du moins en

(1) Buret, t, II. p. 193.

honneur et en considération dans le monde ce qu'il coûte à l'ouvrière ? Non, vraiment. L'opinion publique, cette reine du monde, selon Pascal, est ainsi faite : celles qu'elle estime le moins sont précisément celles qui rendent le plus de services. On en est même venu à rougir du travail manuel. Une jeune fille qu'on rencontre par hasard dans le monde met un faux amour-propre à répondre, si on l'interroge sur son métier, qu'elle n'en a pas, qu'elle *ne fait rien*. L'oisiveté est devenue un signe d'aristocratie, quand elle devrait être un sujet de honte.

Dans un pareil état de choses, que deviendra la fille du peuple, jeune et jolie, entourée de toutes les séductions d'une grande ville ? — Il y en a qui résistent, direz-vous; sans doute, mais c'est de leur part un véritable héroïsme ; souvent cette résistance leur demande tant d'efforts sur elles-mêmes, que certaines y laissent courageusement leur vie. Elles n'ont guère eu à choisir qu'entre la couche du vice ou le lit de pierre de la Morgue.

Or, l'héroïsme implique une force d'âme peu commune qu'on ne saurait exiger de toutes les natures ; la plupart des filles du peuple sont d'une vertu ordinaire, et beaucoup d'entre elles succombent. Voilà l'état des choses, voilà le mal.

Ceux qui, par des raisons faciles à deviner, prétendraient nier l'influence du milieu social, et surtout l'influence de la misère sur le mauvais état des mœurs, iraient contre l'expérience et même contre les aveux

du gouvernement. Un rapport de police constate qu'en l'hiver de 1830, le travail ayant manqué dans les ateliers de femmes à la suite des commotions imprimées au commerce par les grandes luttes politiques, le nombre des filles débauchées s'accrut dans une proportion démesurée. Dans les années suivantes, les causes qui provoquaient ce désordre ayant cessé, l'excès du mal cessa également, et le libertinage rentra peu à peu dans son état normal.

L'influence sur nos fautes et nos égarements de causes étrangères au libre-arbitre est un fait que les tribunaux eux-mêmes arrivent de nos jours à consacrer par l'admission des *circonstances atténuantes* : ils reconnaissent que l'homme et la femme peuvent être placés dans un ordre de choses tel que, l'occasion aidant, ils sont plus ou moins coupables en violant la loi.

Un homme prend un pain dans la hotte d'un boulanger : c'est un voleur ; oui, mais cet homme n'a pas mangé depuis trois jours : circonstance atténuante ! Une fille se livre à un homme : c'est une débauchée ; oui, mais elle est tombée dans le mal par suite du manque de travail ou d'éducation : circonstance atténuante ! Or, qu'est-ce à dire, sinon que la société, dans certains cas, est complice involontaire des fautes que commettent ses enfants ?

Si nous ramenons maintenant ces réflexions aux ouvrières, nous verrons que, pour la plupart d'entre elles, les circonstances environnantes sont mauvaises

conseillères. Au lieu de les exciter au bien par l'éducation et par l'aisance de la vie, elles les poussent au contraire, par l'abrutissement et par la misère, à chercher un secours dans la protection des hommes. Le travail ne s'offrant à elles que sous la forme la plus rebutante, les expose aux tentations de l'oisiveté facile et coupable. Nous ne devons donc pas nous étonner si la classe des ouvrières fournit à la débauche secrète le plus fort contingent. Nous n'entendons ni réhabiliter ni excuser pour rien au monde celles qui s'y livrent mais nous accusons en même temps de leurs fautes les conditions extérieures qui les ont prédisposées à une chute.

Si monotone et si mal rétribué que soit le travail des femmes, nous devons ajouter qu'il n'y en a pas encore pour toutes les ouvrières. Une jeune fille est-elle tombée par faim et par misère dans le bourbier du vice, les femmes du monde lui objectent avec dédain : « Mais vous n'aviez qu'à travailler ! » Cela est bientôt dit : toutefois, pour peu qu'on y réfléchisse, on voit que le travail, même ingrat et mal payé, n'est pas encore d'un abord très facile. Tout le monde maintenant ne peut pas travailler : vérité terrible, puisqu'elle implique cette conclusion : tout le monde aujourd'hui ne peut pas vivre !

A qui s'en prendre d'un pareil état de choses? Il serait souverainement injuste d'accuser les patrons et les patronnes d'inhumanité. Ce ne sont point eux qui règlent toujours les conditions du travail ; c'est la loi

de l'offre et de la demande. L'ouvrier dépend du marchand, mais le marchand dépend de l'acheteur. Il a une famille à nourrir, son honneur commercial à défendre, ses intérêts à consulter. Ce n'est point un philanthrope, c'est par état et par devoir un spéculateur. Il ne risque point que ses capitaux ; le plus souvent il risque aussi les capitaux des autres. Parmi les ouvrières qui se présentent, il est tout naturel qu'il choisisse les meilleures ; ayant une rude concurrence à soutenir contre ses voisins et contre l'étranger, il prend celles dont l'habileté doit être plus favorable au succès de son entreprise. Les autres, refusées pour cause d'incapacité, sont contraintes d'aller offrir leurs services dans des maisons inférieures et de travailler, comme on dit, au-dessous du cours. Quelques-unes d'entre elles finissent par renoncer à cette besogne au-dessus de leurs forces qui ne produit au bout de la semaine qu'un gain misérable. Il ne leur reste plus alors que cette alternative : mendier ou se vendre.

Les maîtres qui se montrent les plus bienveillants envers leurs ouvrières ne sont pas les moins exposés aux coups de la mauvaise fortune. On ne conduit point les affaires avec des sentiments ; il y faut la précision mathématique des calculs. C'est une question de *doit et avoir*. Quelle prudence et souvent quelles dures nécessités n'impose point au marchand l'état général du commerce ! Que de mauvaises chances à prévoir, à combattre et à déjouer ! Il suffit quelquefois

de la fermeture d'un marché étranger, d'un changement dans la toilette des femmes, de mille causes fortuites pour détruire une branche d'industrie jusque-là très florissante. En Angleterre, des villes entières ont été dépouillées de leurs richesses, les métiers ont été suspendus, toute une population ouvrière, hommes et femmes, a été brusquement jetée sur le pavé, parce que la Mode, cette capricieuse déesse, avait conseillé aux belles ladies de ne plus porter de rubans. Les mêmes faits se reproduisent avec plus ou moins d'intensité dans tous les pays. Qui ne frémit pourtant en songeant à l'état de détresse où une faillite, une clôture de boutique, un chômage de morte-saison, réduisent de malheureuses ouvrières qui vivent au jour le jour sur les minces produits de leur aiguille!

Les Anglais, qui se distinguent par l'esprit pratique, sinon par un sentiment d'humanité, payent leurs ouvriers et leurs ouvrières toutes les semaines (le samedi). On ne saurait croire combien cette coutume est avantageuse aux uns et aux autres. Sachant les ressources dont elle peut disposer, l'ouvrière établit son bilan en conséquence. Elle commence en général par acquitter le loyer de sa chambre, qui se loue également à la semaine, puis elle règle son compte avec les fournisseurs. De cette manière elle ne court point le risque de s'endetter. Chez nous les choses ne se passent point toujours ainsi. Le règlement des salaires se fait souvent à trop longs termes et manque de fixité. Femmes du monde qui laissez attendre des mois

entiers votre argent à l'ouvrière timide, et qui la condamnez ensuite avec une sévérité implacable si vous la voyez tomber dans le mal, sachez que cet argent retenu par négligence ou par égoïsme aurait donné du pain à la malheureuse fille et lui aurait épargné d'en chercher ailleurs !

L'une des lourdes charges pour les ouvrières en chambre est précisément le loyer de cette chambre. Paris, dit-on, s'embellit chaque jour ; les maisons remplacent les bicoques ; les palais remplacent les maisons ; fort bien, mais où le pauvre trouvera-t-il désormais à se nicher ? Notez d'ailleurs qu'il est sous ce rapport le plus mal partagé. Une seule pièce se loue relativement plus cher que deux, un logement toute proportion gardée coûte plus qu'un appartement, une mansarde se paye comparativement un prix plus élevé qu'une belle chambre.

Il y a sans doute des raisons pour cela, et je me garderai bien de les demander aux propriétaires qui sont eux-mêmes très-chargés d'impôts. Toujours est-il que les ouvrières sont le plus souvent obligées de se loger sous les toits, dans de petites chambres sans cheminée.

L'hiver, quand le vent siffle contre les vitres mal jointes, quand la neige s'amasse au rebord des gouttières, elles allument un poêle de fonte qui leur porte le sang à la tête et leur irrite la poitrine. Encore faut-il de l'argent pour se procurer les moyens de chauffage. C'est autant de retranché sur la nourriture. On peut dire qu'en général, les ouvrières ne font point par

jour un repas régulier. Elles mangent quand elles ont faim. A part le café au lait le matin, auquel tiennent les plus délicates, elles vivent à la façon des oiseaux du ciel, becquetant de temps en temps un fruit ou un morceau de pain.

En général l'intérieur des jeunes ouvrières est propre et modeste. Leur ameublement consiste, pour les mieux partagées, en un lit de noyer, une commode, quelques chaises, une table, et enfin ce que la femme n'oublie jamais dans sa chambre, même la moins ornée, un miroir. Dès que luit un rayon de soleil, leur journée se passe à coudre devant la fenêtre ouverte, en chantant des romances à la mode que notent dans la rue les orgues de barbarie.

Les moineaux accourent gaiement sur le toit, espérant quelques miettes de pain; car les pauvres filles ont bon cœur. Un matou du voisinage, attiré par l'amour de la société, vient aussi quelquefois s'asseoir à côté d'elles sur une chaise. Ce sont les visites qu'elles reçoivent. Un ou deux pots de fleurs qu'elles arrosent, voilà leurs distractions. Si vous fouilliez dans un petit coffre de bois, vous y découvririez aussi des reconnaissances du Mont-de-Piété, quelques lettres d'amour et une mèche de cheveux blancs qu'elles regardent souvent avec une larme dans le coin de l'œil; ce sont les cheveux de leur mère.

Tant que la jeunesse égaye cette vie de privation et de travail ce n'est encore que demi-mal; une promenade au bois, un dîner sur l'herbe avec celui qu'elles aiment,

les payent et au delà de quinze grands jours de fatigue. Mais au bout de cette vie de labeur et de folie vient l'inexorable vieillesse.

Nous ne suivrons pas les ouvrières dans cette seconde moitié de leur vie, où elles n'ont plus même la santé ni la fraîcheur pour se faire pardonner leur indigence. Ici commence une série de maux lents et croissants que nous n'analyserons pas : le courage nous manque. Il nous suffira de dire que les plus protégées, celles qui dans leurs vieux jours se rattachent aux curés des églises, finissent par entrer à la Salpêtrière, sorte de dépôt commun où la société entasse ses rides et ses haillons ; les autres, exposées à la pluie et au grand air, vendent sur la voie publique des allumettes, des bâtons de sucre d'orge ou des écheveaux de fil, pour gagner quelques sous. Le soir elles rentrènt tristes, seules, fatiguées, dans un taudis sans feu, sans lumière.

Pendant les huit mois que j'ai passés à la prison de Sainte-Pélagie, je me souviens d'avoir remarqué une petite fenêtre ouverte sur le toit, en manière de trappe : c'était la chambre d'une vieille ouvrière qui n'alluma pas une seule fois de la chandelle pour se coucher. Je me suis plusieurs fois demandé si cette chambre n'était pas plus morne que ma cellule.

La mendicité, sous certaines formes discrètes, il est vrai, n'attend pas toujours chez les ouvrières le dépérissement des forces. Il y a mille manières à Paris de solliciter la générosité sans tomber sous la main

des agents de la force publique. J'ai souvent rencontré, l'hiver, aux abords de quelques églises, des jeunes filles de vingt à vingt-cinq ans qui imploraient par leur regard et à demi-voix la pitié des bonnes âmes. C'étaient sans doute des ouvrières sans travail, car leur mise était décente, et la rougeur qui leur montait au visage en recevant l'aumône prouvait bien qu'elles n'avaient point l'habitude d'un tel métier.

Nous avons déjà parcouru bien des souffrances; nous n'avons rien dit encore des maladies et des infirmités graves qui atteignent souvent avant l'âge ces victimes de la nécessité; nous n'avons rien dit non plus des tentations auxquelles le besoin expose journellement leur probité naturelle.

Qui fournit le plus de malades à l'hôpital, de pauvres au bureau de bienfaisance, de victimes à la prison? La misère, toujours la misère. Enfin une triste enquête nous a appris que les cadavres dont les étudiants en médecine se servent dans les amphithéâtres sont en grand nombre ceux de jeunes ouvrières mortes avant l'âge, quelquefois de débauche, presque toujours de faim. La plupart d'entre elles ont succombé à des maladies phthisiques; leur maigreur contraste horriblement avec la jeunesse de leur visage. Ce front pâle sur lequel une mère devrait encore poser des baisers et où la mort a mis le sien, ces lèvres violettes, réclament en silence contre les rigueurs de la destinée. Pauvres filles qui demandaient si peu pour vivre et pour aimer!

Ces malheureuses succombent quelquefois victimes d'une faute, mais fidèles à une délicatesse de mère bien touchante ; il leur est né un enfant dans le grenier humide et froid dont les fenêtres mal closes laissent passer le jour à travers une feuille de papier huileuse. La mère ne peut se décider à se séparer de cet enfant que l'amour lui a donné. Souvent c'est une pauvre femme abandonnée de son mari ou de son protecteur. Le gain de la journée lui suffisait à peine pour ses besoins : comment ce gain pourra-t-il maintenant s'étendre à deux? Elle tente néanmoins une besogne au-dessus de ses forces, elle mouille de ses larmes et de ses sueurs le sein aride dont la bouche de l'enfant tire un lait rare et rebelle ; mais ses pauvres forces sont bientôt à bout, elle tombe malade et meurt d'épuisement.

Telle autre — les enquêtes le constatent — devance par le suicide l'arrêt de la nature. Toutes ses ressources étant taries, ayant épuisé dans la lutte pour l'existence sa jeunesse, son courage, ses dernières illusions, la malheureuse trempe ses lèvres dans le froid calice du désespoir. En vain le sentiment de la conservation, la voix du devoir lui crient : « Cherche du travail pour vivre ! » Elle est lasse de frapper à des portes qui ne s'ouvrent point. Il lui faudrait, pour réussir, des démarches, de l'argent, du temps, des frais d'éloquence et de toilette. Tout lui manque. Elle trouve alors plus court d'allumer un réchaud de charbon dans sa pauvre mansarde, et de fermer les yeux pour toujours.

## II

Nous n'avons traité jusqu'ici que des ouvrières en atelier ou en chambre ; celles qui travaillent dans les filatures ou les fabriques offrent-elles sous le rapport des mœurs, de l'éducation et de la manière de vivre, un spectacle plus consolant ?

« On trouve parmi ces ouvrières, dit M. Frégier, toutes les variétés du concubinage; et il est triste de penser que cet état équivoque et immoral est *le produit forcé et comme fatal de la misère* (1).» Le même auteur ajoute plus loin : « Dans cette classe d'ouvrières, on évalue seulement à un tiers le nombre des femmes unies par le lien du mariage aux hommes avec qui elles vivent. » Ces hommes étant en général durs et grossiers, les malheureuses qui cohabitent avec eux ont beaucoup à souffrir d'un commerce fondé, la plupart du temps, sur de froids calculs d'intérêt. Le lien du mariage, si faible qu'il soit, contient toujours un peu la férocité naturelle aux individus d'une certaine trempe ; quand ce lien manque, leurs compagnes subissent les actes d'une brutalité révoltante. Les femmes qui remplissent à la fois les fonctions d'épouse et de servante, ne recueillent le plus souvent de cette triste tâche que des insultes grossières, des affronts

(1) *Des classes dangereuses*, t. I. pag. 97.

et des coups. C'est surtout quand l'ouvrier rentre ivre après la paye du samedi que ces créatures effrayées le reçoivent avec une soumission tremblante qui ne parvient pas toujours à le calmer. Les rues populeuses ne manquent point d'hommes qui battent ainsi régulièrement leur femme, une fois la semaine, et dont les voisins ne s'inquiètent guère, *parce que ce n'est point une épouse légitime.*

La famille, loin d'être, comme dans le mariage, un motif d'union et de fidélité, devient pour les malheureux couples vivant en dehors de la règle un sujet de refroidissement et peu à peu de dégoût. Nous reculons ici vers les conditions de la barbarie et presque de l'animalité. A peine se sentent-ils des ailes que les petits s'échappent du nid et s'éloignent de leur mère pour aller chercher leur nourriture. Ce sont ces enfants qu'on rencontre dans les rues, garçons et filles, qui, demi-vêtus, malpropres et les pieds dans la boue, courent après les passants qu'ils obsèdent pour requérir leurs générosités. « Le lien sacré des familles, dit M. Buret, s'il est jamais formé, est bientôt rompu par la dissolution et l'indiscipline des enfants, et par la négligence des parents. Les sentiments de la paternité et de l'amour filial ne résistent pas aux rudes épreuves de la misère. Les parents essayent de se débarrasser au plus vite du fardeau coûteux que leur impose la famille ; et les enfants, aussitôt qu'ils sont en état de travailler, deviennent étrangers

à leurs parents qui n'ont rien à attendre de leur reconnaissance. »

Ce que deviennent ces enfants abondonnés sur la voie publique, on le devinera aisément si l'on songe à tous les attraits de libertinage et de gain plus ou moins illicite que leur offrent nos grands villes. Un bon nombre des petites filles de sept à douze ans, ainsi négligées par leurs parents, chez lesquels elles rentrent à peine la nuit pour se coucher, abusent de leur fausse innocence pour obtenir des friandises et de l'argent. Les parents ferment les yeux sur ce coupable trafic ; peu leur importe comment leurs enfants vivent, pourvu qu'ils ne vivent pas à leur charge. M. Béraud, ex-commissaire de police, chargé spécialement du service actif de l'attribution des mœurs, a rencontré même de ces petites filles « que leurs pères ou leurs mères envoient, sur la voie publique, dans l'intérieur de Paris et dans les quartiers voisins des barrières, où, vers la fin du jour, elles accostent franchement de vieux libertins qui sont quelquefois en relations réglées avec elles, et qui viennent un jour par semaine à des rendez-vous assignés d'avance. Ces petites filles ont leurs babitués (1). »

Quand ce n'est point le libertinage qui ramasse en chemin ces enfants, c'est quelque autre industrie non moins déplorable. « Les enfants issus de conjonctions

(1) *Les filles publiques de Paris*, t. II, p. 212.

illégitimes sont, suivant M. Frégier, prédestinés par leur naissance à tous les coups de la mauvaise fortune. Placés dès leur bas âge sur la pente du vice, entourés de mauvais exemples, sollicités par des passions éveillées avant le temps, ils se perdent lorsqu'ils savent à peine discerner le bien d'avec le mal. C'est parmi eux que les fauteurs de la mendicité, du vagabondage et du vol cherchent et trouvent des recrues. Les rapports annuels de la société du patronage des jeunes libérés de Paris renferment à cet égard des documents non moins intéressants que positifs (1). » On voit que le désordre, suite inévitable de ces unions malheureuses, ne s'étend pas ici seulement à l'homme et à la femme, mais encore au fruit innocent de leur commerce, qu'il corrompt et vicie dans le germe.

Hâtons-nous pourtant de le dire : le concubinage est encore l'état le plus honnête dans lequel puisse vivre une ouvrière pauvre et dépendante. Beaucoup d'entre les femmes qui travaillent dans les filatures ou les fabriques sont obligées de descendre plus bas dans l'abîme.

« Si j'en crois ce qui a été rapporté, écrit M. de Villermé, beaucoup de filles et de jeunes femmes des manufactures abandonnent souvent l'atelier dès six heures du soir, au lieu d'en sortir à huit, et vont parcourir les rues dans l'espoir de rencontrer quelque étranger qu'elles provoquent avec une sorte d'embar-

(1) *Des classes dangereuses*, t. II, p. 160.

ras timide. On appelle cela dans les fabriques faire *son cinquième* quart de journée (1).

Quelle conduite tenir devant de pareils faits? Blâmer avec une rigueur morose les égarements de ces ouvrières? Cela n'est plus possible quand tous les économistes de bonne foi, quelles que soient d'ailleurs leurs opinions, se montrent d'accord pour attribuer ce dérèglement des mœurs à la misère. « Les femmes, poursuit M. Buret, ne gagnent nulle part de quoi vivre. Les ouvrières en soie du Midi, employées à préparer les cocons, opération la plus dégoûtante de l'industrie, ne gagnent pas plus de 80 centimes par jour. Nous avons vu que l'industrie forçait les jeunes filles de recourir à la prostitution comme moyen d'existence. A Sedan, dont la population ouvrière est supérieure en caractère et en ressources à celle des autres villes manufacturières, on déplore généralement le libertinage prématuré des filles, la tendance qui les entraîne à la prostitution. Il est de notoriété publique que les jeunes ouvrières des grandes villes ont recours, pour aider à leur entretien, à la subvention qu'elles retirent d'un commerce passager avec quelque célibataire d'une condition plus élevée que la leur (2). »

Telle qui n'a pas d'argent pour se nourrir en trouve pour boire. La misère, qui le croirait? est sœur de

(1) *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers*, par M. Villermé, t. I, p. 226.

(2) *De la misère des classes laborieuses*, t. II, p. 193.

l'ivrognerie. L'abus des liqueurs alcooliques produit chez les jeunes cotonnières un abrutissement fatal. « Plusieurs de ces infortunées, dit M. Frégier, n'ont pas de chemises ; elles ne portent qu'une légère robe de toile, et l'hiver elles cherchent dans l'abus habituel des boissons fortes la chaleur que leur refuse un vêtement insuffisant. »

La dépravation des mœurs dans cette même classe d'ouvrières tient quelquefois à l'indifférence du maître pour tout ce qui touche à la décence des ateliers. « L'entrepreneur et les contre-maîtres, avoue M. Frégier, dont on ne suspectera pas le témoignage, ne dirigent leurs efforts que vers la production ; ils ne paraissent s'inquiéter aucunement de la moralité des travailleurs. »

Il est parfaitement vrai que certaines fabriques ne sont point, il s'en faut de beaucoup, des écoles de vertu. Des petites filles de sept à huit ans y entendent de la bouche des hommes ou des jeunes garçons les propos les plus dégoûtants ; les individus des deux sexes, fort légèrement vêtus, travaillent pêle-mêle à côté les uns des autres ; une atmosphère malsaine, chargée de miasmes et de paroles impures, attriste ces ruches de l'industrie où le bourdonnement des voix se mêle au cri plaintif des machines. Un tel état de choses a certes lieu d'affliger les vrais amis de l'industrie, ceux qui croient que le travail sagement conduit serait au contraire une source d'ordre et de moralité.

Un dernier trait montrera la démoralisation des

filles employées dans les fabriques, c'est que plusieurs d'entre elles ne connaissent même point le sentiment de la maternité. Une ouvrière de seize ans est-elle devenue grosse par les œuvres de quelque ouvrier comme elle, ou d'un bourgeois de la ville, elle n'aspire plus qu'à sa délivrance. Quand le terme de sa grossesse approche, elle entre à l'hospice, où elle se débarrasse au plus vite de son enfant comme d'un poids incommode ; l'accouchement n'est pour elle qu'une fonction brutale, une simple exonération. Ceci fait, elle retourne à l'atelier et recommence son train de vie, sans s'inquiéter désormais de sa progéniture, qu'elle abandonne, sans regret, entre les mains de la charité publique.

Rien n'égale leur insensibilité, si ce n'est leur imprévoyance.

Un médecin de mes amis, passant dans l'une de ces rues obscures et froides qui serpentent à travers certains quartiers de l'Hôtel de Ville, fut requis par une portière de monter dans une maison de mauvaise mine pour délivrer une femme qui était en mal d'enfant. Ayant grimpé jusqu'au toit un escalier raide et boueux, il entra dans une mansarde indiquée, où il trouva une jeune ouvrière couchée sur un grabat. La malheureuse manquait de garde et de tisane. Une horrible pâleur couvrait son visage maigre. Elle accoucha assez heureusement, quelques instants après l'arrivée du docteur ; mais on ne voyait chez elle ni layette, ni langes préparés pour recevoir l'enfant ; la

mère elle-même n'avait par de draps, une simple et légère couverture la défendait misérablement des injures du froid. Le médecin fut obligé de laisser son foulard pour envelopper le pauvre nouveau-né si mal reçu à son entrée dans le monde.

C'était une ouvrière qui avait quitté le quartier Saint-Antoine où elle était employée dans une filature de coton.

La statistique constate que la mortalité est très-considérable parmi les ouvrières des fabriques. Les abstinences de nourriture et les excès de boisson, la nature de leur travail, le manque de vêtements préservateurs du froid, le peu de précautions que prennent ces pauvres filles pour éloigner les causes de maladie, tout contribue chez elles au déclin prématuré des forces et de la santé. Qui s'inquiète d'ailleurs qu'elles vivent ou meurent ? Elles y tiennent si peu elles-mêmes! On se demande pourtant si pour qu'il y ait une industrie florissante, il ne faut pas vouloir une race vaillante de travailleurs et de travailleuses. Il est bien vrai qu'on compte plus aujourd'hui sur les métiers automatiques et les machines que sur les forces humaines pour accroître la production. Certes je ne suis point de ceux qui méconnaissent la grandeur de ce mouvement, il faut conquérir et soumettre la matière ; c'est le moyen d'étendre et de multiplier la fabrication à bon marché, le bien-être pour tous. Nous n'avons point accusé les négociants ; n'accusons pas davantage les maîtres de fabrique. Les uns et les

autres sont dépendants de l'ensemble du système. Beaucoup d'entre eux, j'en suis sûr, gémissent au fond du cœur des souffrances personnelles qui les entourent; mais qu'y faire? Ils sont les premiers engagés dans la lutte; ils ont une position à défendre, et dans l'intérêt même de ceux ou de celles qu'ils emploient, ils sont forcés de mesurer les salaires aux bénéfices.

La misère est, on l'a vu, la cause principale des désordres qui règnent dans la classe des ouvrières. Nous avons tenu à recueillir cet aveu de la bouche des économistes et des fonctionnaires obligés à des ménagements de langage. Il importe en effet que nos lecteurs, même les plus modérés et les plus ombrageux, ne puissent nous accuser d'exagération. Ce n'est point un pamphlet amer et maussade que nous adressons à la société; nous lui soumettons des faits qu'elle doit connaître et juger. Tel qu'il est, ce tableau de l'état moral des ouvrières, surtout des ouvrières de la seconde classe, nous semble néanmoins assez grave et assez attristant pour motiver les conclusions qu'on lira dans la suite de cet ouvrage. Nous remettons à parler ailleurs du moyen d'améliorer le sort des travailleuses; il nous suffit quant à présent d'avoir constaté que ce sort est jusqu'ici précaire, dégradant, trop souvent immoral. Le gain de chaque jour, loin de fortifier l'ouvrière contre les chances du libertinage, l'entraîne par insuffisance à mille transactions secrètes qui achèvent quelquefois de rendre son existence vile et misérable.

## III

Si des ouvrières nous passons aux filles de boutique, nous serons également obligés à une division; les unes occupent dans de gros magasins certaines charges assez fortement rétribuées, comme la tenue des livres ou du comptoir ; les autres, employées en sous-œuvre dans des étalages ou des maisons de vente, gagnent souvent à peine leur nourriture. On conçoit donc que les premières trouvent dans leur position heureuse et stable des armes positives contre les attraits intéressés du vice; mais il n'en est pas ainsi des secondes. Quelques-unes demandent à un amour illégitime et souvent même au libertinage l'*entretien* que leur refuse la boutique.

Nous dirons au reste de ces filles ce que nous avons dit des ouvrières : loin de nous l'idée de les confondre avec les femmes de profession immorale dont il sera parlé dans la suite. Le besoin de gagner leur pain réduit involontairement les jeunes personnes à ces états périlleux qui n'imposent point absolument le vice, ni le déshonneur, mais qui en sont trop souvent l'occasion.

Il y a certes à Paris des boutiques et des magasins parfaitement honnêtes, où les jeunes filles sages et bien élevées trouvent l'emploi rémunérateur de leur temps, un refuge contre les mauvais conseils de l'oi-

siveté, une manière de vivre qui n'impose aucun sacrifice à la vertu. C'est même, nous aimons à le reconnaître, la règle générale. Il y aurait donc de l'injustice à jeter la moindre défaveur sur une profession qui mérite au contraire notre respect. Le commerce est encore de nos jours l'égide des bonnes mœurs. Toutefois, à côté des établissements honorables se trouvent dans toutes les grandes villes des boutiques équivoques où les filles un peu jolies cherchent dans l'éclat du comptoir le moyen de se mettre en évidence. Elles servent ainsi de décors à effet et pour ainsi dire d'enseignes vivantes pour attirer la pratique.

Presque toutes les jeunes personnes qui tiennent de semblables emplois y sont amenées par un motif très excusable: il faut vivre. Je veux même croire que la plupart d'entre elles se promettent bien de résister aux tentations. Toutefois, le désir de contribuer au succès de la vente leur apprend bien vite ces mille artifices de coquetterie qui (elles se l'imaginent du moins) ne coûtent rien à leur honneur de femme. Il leur faut pour réussir toutes sortes de qualités peu sévères: un certain abandon dans les poses, une affabilité banale, des coups d'œil vifs et insidieux, lancés à propos, enfin ces mille riens engageants par lesquels ces pauvres servantes de l'acheteur prêtent à la marchandise une valeur qui lui manque. Le but en effet de toutes ces œillades tendres, de ces paroles si douces, dites d'une voix veloutée, n'est

souvent que la vente d'une paire de gants, d'une cravate ou d'un savon parfumé. La propriétaire du fonds spécule sur la fille de comptoir pour suppléer à la qualité des denrées par les appas et les charmes de celle qui les débite. Il n'est pas douteux, en effet, qu'on paye plus volontiers un objet trois fois sa valeur à une jolie marchande, qu'une seule fois à une laide ; mais qui ne voit en même temps dans cette industrie froidement calculée un dégradant abus des plus jolis dons de la nature ? L'abandon de sa personne n'est pas la seule manière qu'une femme ait de se vendre. Telle qui est contrainte par état de distribuer au premier venu son sourire, ses bonnes grâces et ses avances, exerce pour vivre une sorte de prostitution morale, dont presque tous les quartiers de la ville renouvellent chaque jour, sous nos yeux, le spectacle affligeant et vulgaire.

Les débits de tabac, les estaminets, certains cabinets de lecture, les boutiques de toilette d'hommes, sont particulièrement sujets à cette exploitation du sexe le plus convoité. La fille de boutique, pour peu qu'elle soit jeune et assez jolie, entre au moins pour un dixième dans tous les objets que les habitués achètent ou consomment sous ses yeux. C'est elle qu'on fume en partie dans les cigares, qu'on déguste dans le café, qu'on marchande dans les bretelles ou les cols de chemise, qu'on lit dans les journaux et les romans.

Cette espèce de cour sans cesse renouvelée, et

toujours la même, agit sur ces pauvres filles d'une manière différente selon la variété des caractères. Chez les unes, elle produit une sorte d'ennui et de dégoût de l'homme qui dégénère bientôt en rouerie; faire beaucoup espérer, tenir peu, telle est la devise de ces créatures blasées qui entendent, tout le jour, sur mille bouches indifférentes et menteuses, le même compliment à quelques variantes près. Elles payent en même monnaie banale, c'est-à-dire en œillades et en paroles sans résultat, les lettres de change que certains collégiens naïfs tirent à vue sur leur personne. La continence, toute physique, il est vrai, est moins rare qu'on ne pense chez les boutiquières; ces filles souriantes et accortes qu'on croit être à tout le monde, ne sont souvent à personne, sauf le cas assez rare d'un entreteneur. D'autres, et ce sont celles, hélas! qui ont le cœur tendre, s'abandonnent au contraire à mille intrigues dont la propriétaire du fonds retire tous les profits, et elles toutes les pertes. Cette vie de dissipation et de libertinage ne tarde pas à flétrir leur santé; la maîtresse, s'apercevant alors que leur fraîcheur usée, leurs charmes défleuris, n'attirent plus de *chalands,* les met froidement au rebut comme des marchandises passées de mode.

Le sort de ces filles est aussi versatile que les industries auxquelles se prête leur concours sont souvent éphémères; leur position n'offre en général aucune stabilité. Quelques-unes, dans l'espace d'une année, passent par trois ou quatre boutiques diffé-

rentes, vendant un jour des bijoux faux, un autre jour des parapluies ou des lorgnettes, elles finissent quelquefois par ces étalages du Palais-Royal ou l'achat d'une paire de gants, d'une brosse à moustache ou d'un cosmétique n'est souvent que le prétexte d'une conversation à voix basse (1). Les yeux brûlés à la lumière du gaz, les doigts rougis, pendant l'hiver, au froid pénétrant des galeries, le front ridé avant l'âge de veilles et de soucis, les malheureuses ont passé leur vie à chercher un état, et la vieillesse les surprendra demain dans cette poursuite inquiète, infructueuse. Il ne leur reste de tous ces manéges de la coquetterie qu'un présent maussade et un avenir plus menaçant encore. Quelques-unes d'entre elles ont pourtant joui dans leur temps d'une réputation de beauté. Elles ont fait la fortune d'une boutique ou d'un café. Ce qu'elles ont reçu de madrigaux, de lettres ou de déclarations d'amour ne peut se comparer qu'aux pâquerettes des champs ou aux étoiles filantes d'une nuit d'été. Un beau jour ces reines du caprice ont disparu de leur trône (c'est le comptoir que je veux dire) et qui sait ce qu'elles sont devenues? Vous voulez connaître le lendemain de la jeunesse, de la beauté, des folles amours, demandez à l'hôpital, demandez à la tombe.

(1) Ces étalages n'existent plus. Est-il nécessaire de prévenir une fois pour toutes que ce livre a été publié en 1840 ?

## IV

Il y a une autre exploitation de la femme bien autrement large et dévorante, c'est celle qu'en font nos théâtres. Nous ne parlons point ici des actrices dont quelques-unes réussissent à se créer une position d'éclat, quoique toujours dépendante, mais des figurantes, des *rats,* et mêmes des jeunes artistes, connues plus spécialement sous le nom d'*élèves dramatiques.*

Les figurantes reçoivent, suivant les théâtres, une somme légèrement variée, mais toujours médiocre, qui ne suffit même pas aux premiers besoins de la vie ; aussi les voit-on affluer, le soir, aux abords des coulisses avec des robes de guingan déteintes, des mains nues, des châles passés de mode. Ces malheureuses viennent, à travers la pluie et la boue, pour servir les amusements du public. Pauvres larves que la fée d'un coup de baguette va transformer sur la scène en papillons éclatants !

Rien de plus affligeant que l'intérieur des coulisses d'un théâtre : nous avons été étonné, en les visitant, de tout ce que les plaisirs de l'homme contenaient au fond de misère et de néant. Ces filles s'habillent et se déshabillent plusieurs fois dans la soirée ; elles fardent sous un rouge grossier la pâleur habituelle de leurs joues et la tristesse de leur âme ; simples choses

à effet, elles fonctionnent sur la scène comme des décorations vivantes sans caractère, et pour ainsi dire sans individualité qui leur soit propre. On ne les engage pas, on les loue. Ce ne sont plus des femmes, mais des machines à exercices chorégraphiques. Leur sort offre quelque ressemblance avec celui des soldats ; elles passent la revue à certains jours devant le directeur de théâtre, espèce de général en gants blancs et en habit noir, qui inspecte leur figure, leurs bras, leurs mollets, afin de déterminer leur emploi dans les répétitions générales. La grande ambition de ces pauvres filles, servantes du public, est de se donner dans le monde pour des *artistes :* mais en général leur condition est, du tout, inférieure à celle des servantes de maison, car l'homme est encore moins exigeant dans la recherche du confortable chez lui que dans ses amusements au dehors.

Nous avons dit que ces malheureuses gagnaient à peine de quoi vivre ; la figure qu'elles font à la scène n'est donc, pour la plupart, qu'un moyen et un prétexte de se mettre en évidence. Leur gain de théâtre, fût-il en effet plus considérable qu'il ne l'est réellement, ne saurait suffire à une vie fatigante et fiévreuse, dont les veilles prolongées augmentent encore la dépense. Il leur faut inventer une autre source de profits, et l'on devine aisément ce qu'elle peut être. Le théâtre ne leur fournissant point un revenu stable et honnête, elles sont presque toutes obligées

de mettre leur personne en exploitation ; c'est le fonds qui leur manque le moins.

Dira-t-on pour justifier l'état actuel des choses que les filles engagées dans de telles professions y sont toutes amenées par des vices? En vérité, ceci ne serait point exact. Ne savons-nous pas que le travail, et surtout le travail des femmes, est, par le temps qui court, difficile à obtenir; il faut ensuite y apporter certaines dispositions dont toutes les jeunes filles ne sont point dotées par la nature. Telle qui sait remuer avec élégance le bras et la jambe; qui, par son minois piquant, sa taille fine et son air espiègle remplit à merveille les rôles muets à la scène, aurait peut-être fait une détestable ouvrière; il faut bien tenir compte ici de la diversité des aptitudes qui règne aussi bien parmi les femmes que parmi les hommes.

La misère n'est pas, il faut le dire, la seule cause qui détermine les figurantes à monter sur les planches ; c'est aussi la vanité. Plus d'une parmi elles sort d'une loge de portière; elle a vu toute jeune des actrices; elle a même promené ses doigts sur le piano. Les commères du voisinage lui ont dit qu'elle avait de la voix, du talent et de bonnes manières ! Son miroir lui a dit qu'elle était jolie. Comment aurait-elle résisté au rêve de tant d'autres jeunes filles : être reine de théâtre; recevoir les applaudissements de la foule; se voir courtisée, fêtée par les gens du monde ! — Quel désenchantement ! Les directeurs lui déclarent que ses moyens dramatiques ou lyriques sont nuls,

mais qu'on pourra l'utiliser comme figurante. La malheureuse persiste à se croire et à se dire artiste. Le théâtre a, d'ailleurs, des attraits qu'on ignore : le soleil de la rampe, les agaceries des coulisses. Qu'importe à cette étourdie d'avoir froid pendant le jour, d'avoir faim, tant qu'elle peut jeter le soir sur ses misères une loque de pourpre semée de paillettes d'or !

Malgré ces minces compensations, elle est triste, la vie des figurantes. L'actrice qui avance en âge conserve du moins son talent ; mais à ces pauvres filles n'ayant pour elles que la jeunesse, la fraîcheur, une désinvolture piquante et hardie, que reste-t-il quand vient l'hiver de la caducité ? Avec les années et les soucis, les figurantes tombent dans les froides ténèbres d'une vieillesse lamentable. Ce sont elles qu'on rencontre alors sur nos boulevards, malpropres et demi-nues, enviant aux chevaux de luxe, pendant l'hiver, la chaude couverture de laine qui les défend contre les injures de la saison. D'autres, plus perverties, continuent de servir dans les théâtres, mais à titre cette fois d'entremetteuses, d'ouvreuses de loges ou de *mères d'actrices*. Elles donnent des leçons de vice et de rouerie aux jeunes filles de bonne volonté qui débutent dans la carrière.

Malgré toute la surveillance des directeurs de théâtre, une corruption précoce règne derrière le rideau de la scène. Que de sombres réalités cache ce royaume des illusions ! Les *rats* de l'Opéra, jeunes

enfants de douze à seize ans, ont déjà sur les lèvres des chansons obscènes.

Les filles, engagées comme apprenties dramatiques dans les théâtres d'élèves, mènent une conduite qui n'est pas moins affligeante. M. Béraud, qui a eu plus d'une occasion de les observer de près dans l'exercice de ses devoirs, nous les représente hardiment comme disposées à entrer dans les vues du premier libertin venu qui consent à payer leurs complaisances. Il ne se déguise même pas la cause de cette démoralisation hâtive : « C'est le besoin, nous dit-il, qui les pousse au libertinage, et tant qu'elles ne sont pas nubiles, elles se livrent aux mêmes actes de prostitution, pour entrer dans la classe des femmes galantes, lorsque l'âge leur permettra de donner toute l'extension possible à leur débauche (1). »

Le même auteur nous apprend « qu'elles passent au moins six mois sans toucher la moindre paye,pour obtenir ensuite 24 à 30 francs répartis dans les six mois suivants, 80 à 100 francs pour la seconde année.» On comprend dans quelle misère et, par suite, dans quel libertinage tombent alors ces apprenties de l'art théâtral chez lesquelles

Le *vice* n'attend pas le nombre des années.

Faut-il rapprocher des élèves dramatiques ces petites musiciennes ambulantes, qu'on rencontre çà

(1) *Des filles publiques*, par Béraud, t. II, pag. 224.

et là sur la voie publique, dans les promenades, souvent même jusque dans l'intérieur des cafés ou sur les bateaux à vapeur? Le teint bruni, l'œil effronté, la voix cassée et morne, elles chantent accompagnées d'un violon criard des romances anciennes qui achèvent de perdre toute fraîcheur sur leurs lèvres. Quand vient le moment de la collecte, elles promènent autour des bancs une petite tasse en forme de sébile, dans laquelle les plus généreux laissent pompeusement tomber quelques sous. Quoique l'habitude ait rendu de tels actes en quelque sorte mécaniques, nous avons toujours remarqué dans ce moment-là, sur le front de ces enfants, sur leur pauvre figure maussade, une petite rougeur de honte et comme un air de tristesse qui nous touchait jusqu'aux larmes.

## V

Il fut un temps, en Grèce, où, s'il faut en croire la chronique, la beauté par pur désintéressement et par enthousiasme de l'art ne craignait point d'abaisser devant l'artiste les voiles de la pudeur, ainsi que firent les cinq jeunes filles d'Agrigente devant le peintre Zeuxis.

Les choses ont bien changé depuis ce temps-là. Les femmes qui se rendent maintenant dans l'atelier d'un artiste pour y poser n'y sont plus conduites par dévouement, ni même par vanité ; elles y sont traînées

par le besoin d'un état. Maintenant le rôle de modèle est abandonné à de pauvres filles nées dans le peuple, juives pour la plupart, qui font de ce sacrifice à l'art un trafic et une profession. On est modèle comme on est ouvrière en robes ou blanchisseuse. Aussi disent-elles, en rentrant de la séance, qu'elles viennent de *travailler*. Le seul prétexte moral qui pourrait excuser à nos yeux chez la femme une telle révélation de ses formes les plus secrètes, comme le sentiment du beau, l'amour de la peinture ou de la sculpture, leur manque donc absolument. La faim, cette vieille vendeuse d'esclaves, détache seule de ses doigts hideux et maigres l'épingle qui maintient le fichu de coton sur le sein palpitant de ces pauvres filles.

Le modèle a pour industrie d'étaler aux yeux des artistes la nature telle que Dieu l'a faite, sinon dans toute sa beauté primitive, au moins dans toute sa nudité. Cette femme, en s'exposant ainsi sans aucun voile aux regards d'un homme, et souvent de plusieurs, n'éprouve aucune honte ; aussi bien elle exerce en cela son métier. La fonction qu'elle remplit, le service qu'elle rend à l'art, tout la revêt en quelque sorte d'un certain caractère inviolable. Mais au moment où cesse l'exercice de sa charge, le modèle finit et la femme recommence. C'est alors qu'on en voit plusieurs rougir de se trouver nues en présence d'un étranger, et se tourner contre le mur avec embarras, cherchant derrière les chevalets chargés de toiles peintes un endroit obscur, pour remettre plus secrètement leurs bas et leur robe.

Il ne faut calomnier aucune profession. On trouve, je veux le croire, des modèles d'atelier qui sont aussi des modèles de bonne conduite. Qui pourrait nier cependant que cette banale et mercantile exposition de ses formes ne doive altérer chez la femme le sentiment de la dignité morale? Quelques-uns des modèles s'abandonnent à des excès de boissons et fréquentent les cabarets du plus bas étage. C'est pourtant de ces figures usées et flétries par des habitudes grossières que les artistes tirent les têtes idéales de leurs saintes et de leurs madones (1).

On demandait un jour à une belle juive, qui passait pour plus honnête que ses camarades, pourquoi elle exerçait un métier aussi équivoque. — « D'abord, répondit-elle, parce que je n'en sais pas d'autre, et ensuite, j'aurais bien de la peine à en trouver un qui me rapportât autant que celui-là. » Les modèles gagnent en effet 4 francs, toutes les fois qu'ils travaillent, ce qui est énorme pour une journée de femme.

Les poseuses n'ont guère besoin que d'être bien faites, ce qui est encore une considération très-grave pour ces pauvres filles ignorantes, qui n'ont ni le temps, ni les moyens de se mettre en apprentissage. Il n'est même point nécessaire qu'elles soient belles de tout point, il leur suffit d'une partie du corps bien réussie; la plupart des modèles louent aux artistes qui

(1) Le modèle qui a servi à Girodet pour son *Atala* est mort à trente ans, au coin d'une borne, brûlé de boissons alcooliques.

la tête, qui les bras, qui les mains et le reste; car le détail n'est souvent pas moins recherché que l'ensemble. Si l'on réfléchit maintenant à la difficulté qu'il y a pour une ouvrière de gagner sa vie dans un métier pénible et chèrement appris, on comprendra que le rôle de modèle, malgré les sacrifices qu'il impose à la pudeur, soit très en vogue parmi certaines femmes.

Pauvres filles naturelles du juif errant, venues clandestinement au monde, et, pour ainsi dire, par hasard, à peine sont-elles nées qu'elles courent déjà les ateliers et les rues, posant et mendiant. Quelques-unes d'entre elles ne tardent point à porter dans leur organisation flétrie, étiolée, maladive, les traces d'une vieillesse précoce. Il est déplorable de voir en effet ces mêmes filles à vingt ou trente ans, les épaules étroites, les seins flasques, le col décharné, les bras en fuseau, les jambes grêles, les joues évidées, les veines pauvrement nourries d'un sang incolore. Ce dépérissement de plus en plus sensible de la beauté amènera tôt ou tard la décadence de l'art.

Qui n'éprouverait un serrement de cœur involontaire en s'aventurant dans ces juiveries profondes et farouches, où fourmille une population étrange? Des femmes de trente ans, presque toutes grosses ou à la veille de l'être, gardent de nombreuses familles. Les enfants des deux sexes sortent de là par larges couvées, et comme les petites filles sont généralement belles, ou du moins promettent de le devenir, elles vont chercher de l'ouvrage dans les ateliers. Nous

avons expliqué la cause pour laquelle ces promesses ne tenaient pas toujours, et dit comment le fruit mourait souvent dans sa fleur. Quoi qu'il en soit, les filles juives naissent presque toutes avec un caractère de tête que les artistes ne retrouvent point aux autres femmes, et qu'ils ne peuvent remplacer aisément. Il faut qu'il y ait une vie bien mystérieuse et un caractère bien indélébile dans ce peuple hébreu qui maintient le type de la beauté parmi les nations modernes, comme il conservait parmi les anciens le dogme de l'unité de Dieu.

Aux modèles nous pourrions rattacher ces femmes qui servent de sujets à certaines démonstrations techniques dans les cours d'accouchement. Il faut que la faim ait contracté avec le vice des accouplements bien hideux pour faire descendre des créatures, malgré la pudeur naturelle au sexe, vers un rôle semblable. Le professeur explique froidement la chose, *preuves en main*, en présence d'un auditoire de jeunes gens..... Mais hâtons-nous de tirer le rideau sur une pareille scène ; on désespérerait de la morale, et l'on rougirait presque de l'espèce humaine, telle que la nécessité l'a faite, si l'on n'espérait pour elle dans l'avenir une grande et juste réhabilitation.

Ne faut-il pas, dans l'intérêt de l'art et de la science, qu'il y ait des femmes exerçant de telles fonctions ? Oui, sans doute ; mais ces fonctions pourraient s'ennoblir par le dévouement, par le sentiment de l'utile, par l'héroïsme même de la vertu, par le volontaire

sacrifice de la pudeur s'immolant au bien général. Il faut des modèles aux beaux-arts; il faut des sujets à la science. Ce qui uous afflige, c'est qu'à de tels services s'attache une condition de gain; c'est que de pareils métiers s'imposent à de pauvres créatures n'ayant guère la liberté du choix, et que la civilisation à laquelle nous devons tout s'avance dans le monde comme le char de la déesse indienne, écrasant sous ses roues les membres palpitants des victimes.

## VI

Combien d'autres états exposent à mille périls journaliers la vertu et la réputation des femmes ! Il serait inutile de les énumérer.

L'une des conditions les plus favorisées est celle des servantes de maison. Le sort de ces femmes vivant à l'état de domesticité est généralement plus heureux que celui des autres travailleuses. La plupart des fonds placés à la Caisse d'épargne sortent de ces mains obscures et ménagères. Il leur est facile, en effet, de prélever sur leurs gages et leurs achats quotidiens certaines primes, qu'elles encaissent sourdement pour leurs vieux jours. Ceci prouve, au reste, combien nous avons encore fait peu de chemin dans la voie du progrès, puisque la servitude, sous une forme il est vrai très-adoucie, est encore, de notre temps, l'état le plus profitable, tandis que la liberté

constitue au contraire pour la femme prolétaire un obstacle réel au gain de son existence, par conséquent un danger pour son honneur.

Nous ne dirons rien sur les mœurs des servantes. Leurs maîtresses en savent plus que nous à cet égard. On assure même que pour trouver une confidente et mieux couvrir leurs intrigues, certaines déesses de la mode cherchent à gagner leur femme de chambre en lui permettant une *amourette.*

Une belle fille, venue de la Normandie, demeurait depuis un an, à titre de bonne, chez un vieux célibataire. La chronique scandaleuse disait qu'elle était à la fois servante et maîtresse. Au bout d'un certain temps, et par suite de je ne sais quel mystère physiologique, les roses de la jeunesse renaissaient de jour en jour sur les joues fanées du vieillard, tandis que les feuilles sèches de la caducité commençaient à remplacer les fraîches couleurs et les dix-huit ans de la jeune fille. Tous les deux faisaient honte à voir ; mais la femme faisait pitié.

---

Le travail qui devrait être pour la femme une ferme barrière et une sérieuse défense contre le vice, n'est, trop souvent, qu'un palliatif chimérique et impuissant. Il est des ouvrières, on l'a vu, qui se trouvent plus ou moins contraintes de demander à la débauche secrète un supplément de salaire. D'autres fois, le

travail est par nature tellement environné de périls et de tentations, qu'au lieu d'éloigner les occasions de chute il les fait naître et les multiplie : nous venons d'en avoir la preuve dans les filles de boutique et de théâtre, dans les modèles, enfin dans toutes les jeunes personnes que leur industrie met spécialement en rapport avec les hommes. Il y en a sans doute parmi elles qui se conduisent honnêtement ; nous n'entendons pas dire que les causes de libertinage créées par les états qu'elles exercent soient absolues, fatales, irrésistibles; mais nous soutenons, et tout esprit sensé sera de notre avis, que les jeunes filles placées sous de telles influences ont plus de mérite que d'autres quand elles résistent au vice, et moins de tort quand elles y succombent.

Certes, la liberté humaine n'est pas un vain mot : nous devons l'affirmer, au risque d'être dur vis-à-vis des filles déchues. La conscience publique ne peut absoudre les écarts de conduite, fût-ce même en face des circonstances atténuantes. Toutefois n'est-il point permis de peser les actes dans la sévère balance de la justice et de placer d'un côté la faute, de l'autre les causes extérieures qui l'ont fait commettre ? Ces causes nous les connaissons ; c'est la misère, l'abandon, la lutte pour l'existence qui oblige quelquefois la femme à choisir entre des professions douteuses.

---

## DES INDUSTRIES SECRÈTES ET IMMORALES.

Les femmes entretenues. — Les femmes galantes. — Les femmes à parties. — Les filles d'étudiants. — Les filles vagues.

I

Dans l'antiquité, chez les Babyloniens par exemple, les jeunes filles sacrifiaient leur pudeur aux dieux ; au moyen âge, elles en faisaient une victime pour les seigneurs féodaux qui étaient les dieux de ce temps-là ; elles l'immolent maintenant aux riches qui sont les seigneurs de notre siècle. Nous n'avions rencontré jusqu'ici que des industries mixtes chez lesquelles le vice, quoique souvent positif et vénal, entrait du moins comme un élément étranger ; nous allons descendre vers des régions plus brillantes peut-être, mais aussi plus complétement fatales ; chez lesquelles le sacrifice dont nous parlions tout à l'heure, conclu une première fois sous l'étreinte du besoin, se continue ensuite de parti pris et avec le déplorable sang-froid de l'habitude.

Avant de descendre jusqu'aux prostituées, on rencontre sur le chemin du déshonneur une foule de femmes de mauvaise vie que l'on est convenu de

classer, selon leurs œuvres, parmi les femmes entretenues, les femmes galantes, les femmes à parties.

La femme entretenue est celle qui vit à la charge d'un homme ; elle ne se livre à aucun de ces travaux manuels et domestiques dont dépend l'existence des ouvrières : toute sa tâche est d'être jolie et de plaire ; c'est un objet de luxe, d'orgueil et de plaisir qu'on se procure, quand on est riche, comme un beau cheval ou un chien de Terre-Neuve. L'oisiveté est son état apparent ; mais cette oisiveté, fruit de profits clandestins et de complaisances honteuses, rapporte sans effort tout le confortable de la vie. Son goût dominant est l'amour de l'or, non qu'elle en soit avare, mais avide. La femme entretenue vit sur l'homme qui l'aime comme sur un pays conquis.

Issues généralement de familles pauvres et obscures, sorties même quelquefois de la loge d'une portière, la plupart de ces créatures ont été amenées à leur état par des goûts condamnables sans doute, mais, il faut l'avouer, par des goûts dont peu de femmes sont exemptes. Presque toutes ont été séduites par la coquetterie : c'est un premier cadeau selon leur caprice et fait à point qui les a perdues. D'autres se sont laissé éblouir par le rayonnement de la richesse auquel les femmes du monde avoueront, si elles sont franches, ne pas rester insensibles. N'a-t-on pas vu dans la société des jeunes filles honnêtes tomber amoureuses d'un inconnu à cause de la manière prodigue et insouciante dont il semait l'or sur une table de jeu ?

Une remarque assez curieuse a été faite dans ces derniers temps, c'est que les prétentions de la femme vivant sur les libéralités de l'homme diminuent sensiblement à mesure qu'on se rapproche du soleil et de la nature : en Angleterre on la séduit avec des billets de banque, en France avec de l'or, en Italie avec de l'argent, en Espagne avec du cuivre, toujours ainsi jusqu'aux filles des Tropiques, lesquelles se donnent pour un clou, — mais toujours pour quelque chose.

Du reste, hâtons-nous de dire que la femme entretenue, cette aristocratie du vice, a disparu avec toutes les autres aristocraties. La Restauration a été son dernier règne. Il fallait, il est vrai, pour tenir rang d'entreteneur, une fortune immense et ancienne que le train d'une vie dissolue, les fantaisies ruineuses de ces femmes et la passion effrénée du jeu ne pussent détruire ; il fallait en outre du loisir pour ne point abandonner à d'autres les fruits qu'on cultivait si chèrement ; deux choses manquent auprès des femmes, aux *hommes d'affaires* qui forment l'aristocratie moderne, le temps et l'argent. Qu'est-il arrivé ? c'est que les mœurs ont suivi le mouvement industriel du siècle ; on entretient maintenant les femmes par association ; on exploite l'amour en commandite.

Il y a bien peut-être encore de nos jours quelques femmes dont les dépenses sont entièrement couvertes par un parvenu de haut étage ; mais elles sont d'abord en petit nombre, et ensuite le commerce de ces messieurs, dépourvu de l'élégance ancienne et

du parfait bon ton des manières, fait trop sentir à des filles généralement fières et ombrageuses la dépendance vénale sous laquelle elles vivent. La fidélité n'étant de leur part qu'une affaire de calcul où le cœur n'entre pour rien, elles cèdent aisément, l'occasion aidant, devant un caprice ou une vanité. Qu'on sache d'ailleurs que ces femmes haïssent généralement l'homme qui les paye ; se sentant humiliées devant ses bienfaits onéreux comme devant les chaînes dorées d'un maître, elles se donnent un beau jour à un autre pour ne pas toujours recevoir. C'est ce don imprudent qui amène souvent leur ruine. A quoi bon d'ailleurs insister sur les mœurs d'une race à peu près perdue? Nous le répétons, il n'y a plus guère aujourd'hui de femmes entretenues, c'est-à-dire de filles somptueuses et prodigues, vivant à la charge d'un seul homme qui la défraye entièrement de ses dépenses ; il n'y a plus que des femmes galantes.

## II

On peut diviser les femmes galantes en deux classes bien distinctes : les unes sont les descendantes des anciennes filles entretenues; les autres vivent du hasard et au jour le jour.

Les femmes galantes de la première classe sont des filles de théâtre ou du demi-monde qui, indépendamment de la rente que leur fait l'entreteneur, de-

5

mandent aux libéralités passagères des autres hommes un supplément d'aisance. Quelques-unes d'entre elles ont reçu une éducation assez soignée: le bon goût de leur toilette, la fraîcheur exquise de leurs manières, le tour à la fois fin et hardi de leur conversation, seraient souvent de nature à exciter l'amour, si l'on ne devinait sous leurs agaceries le serpent froid et perfide de la cupidité. Méritent-elles d'ailleurs l'intérêt que leur témoigne la littérature du jour? Assurément non. Qu'ont-elles en leur faveur? De l'esprit? C'est celui qui court les rues. De la délicatesse? Aucune. De la beauté? Pas même. — Et dire que des hommes se font tuer pour de pareilles créatures!

Ces sortes de femmes ont, pour la plupart, un ameublement plein de recherche et d'élégance. La position heureuse, du moins en apparence, de ces ouvrières du vice, est souvent un sujet d'envie et de tentation pour les jeunes filles honnêtes qui gagnent péniblement leur vie. Qu'y a-t-il pourtant à envier dans l'existence des courtisanes? Que d'épines sous leur couronne de roses! Combien fragile est leur fortune! A quelle profondeur le train qu'elles mènent les précipite dans le gouffre des dettes! Sur quel sable mouvant reposent leurs illusions et leurs espérances! Pour une qui atteint sa proie, combien d'autres n'en saisissent que l'ombre! Quel esclavage que celui où l'obligation de plaire enlève à la femme le droit d'être triste à certaines heures, de penser et de rêver pour elle-même! Ne disons rien de la domination des hommes sous lesquelles vivent les

courtisanes : elles ont dans leur conscience un autre tyran dur et morose qui leur interdit toute satisfaction. Leur vie n'est guère qu'une ivresse laborieuse. Malgré toutes les distractions du monde, un malaise vague et une inquiétude sourde les rongent ; l'ennui les dévore : c'est le vautour de tous les êtres intelligents et libres qui essayent de vivre en dehors des lois morales.

L'erreur de ces femmes est de gaspiller la richesse sans se donner la peine de la conquérir par le travail. Rapaces, insatiables, elles boiraient le Pactole ; elles mangeraient les mines du Potose ; elles mettraient au Mont-de-Piété la Toison d'or ; elles feraient dissoudre dans un verre d'eau toutes les perles de Cléopâtre. Combien de temps, il est vrai, dure cette prospérité scandaleuse? L'espace d'un matin. Là est l'expiation, là est la justice.

Oui, cette ère de faste et d'éclat passe bien vite avec la jeunesse ; comme l'économie est le moindre défaut des femmes galantes, généralement leur prospérité décroît avec l'âge. Aux prodigalités fiévreuses de leur beau temps succèdent, au bout de quelques années, des habitudes plus modestes. A l'âge où les femmes, pour me servir du langage des botanistes, commencent *à passer fleur*, les courtisanes songent à vivre maritalement avec quelque jeune homme jouissant d'un certain revenu ; mais elles n'y parviennent pas toujours. Celles qui ne peuvent y réussir tombent peu à peu dans un isolement funeste. Tout change brusquement de face. Du premier étage, elles

montent au second, puis au troisième, puis au quatrième ; or monter en pareil cas, c'est descendre. Chez elles leur ameublement et leur toilette offrent aux yeux, sous une forme sensible, l'image d'une première vie bouleversée ; un vase à fleurs dépareillé figure sur leur secrétaire à côté d'un morne pot à l'eau en faïence ; leur robe du matin est une vieille robe de bal, décolletée outre mesure, qui a perdu toute fraîcheur ; bref, leur toilette et leur ménage annoncent une ancienne prospérité en ruine. Les malheureuses s'abîment alors dans un désenchantement infini.

Si un peu d'amour ne vient pas, comme nous l'avons dit, réchauffer les cendres de cette vieillesse précoce, vieillesse de trente-sept ou quarante ans tout au plus, les pauvres femmes offrent au moral le plus désolant tableau qu'on puisse imaginer. Encore sont-elles obligées quelquefois d'apprendre tardivement un état pour vivre ou de demander à l'aiguille un gain chétif, mal en rapport avec les habitudes de désordre et de laisser-aller qu'elles ont contractées dans la débauche et le luxe.

Quant aux femmes galantes du second étage, elles ne s'attachent même pas à un amant en titre ; elles sont bien encore entretenues si l'on veut, mais par plusieurs hommes à la fois. Leur industrie consiste donc à chercher mille moyens de se produire : ce sont elles qu'on rencontre dans les jardins publics, assises à l'écart, avec une chaise vide à leur côté, aux concerts, aux bals publics, aux théâtres et jusque dans

les églises, car les femmes galantes se piquent de dévotion. D'autres parmi elles sont actrices, mais actrices pour la forme ; le théâtre n'est dans leurs intentions qu'un cadre favorable à leur figure, et la scène une exposition publique de leurs charmes. La vie de ces femmes galantes, connues tout dernièrement sous le nom de lorettes, sans doute à cause de leur pieux voisinage, n'a encore rien de commun avec celui des filles publiques, qu'elles affectent hautement de mépriser. Leurs faveurs, quoique ordinairement vénales, sont encore libres et spontanées. Quand un homme leur déplaît, elles se réservent la consolation de le refuser ; quoique l'argent soit en général le but de leurs concessions, elles se livrent, suivant que le cœur leur en dit, pour un dîner, pour une partie au bois ou en chemin de fer, pour un léger cadeau. Elles ne s'affichent pas ouvertement dans la rue : à peine si quelques regards en coulisse, une tournure fringante, une manière à elles de draper le châle ou le mantelet les décèlent aux yeux exercés.

Les lorettes, dans leur vie errante et nomade, regrettent amèrement le beau temps des femmes entretenues : ce commerce multiple et fugitif ne leur rapporte en effet qu'une existence incertaine ; « pierre qui roule n'amasse point de mousse. » En fait d'entreteneurs ou d'amants, ce n'est point le nombre qui importe, c'est la qualité : mieux vaut généralement un que plusieurs. Aussi le sort de ces femmes galantes est-il généralement misérable : pour une ou

deux qui, à force d'esprit, d'adresse ou de beauté, se soutiennent dans l'aisance, il y en a vingt autres qui, à la suite de succès brillants mais éphémères, courent les rues de Paris avec un chapeau flétri, des talons de souliers éculés, une robe consternée et des gants qui montrent le jour des doigts. Toutefois la misère apparente, la misère des vêtements n'est pas celle qui appartient généralement à la femme galante ; c'est une seconde misère plus cachée, plus intérieure; plus dévorante, misère dorée qui recouvre souvent les dures privations du nécessaire et la crainte de mourir de faim. Telle passe dans la rue enviée des mendiantes en haillons à cause de son manchon, de son chapeau à plumes et de son mantelet de satin noir, qui porte au fond du cœur le souci rongeur du lendemain et la sombre perspective de l'hôpital.

Si peu honorable que soit le métier de courtisane, n'y réussit point qui veut.

Quoique la beauté et la jeunesse soient généralement des moyens de plaire, il en est de ces dons de la nature comme du talent pour les artistes : il faut encore que le hasard vienne en aide aux sirènes. Il leur faut aussi l'outillage, c'est-à-dire la toilette et l'ameublement. Bien ou mal acquis, le luxe donne toujours à ces femmes un certain prestige. De là leur anxiété aux époques critiques, comme l'échéance d'un terme de loyer ou le payement obligé d'une dette. Les deux loups-garous qu'elles redoutent le plus au monde sont l'huissier et le commissaire-priseur. Elles

savent en effet qu'une lorette démeublée, si l'on ose ainsi dire, est comme une jeune chasseresse qui aurait perdu son arc. Aussi ont-elles recours à tous les expédients pour conjurer ce malheur. La veille d'une saisie, on les voit frapper à toutes les portes pour trouver un sauveur, c'est-à-dire un banquier qui leur prête à fonds perdus.

Comme les *conquêtes* que les femmes galantes font en courant et par hasard ne suffisent pas toujours au nécessaire de la vie, elles éprouvent quelquefois le besoin de s'attacher à l'une de ces maisons clandestines nommées *maisons à parties.*

## III

Les femmes à parties font l'amour, *poste restante,* dans ces salons équivoques de la Chaussée-d'Antin où l'on introduit les jeunes gens et le plus souvent les hommes mûrs à des soirées. L'un de mes amis, ex-directeur d'un grand théâtre, reçut un jour un billet signé de Madame***, demeurant rue Saint-Georges. Elle le priait de passer chez elle pour une communication importante. Croyant qu'il s'agissait d'intérêts sérieux, il se rendit à l'invitation. Madame*** était une femme minaudière et coquette, quoique déjà sur le retour ; elle l'attira discrètement dans la pièce la plus reculée de l'appartement, prenant alors un ton

moitié patelin, moitié affectueux, elle lui demanda si la vie solitaire qu'il menait ne commençait pas à le lasser et s'il n'éprouvait pas le besoin de faire une *connaissance honnête.*

C'était la maîtresse d'une maison à parties. « J'aurais si bien votre affaire », ajouta-t-elle en clignant de l'œil.

La grande passion des filles à parties n'est pas l'amour, c'est le jeu. Les initiées qui hantent ces maisons secrètes prennent les cartes vers neuf heures du soir, et ne les quittent souvent que le lendemain au lever du jour. Le monde est pour ces joueuses un tapis-vert autour duquel elles cherchent un partner.

Sans cesse inquiète, mobile, fiévreuse, intermittente, toute la vie de ces femmes est, comme leur soirée, un jeu de hasard. Un mouvement alternatif de prospérités et d'adversités subites démolit à chaque instant leurs châteaux de cartes. On voit paraître et disparaître sur leurs doigts, aux oreilles, autour du cou, des bijoux d'un jour qui passent le lendemain dans la boutique des juifs. Il n'est pas rare que leur toilette varie plusieurs fois en une semaine, tantôt extravagante, tantôt somptueuse, tantôt misérable. Au milieu de cette existence mouvante et dissipée, elles n'ont ni le temps, ni l'occasion, ni la force de se fixer sur une résolution sérieuse. Elles laissent aller le temps, comme elles disent, et le temps les emporte où vont les feuilles sèches, où vont les femmes démodées, où vont les *neiges d'antan.*

Il faut d'ailleurs bien se garder de confondre ces maisons à parties avec d'autres maisons de débauche plus foncées en couleur dont il sera parlé dans la suite. La plupart des jeunes filles qui les fréquentent n'y demeurent point ; elles n'ont donc à subir de la part des *dames* tenant le salon qu'une dépendance d'intérêt à laquelle il leur est peu loisible de se soustraire. Ces tripots ont leurs habituées ; les filles à parties y rencontrent des hommes qu'elles ne rencontreraient pas ailleurs. D'après le rapport des fonctionnaires les plus à même de vérifier les faits, de telles maisons clandestines auraient même servi plus d'une fois à des femmes du monde pour y donner des rendez-vous à des hommes indignes d'elles. Mais tirons le rideau sur des aventures honteuses qui sortent de l'objet de ce livre, et disons un mot d'un autre genre de jeunes filles qui sacrifient au libertinage.

## IV

Il nous répugne de classer à côté des femmes entretenues, des femmes galantes, des femmes à parties, les grisettes. L'excentricité de leurs mœurs les distingue pourtant des ouvrières proprement dites ; elles forment un groupe à part.

La grisette de Paris a généralement un état : elle est couturière, brocheuse, blanchisseuse en fin, enlu-

mineuse ; elle va quelquefois en journée, mais le plus souvent travaille en chambre. Le quartier Latin est son district de prédilection. Pour *passer le temps*, et comme son gain d'ouvrière ne suffit pas à ses *menus plaisirs*, elle a un amant. Jeune et coquette, elle s'adresse de préférence aux étudiants. La grisette a une mise à elle ; on la reconnaît à son air papillotant, au ruban de son bonnet, à un pli de son châle : tout le secret de sa toilette est de plaire à peu de frais. Sa figure répond à sa mise : elle est fraîche, coquette et chiffonnée ; pas de traits, mais un ensemble avenant et bien troussé qui tient lieu de beauté. Gaie, avenante, elle charme sous la tuile les ennuis de pauvres jeunes gens enlevés par leurs études à la famille et au pays.

Pendant ces jours d'été que la prison allonge,
Où l'esprit fatigué se nourrit d'un vain songe,
Triste je me souviens d'une fille en bandeaux
Que je voyais paraître à travers ses rideaux.
C'était une grisette ; elle brodait pour vivre,
Et parfois reposait ses yeux noirs sur un livre ;
Elle brodait souvent pendant un jour entier,
L'aiguille au bout des doigts, les pieds sous son métier,
Sérieuse et cherchant comme dans la peinture
Avec un peu de soie à fixer la nature ;
Elle faisait vraiment des ouvrages fort beaux
Et ses fichus brodés valaient bien des tableaux.
Pourtant ce n'était rien qu'une humble et pauvre fille,
Belle, mais c'est en vain que son visage brille ;
Son doigt blanc se ternit sous l'aiguille et le dé ;
Elle ne porte pas le schal qu'elle a brodé ;
Le satin fin et clair qu'elle sème de roses ;
Le soyeux cachemire aux guirlandes écloses,

Et les frêles bouquets qui de ses mains sont nés
S'en vont parer souvent des cous noirs et fanés.
Tous ces beaux ornements acquis par la richesse
Décorent au château quelque vieille duchesse,
Qui n'a pu ramener sur ses maigres appas
La jeunesse et l'amour que l'on n'achète pas.
Le pauvre artiste obscur dans sa mansarde noire
A du moins l'espérance et les rêves de gloire ;
Il a d'âpres bonheurs : écouter les journaux
Bourdonner en essaim autour de ses tableaux,
Ou d'un livre battu par mille vents contraires,
Voir éclore une affiche aux vitres des libraires ;
Mais vous avez beau peindre avec mille couleurs,
Filles, sur le satin des oiseaux et des fleurs,
Votre aiguille a beau faire entre vos doigts de fées
Mille dessins charmants aux robes étoffées,
On s'inquiète peu que vous viviez ou non :
Nul ne parle de vous, nul ne sait votre nom ;
Vous n'êtes, comme on dit, que d'obscures grisettes,
Et vous allez au bois pour cueillir des noisettes
Avec un jeune fou, cœur ouvert à tout vent,
Qui vous aime peut-être et vous trompe souvent.

La plupart des jeunes filles qui s'attachent ainsi par amour aux jeunes gens des écoles sont des ouvrières d'une nature choisie, qui ont voulu s'élever au-dessus de leur condition. Cette supériorité de cœur ou d'esprit est pour elles généralement un don fatal qui les entraîne à leur perte. Quelques-unes se sont laissé séduire par l'appât trompeur d'un mariage promis ; d'autres ont cédé avec toute connaissance, préférant encore être la maîtresse d'un homme *comme il faut* que la femme d'un ouvrier. Là est leur faute ; esclaves de la vanité, d'un sot et faux préjugé, elles ont

sacrifié leur avenir à une ombre, à un caprice, à une erreur.

La plupart d'entre elles avaient dans l'âme cette petite fleur du sentiment, qui veut, pour ne pas mourir, des soins délicats. Or, dans l'état présent des choses, le travailleur (ce n'est pas sa faute) a quelquefois des amours bourrus comme toute sa personne ; l'éducation ne l'a pas encore atteint, elle n'a pas suffisamment cultivé en lui cette poésie du cœur qui répond seule aux vagues inquiétudes de certaines jeunes filles. L'homme du peuple aime sa femme ; hors le cas d'ivresse, il ne la bat ni ne la maltraite ; souvent même il l'entoure d'aisance, de soins et d'égards. Mais il y a telles ouvrières auxquelles la perspective de ce mariage calme et avantageux ne suffit pas ; elles préfèrent courir les risques d'une carrière épineuse plutôt que de borner leur vie à ce petit horizon ; il leur faut une voix qui chante dans l'amour, quelque chose d'harmonieux et d'idéal qui les enlève de terre. Ce sont là, direz-vous, des imaginations romanesques. Peut-être ; mais le roman tient plus de place qu'on ne le croit dans la vie. Il n'est pas encore bien prouvé si le bonheur se compose des biens qu'on a ou de ceux qu'on croit avoir.

La grisette est la sœur de l'étudiant : l'été, on la rencontre à la Chaumière ou au Prado avec une robe légère, un châle blanc et un chapeau de paille à fleurs ; c'est toujours sa tournure pimpante, son minois retroussé, ses petits airs délibérés, sa fraîcheur de dix-

huit ans ; elle cause familièrement entre les contredanses, avec le premier venu. Dans le commerce de l'étudiant et de ses amis, elle a pris le langage technique de l'école. — Monsieur, disait l'une d'elles à un danseur maladroit qui lui avait heurté la jambe, vous m'avez fait mal au *tibia.* — C'était la *femme* d'un étudiant en médecine.

Il y en a parmi elles qui s'attachent à un jeune homme pour un temps déterminé : ces sortes de mariages ressemblent assez bien à ceux des Bohémiens ; le hasard casse entre les deux parties la cruche et le morceau de pain pour trois ou quatre ans. Celles-ci partagent avec l'étudiant la bonne et la mauvaise fortune ; elles l'aident de leurs conseils dans les temps de crise, car elles savent par expérience ou par instinct de femme les mots qui, dans une lettre, font relâcher les cordons serrés de la bourse des oncles. Quand l'oncle se montre tout à fait intraitable, elles ont recours à *ma tante*, comme elles disent. L'été, elles vont porter au Mont-de-Piété le manteau de l'étudiant, sous prétexte que c'est un meuble inutile qui tient de la place dans la chambre ; l'hiver, elles engagent la montre, par la raison spécieuse que, les jours étant très-courts, on n'a que faire d'un instrument qui marque l'heure.

Si, par mégarde, il naît un enfant de ces sortes de liaisons, la grisette ne s'en afflige point, au contraire. Elle travaille à l'aiguille pour acquitter les mois de nourrice. Cet enfant lui rappellera un jour les traits

du père : il sera sa consolation et peut-être son soutien dans l'avenir. Si c'est un garçon, comme il a du sang de lettré dans les veines, il arrive que, vers dix ou douze ans, il entre dans une imprimerie pour gagner son pain. Est-ce une fille, on la destine volontiers au théâtre; car les pauvres grisettes ont horreur des travaux de l'aiguille : *non ignora mali*. L'adolescente ne répond pas toujours aux espérances de la mère, elle fait plus de faux pas sur les planches qu'elle ne recueille de bouquets et finit trop souvent par suivre une autre voie qui n'est pas moins glissante.

Quelques grisettes sont pleines de dévouement et de bons conseils. On en a vu qui forçaient leur mari provisoire à se séparer d'elles quand le temps de leurs études était écoulé. — Va-t-en, lui disaient-elles ; c'est ton devoir de retourner dans ta famille ; il faut songer à te marier. Nous avons passé ensemble de belles années qui ne reviendront plus : tu t'en souviendras quelquefois en pensant à moi. — On voit en effet des jeunes gens prendre dans le commerce de ces filles un charme dangereux qui les retient à la vie de garçon et d'étudiant.

Toutefois la grisette est par excellence chose libre et légère. Cette pauvre fille, que l'étudiant aime un peu mieux que son chien et un peu moins que sa pipe, jette follement ses belles années aux bonnes fortunes, aux parties de plaisir et aux liaisons d'un jour. Habituée à être aimée en passant et pour ainsi dire au vol, elle vit au hasard comme le pinson, sachant bien que

tant qu'elle sera jeune et gentille, elle trouvera sur son chemin un nid pour dormir, un morceau de pain à becqueter, et le ciel bleu pour chanter sa chanson.

On ne lui connaît guère d'autre caractère qu'une insouciance enjouée. Pour beaucoup néanmoins cette joie du visage est un masque : leur cœur est sombre. Elles professent, en général, un grand mépris de la vie. Le fait est qu'elles la dispersent au hasard comme des prodigues qu'elles sont. Quoique coquettes, elles mènent grand train leur jeunesse et leur beauté, qui ne tardent pas à s'épuiser en toutes sortes de folles aventures. Néanmoins, la plus grande peine qu'on puisse leur faire, et que certains jeunes gens brutaux ne leur épargnent pas toujours, c'est de les trouver vieilles. Leurs joues se colorent, dans ce moment-là, d'un rouge de dépit. — C'est un plaisir barbare, en vérité, que vous vous donnez là : vous complimentez tous les jours dans le monde les plus laides femmes en les assurant que vous les trouvez tout à fait belles ; que n'en faites-vous autant envers ces pauvres filles qui ont tant besoin d'égards pour les consoler du reste ?

La grisette de Paris a un faible, c'est la friandise : on l'amène par là à toutes sortes d'infidélités et de mauvais traits dont elle devient, au reste, la première victime. Elle accepte du premier venu, et sans trop réfléchir aux suites, un punch, des glaces, un souper sous prétexte que *ça ne se refuse jamais*. Il arrive souvent qu'elle paye cher ces petits plaisirs par les

liaisons malheureuses qu'elle contracte, ou par la perte de ses anciens amants qu'elle offense. Si par hasard on l'aime, on la bat; sinon l'on se sépare comme l'on s'est connu, d'un côté et de l'autre.

La grisette a ses défauts, mais elle a bon cœur : quand l'étudiant est triste, elle tâche de se faire plus gentille que de coutume pour lui plaire et l'égayer; quand il est malade, elle le soigne. Il est peu d'intérieurs plus touchants que celui de ces pauvres chambres de la rue Saint-Jacques, dont le plafond est bas, dont la cheminée fume, mais dont la jeunesse et la gaîté font une sorte d'Eldorado. J'ai vu des hommes graves placés maintenant dans le monde regretter les heureuses années de leurs études, la mansarde où ils avaient ri et souffert à deux, et surtout la femme qu'ils avaient aimée dans ce beau temps de la vie où l'on aime si bien.

Il faut que cette vie, quoique pauvre et dure, ait d'âpres attraits et comme un parfum singulier qui appelle, puisque de belles dames du même côté de l'eau, s'il faut en croire la légende du quartier latin, seraient venues dans ces humbles mansardes partager pour quelques heures le sort de l'étudiant.

Une femme de trente ans, aristocratiquement pâle, vient de laisser sa voiture aux environs de la rue Dauphine; le pied finement chaussé, elle se hasarde dans les rues bourbeuses du quartier Saint-Jacques; on la voit glisser discrètement le long des maisons; un long châle dissimule les lignes courbes et ondoyantes de ses formes sveltes; elle disparaît dans une allée.

L'étudiant est à lire ou à fumer dans sa petite chambre, quand la jeune dame entre, dépose familièrement son chapeau à plumes sur le lit, défait son cachemire, se débarrasse de la robe étroite qui la prend à la taille, jette en un mot toute cette toilette historiée qui lui pèse pour prendre le bonnet festonné, la blouse large et le fichu léger de la grisette. Elle trouve un plaisir inconnu à balayer la chambre, à mettre en ordre les livres, les habits et les ustensiles du ménage ; de ses petites mains blanches elle fait tout cela avec une adresse exquise et une grâce charmante, comme si elle n'avait jamais fait autre chose. Puis elle s'assied sur la chaise à côté de l'étudiant, en regardant, par dessus les toits, les autres mansardes où s'égayent d'autres jeunes fous avec de jeunes folles. Elle partage avec lui son déjeuner du matin, mord à son pain blanc et boit à son verre comme une grisette bien apprise qui n'a pas d'autre métier. Ce ne sont que propos charmants, adorables badinages, douces folâtreries, jusqu'à ce que, réveillée en sursaut par la voix de l'horloge, la jeune femme qui s'est déjà trop oubliée s'en aille reprendre, dans un salon, l'étiquette morne et les superbes ennuis dus à son rang.

Le bonnet, la blouse, le fichu tombent, et la joyeuse fille insouciante s'évanouit, pour faire place, hélas ! à la *grande dame*.

Ne sois pas envieuse, enfant, de ces duchesses
Qu'on voit étinceler dans un ciel de richesses :
Le corps, mieux éclairé, laisse plus d'ombre au mur ;

Le ver se glisse au fruit lorsque le fruit est mûr ;
L'ennui s'attache au front le plus blanc, le plus lisse,
Et la fleur a souvent la forme d'un calice.
Veuves avant le soir de leurs plaisirs défunts,
Blondes grappes sans goût et roses sans parfums,
A bout de leurs désirs, lasses de leur fortune,
Dans leur ciel étoilé froides comme la lune,
Elles ont bien souvent maudit et souhaité,
O fille, tes amours, oiseau, ta liberté!

Quand mai remplit leur parc de chants et de feuillages,
Quand le fleuve écumant où boivent des villages
Passe sous leur balcon avec sa grande voix,
Quand on entend le son du cor au fond des bois,
Quand le petit oiseau va becquetant la graine,
Elles voudraient sortir, elles ont la migraine ;
Leur enfant les ennuie avec sa joue en pleurs ;
Elles font fi des champs et n'aiment pas les fleurs ;
Le soleil les fatigue en leur appartement;
Le cœur souffre et languit sous leur beau vêtement ;
Rien ne les divertit, ni rien ne les étonne ;
Elles ont à dégoût leur mari monotone,
Car malgré leur esprit et leurs jeunes appas
On aime leur argent, on ne les aime pas.
Quel est ce livre ouvert qu'un doigt distrait feuillette ?
A l'heure du dîner elles font leur toilette.
Et descendent s'asseoir, quand on les avertit,
Au festin somptueux où manque l'appétit.

J'aime bien mieux ton sort, ô ma blanche grisette,
Toi qui, le cœur joyeux, au fond de ta disette,
Nichée au bord d'un toit, en la belle saison,
Vis de l'air du printemps, de rire et de chanson !
J'aime bien mieux au bruit des voix et des causettes,
Ta chambre caquetant comme un nid de fauvettes,
Ton morceau de pain blanc dans ta tasse de lait
Et ta folle gaîté qui change en beau le laid.
Enfant, j'aime bien mieux tes courses du dimanche,

Ta danse à la Chaumière avec ta robe blanche,
Tes bergers amoureux à l'ombre des berceaux
Et tes beaux jours enfuis sur l'aile des oiseaux ;
Ne sois point envieuse au fond de ta mansarde,
Où le soleil levant, au matin, se hasarde,
Où quelque étudiant obscur et sans témoins,
T'aima de tout son cœur quinze grands jours au moins.

Cependant il ne faut flatter personne, pas même les grisettes. Le tableau que nous venons de tracer, vrai en théorie, ne l'est pas toujours autant dans la pratique. Mais ce qui nuit le plus aux grisettes, c'est une race de filles d'étudiants avec lesquels on les confond, et qui ne méritent point de leur être comparées.

Ces filles appartiennent à une classe particulière de jeunes gens qu'on nomme les *étudiants d'estaminet ;* ceux-ci, en effet, n'étudient guère que le cigare, la bière, le vin chaud et autres ingrédients étrangers au droit et à la médecine. Ce sont ceux dont on s'aperçoit le plus dans le quartier à cause du bruit et des dépenses qu'ils font, de leur costume hétéroclite, des femmes reconnaissables qu'ils traînent à leurs bras, et surtout de leurs rentrées nocturnes, au sortir des bals de la Chaumière ou du Panthéon. Il est pourtant vrai de dire qu'ils sont en petit nombre. Cette vie turbulente et dissipée n'appartient guère qu'aux étudiants de première année ou à de vieux jeunes gens qui se font un plaisir de débaucher les nouveaux venus. Les étudiants qui étudient sont en majorité, quoi qu'on en dise; ceux-là mènent une con-

duite rangée ; leur chambre, quoique souvent égayée par des visites d'amis et même par de petits soupers, est la plupart du temps silencieuse ; il ne s'y rencontre que ces trois choses indispensables, une pipe, un livre et une compagne.

## V

En dehors de toutes les divisions que nous avons établies, flotte dans notre grande ville une race de femmes indéterminées, non encore inscrites sur les registres de la police, du reste vénales et prêtes à tout, qui se livrent sourdement à la débauche ; l'administration les qualifie de *filles vagues*, ne sachant sans doute comment les classer.

Quelques-unes d'entre elles ne manquent pas d'une certaine intelligence cultivée par l'éducation. « Leur langage, rapporte M. Béraud, m'a souvent étonné par sa précision, sa hardiesse et sa logique. J'ai reconnu en plusieurs une sagacité supérieure. Je les plaignais et je regrettais que tant d'esprit et de charmes fussent souillés par le vil commerce auquel elles se livraient, et cela pour un châle, pour une robe, pour un chapeau et autres objets de luxe dont à Paris les filles sont jalouses. »

Ces filles débauchées sont libres encore ; elles n'appartiennent à aucune des bergeries immondes où l'on parque en commun certaines brebis du vice. Le plus

effrayant est que quelques-unes d'entre elles continuent de vivre au sein de leur famille, qui ignore leur abominable industrie. Cela s'explique à la rigueur, si l'on réfléchit au peu de soin que le mari et la femme prennent quelquefois de leurs enfants ; occupés tout le jour de leur côté, ils les laissent vaguer au hasard; quand ce sont des filles en âge de gagner leur vie, on leur demande seulement de rapporter à la fin de la semaine un gain suffisant dont elles ont bien soin de dissimuler l'origine.

Si encore ce brutal sacrifice de la pudeur était commandé par des besoins irrésistibles ! Mais malheureusement, telle est la faiblesse du sens moral chez ces pauvres filles mal élevées et corrompues de bonne heure par des exemples funestes, qu'elles cèdent souvent aux plus légers entraînements de la coquetterie. Qui croirait que la débauche, cette source amère de honte et d'humiliation sans fin, sorte le plus souvent de la vanité ? Rien pourtant n'est plus vrai. C'est par là que les tente le serpent. Il dit à toutes ces filles mal vêtues et mal nourries : — Pourquoi donc vous a-t-il été défendu de cueillir ces beaux fruits dorés de l'arbre de la vie ? Vous n'avez qu'à étendre la main pour les atteindre, et vraiment vous seriez bien sottes de ne point le faire ; car alors vous serez semblables à toutes ces belles dames qui vous font tant envie par leur toilette et leurs conquêtes. — Mettre un frein à la coquetterie souvent mal entendue de ces pauvres folles, en leur représentant que les ornements

dont elles se surchargent la plupart du temps sans goût et sans motif n'ajoutent rien à leur figure, serait de la part des mères un acte de sagesse. Que de maux elles épargneraient à leurs filles !

Tu pleures, belle enfant, car aujourd'hui dimanche,
Pour sortir tu n'as pas de collerette blanche
Ni de fins souliers noirs sous tes pieds amollis,
Ni de gants parfumés, ni de châle à longs plis ;
Enfant, regarde-moi les blanches marguerites,
Les jolis boutons d'or, les roses favorites,
Qui sans coquetterie ont de plus doux attraits
Que les femmes de roi peintes sur les portraits ;
Et puis, loin d'envier aux autres leur parure,
Enfant, contente-toi sans fard et sans dorure,
D'être sous le ciel bleu belle de ta beauté,
Comme la fleur des champs avec simplicité.

La vanité est un sentiment si naturel à la femme que, combinée avec la misère, elle l'entraîne presque sans peine, l'occasion aidant et *quelque diable aussi la tentant*, à d'effrayantes conséquences. « Il est encore des époques, dit M. Béraud, même périodiques dans l'année, qui deviennent fatales à la vertu d'un grand nombre de jeunes Parisiennes. Aux approches du jour de l'an, de la fête des Rois, des fêtes de la Vierge et des jours consacrés aux saints dont les noms sont devenus ceux de leurs proches sur les fonts baptismaux, de jeunes filles veulent donner des étrennes, faire des cadeaux, offrir de beaux bouquets ; elles désirent aussi pour elles-mêmes une robe neuve, un chapeau à la mode, et, privées des moyens pécuniaires et, indispen-

sables à leur contentement, elles les trouvent en se livrant pendant quelques jours à la prostitution dans les lieux clandestins, ou chez d'indignes amies déjà perdues qui les excitent à la débauche (1). » Les pauvres filles rougissent bien ensuite de leur indigne conduite, mais, comme Ève après avoir cueilli la pomme fatale, elles rougissent trop tard.

Est-ce à dire que nous envisagions avec regret les développements du goût qui portent de nos jours les femmes à s'habiller le mieux possible? Il s'en faut de beaucoup. Les soins qu'apporte la femme à sa toilette témoignent du respect d'elle-même; c'est un signe qu'elle aspire à s'élever. Le commerce et l'industrie sont d'ailleurs intéressés à ce que les étoffes de luxe se répandent dans toutes les classes. Nous admirons la belle parure de l'ouvrière, quand elle l'a gagnée par son travail; tout ce que nous blâmons, ce sont ces ornements superflus, fruit de complaisances secrètes et de sacrifices intéressés qui coûtent tant à la vertu.

Parmi les filles vagues, plusieurs sont des paysannes fraîches et attrayantes, venues un jour de printemps pour s'engager à Paris dans une maison de nouveautés ou pour servir chez des maîtres en qualité de domestiques. Elles ont plu à des hommes riches, qui se sont proposés pour les entretenir. Après un petit combat de conscience, elles ont cédé à l'appât brillant d'une rente ou d'un cadeau : alors sont tombés la jupe

(1) *Les Filles publiques*, t. I, page 253.

de bure, le fichu rouge, les gros bas bleus et avec tout cela l'innocence. En peu de temps, on ne les reconnaît plus, tant la femme est flexible et se prête par sa nature aux métamorphoses. Les mains toujours un peu rouges se sont dégrossies ; les manières communes ont disparu pour faire place aux airs provoquants; les pieds se sont amincis dans les brodequins de chevreau. Il ne faut pas un mois d'apprentissage pour faire une Phryné d'une paysanne, à la condition qu'elle soit jolie.

Ces filles, quoique se livrant à une débauche presque quotidienne, ne subissent encore aucune servitude administrative ; mais le plus souvent elles ne sauvent leur liberté qu'à leur détriment. Les malheureuses, en échappant à la surveillance de la police, n'échappent point aux maladies dont l'administration s'efforce de prévenir les ravages.

Un autre fléau que ces femmes contribuent à propager largement parmi nous, c'est celui des naissances occultes. « M. de Necker estimait qu'avant 89 le nombre des enfants trouvés, entretenus dans les différents hospices de France, était de 40,000 ; quatorze ans plus tard, il est porté à 51,000. En 1815, quatre ans après le décret de 1811, qui institue les tours et régularise la législation appliquée à l'admission des enfants trouvés dans les hospices, le nombre s'élève à 67,966 ; en 1819, il est de 99,346 ; enfin, en 1834, le rapport du ministre de l'intérieur le porte à 129,699 ! Le budget des enfants trouvés s'élève alors à près de dix mil-

lions (1). » Nos hommes d'État frappés de ce mouvement de plus en plus accéléré dans le chiffre des enfants trouvés, n'ont pas trouvé de meilleur moyen pour l'arrêter que la suppression des tours : c'est-à-dire qu'ils ont essayé de combattre un abus par un autre abus plus grave encore. En voulant diminuer le nombre des naissances naturelles, n'ont-ils pas ouvert une voie secrète à l'avortement et à l'infanticide ? Nous le craignons.

## VI

Si maintenant nous résumons dans notre pensée ce qui a été dit des femmes exerçant diverses industries immorales et clandestines, nous les verrons se diviser naturellement en deux grandes classes, dont l'une se livre au libertinage et l'autre à la débauche.

Dans la première catégorie, nous comprenons certaines femmes parvenues, qui tout en vendant leurs faveurs, trouvent néanmoins le moyen de les faire briguer quelque temps par une cour assidue et soumise. Le règne de ces femmes, quoique brillant et de courte durée, ne laisse pas, comme nous l'avons vu, que d'être souvent amer. Ces insensées sont reines, avec le lambeau de pourpre sur le dos et la couronne de papier doré sur la tête.

(1) *La misère des classes laborieuses*, par Buret.

Le reste, condamné à un petit métier et pour ainsi dire à un menu détail de ses charmes, exerce sur une échelle inférieure un trafic obscur qui rapporte plus de honte que d'argent. L'état de ces malheureuses est de trouver dans le vice les moyens de vivre ; leur industrie clandestine n'amène pour la société aucune production, ou qui pis est, une production incommode qui retombe à la charge de l'État. On pourrait dire de ces filles, faisant métier de débauche, qu'au point de vue économique ce sont des parasites. Cette considération seule suffirait à prouver combien l'existence de telles créatures est un fait anti-social ; elles nuisent beaucoup plus aux intérêts de la fortune publique et du travail que certains priviléges infertiles dont on réclamait en 1789 l'abolition.

Au point de vue moral, l'exercice de la débauche à l'encan viole toutes les lois les plus sacrées de la religion et de la dignité humaine. Par erreur ou par malveillance, on nous a dans ces derniers temps attribué certaines doctrines qui ne sont pas les nôtres et dont le moindre inconvénient serait l'absurdité. Existe-t-il une école qui nie la distinction du bien et du mal, la responsabilité du mal, la liberté de la conscience humaine ? Nous n'en savons rien ; toujours est-il que si cette école existe, nous déclarons ne pas lui appartenir. Nous cherchons à expliquer le mal et non à le nier. Comme homme et comme penseur, nous ne connaissons pas de tableau plus affligeant que celui d'une femme vouée par état à la débauche ; sa beauté s'use

et se flétrit sous d'ingrates jouissances; l'amour, cette étoile de l'âme, tombée dans le gouffre ténébreux des sens, s'y éteint de moment en moment; il y a chez elle un dépérissement de sens moral qui ne tarde pas à finir par un dépérissement de liberté; mais plus le mal est grand, plus il faut en chercher la cause et le remède, au lieu de s'arrêter à une réprobation stérile de ces femmes ou à un blâme plus stérile encore de leurs œuvres. Qui donc les approuve? Quant à certains moyens, tels que l'abolition du mariage et de la famille, moyens proposés pour affranchir les femmes des stigmates de la débauche, nous devons les repousser comme inutiles et pernicieux. Délivrer le sexe le plus faible de tout devoir, serait pour lui le comble du malheur et de l'oppression, car le devoir suppose le droit, et là où le droit cesse, la force brutale commence, c'est-à-dire pour la femme l'asservissement.

Pas de société dans le monde sans le respect de soi-même et de la dignité humaine. En dehors de tout frein et de tout contrôle sur ses passions, la femme descend un à un les degrés de cette échelle du mal qui commence un peu au-dessous du mariage et finit à la prostitution.

———

# LIVRE II.

## DE L'ESCLAVAGE MODERNE POUR LA FEMME.

**La prostitution. — Son histoire. — Ses causes. — Physiologie des prostituées. — Leur division.**

### I

A Paris, lorsque vient le soir, sortent de maisons ténébreuses et à mine suspecte des manières de femmes follement parées. Les unes montent la garde à la porte d'une allée obscure, seules ou assistées d'une vieille qui leur sert d'enseigne ; les autres étalent effrontément leurs épaules nues et leurs charmes à louer le long des trottoirs sous la lumière du gaz ; on en voit encore qui vaguent sur le pavé des rues, en toilette de bal, par la pluie ou la boue, aux yeux de toute la foule qui passe, ricane et les insulte ; ce sont les prostituées.

Leur nom vient de *pro* et de *stare :* des femmes qui posent devant le public.

Dans un ignoble jargon que les prostituées parta-

6.

gent volontiers avec les voleurs, elles sont désignées sous le nom de *largues à balader* (filles à marcher) ; sans doute à cause de leur mouvement perpétuel le long des rues et des boulevards de Paris ; les malheureuses flottent de çà de là, comme de pauvres juives errantes du vice, sans jamais s'arrêter : elles appellent cela *se donner de l'air.*

On a dans le monde nommé *filles publiques* les créatures qui se livrent à la prostitution, parce qu'en effet ce métier désastreux suppose l'entier abandon de l'âme et du corps ; ces femmes ne s'appartiennent plus : elles sont à tous les hommes. Cruel et sauvage dénùment qui effraye à dire, les malheureuses ont perdu jusqu'à la propriété d'elles-mêmes !

Il y a encore plusieurs autres noms grossiers, formés quelquefois de mots latins que l'on donne aux prostituées, mais qu'il faut laisser dans les mauvais lieux ou dans les œuvres de nos vieux poëtes, moins chatouilleux que nous sur la décence du langage.

On a également défini les prostituées : des femmes vivant en dehors de la société, c'est-à-dire de toute loi morale.

En Angleterre, elles s'appellent elles-mêmes filles infortunées, *unfortunate girls ;* c'est peut-être le nom qui leur convient le mieux.

Au reste, le caractère singulier des prostituées se résume dans ces deux points : l'éclat qu'elles donnent à leur déshonneur et l'esclavage complet auquel elles se condamnent.

Toutes les femmes débauchées dont nous avons parlé ailleurs (1) avaient du moins la précaution de dissimuler leur indigne trafic ; les prostituées, au contraire, ont renoncé aux demi-teintes et en quelque sorte au clair-obscur du vice, pour en suivre ouvertement le grand jour. Elles affrontent la marque et la notoriété publiques. En outre, les autres filles de mauvaise vie qui faisaient le sujet de la précédente étude, quoique plus ou moins compromises, n'étaient point encore tombées dans ce bagne de la honte où les travaux sont forcés. Toutes conservaient plus ou moins la liberté de leur choix ; elles ne se livraient que selon leur volonté et à qui leur plaisait. Mais, hélas ! la mort ou la fuite d'un amant, les dettes, le manque d'ouvrage, la faim, poussent un jour quelques-unes de ces malheureuses plus bas, plus bas encore.

La femme entretenue, la femme galante, la femme à parties, sont autant de degrés qui conduisent à la prostituée. Avec l'âge, la pente du vice devient plus rapide, et le courant jette quelquefois ces infortunées, malgré elles, au fond du gouffre.

Autre occasion de chute. Trop souvent nous l'avons vu, les travaux de la femme ne suffisent point à la nourrir. La couturière gagne, terme moyen, 20 ou 30 sous par jour ; il lui faut là-dessus payer sa chambre, s'entretenir et s'éclairer ; elle est donc sans cesse, surtout quand la maladie s'en mêle, menacée par le besoin.

---

(1) Livre I[er], *Les industries immorales.*

Elle avait l'intention et le noble orgueil de gagner sa vie par le travail. Espérance trompée ! Il lui est alors facile, pour peu qu'elle soit jeune et gentille, d'ajouter à son gain avoué une autre industrie secrète; c'est cette vie d'aventures, qui de précipice en précipice, de déclin en déclin, la conduit tôt ou tard jusqu'à la prostitution.

Presque toutes étaient, en effet, lingères, modistes, couturières, brodeuses et entretenues, lorsqu'un jour de janvier, le feu, l'argent et le *galant,* comme elles disent, venant brusquement à les abandonner, elles se sont vendues, au coin de la borne, à cet autre amant anonyme, multiple, qui est l'homme en général : celui-là est brutal, grossier, féroce, immonde, mais du moins, beau ou laid, il prend tout ce qui s'offre et paye comptant. C'est pour lui qu'ayant faim et froid, ces pauvres ouvrières vendent, moyennant une nourriture grossière, leur droit de femmes libres, comme Ésaü son droit d'aînesse pour un plat de lentilles.

D'autres femmes de Paris qui s'étaient jusque-là maintenues en moyenne vertu tombent tout à fait dans le vice par des accidents nés de leur imprévoyance. Les filles entretenues, par exemple, se trouvent quelquefois dans la position de cette sainte, Marie l'Égyptienne, qui, n'ayant point d'argent pour acquitter le passage d'une rivière, livra par scrupule son corps au batelier. On en a vu ainsi payer de leur personne des cochers de remise après une demi-journée de louage. Le cocher accepte cette valeur en grognant et faute

de mieux. Elles usent de la même monnaie, dans les temps de crise, pour régler leurs comptes avec leurs fournisseurs. Or, ces malheureuses ne tardent pas à engager tout à fait leur liberté dans ces règlements infâmes, qui les entraînent de plus en plus vers la prostitution.

Plusieurs filles qui tenaient, pour la forme, des boutiques de revendeuses à la toilette, où, à propos de gants, de cravates, de bretelles, de cols de chemise, de savon et de parfumeries, elles trouvaient moyen de débiter leurs charmes, finissent, leur industrie étant à bout, par se livrer tout entières et sans restriction aucune au métier de prostituées. Pour celles-là, hélas ! en assez grand nombre, la boutique n'a guère été que l'antichambre du mauvais lieu.

Enfin, nous avons trouvé au dernier degré de l'échelle des femmes vivant sur les produits de leurs attraits une classe de *filles vagues* qui forment le passage naturel entre la débauche et la prostitution. Si profond, en effet, que soit l'abîme qui sépare ces deux formes du déshonneur, la femme y glisse par des progrès, ou, pour mieux dire, par des dégradations insensibles. On en a bien vu quelques-unes succomber sous le coup d'accidents brusques, comme la mort d'un protecteur ou d'une amie ; mais ce sont heureusement des exceptions. En général, les filles ne descendent que lentement et par degré jusqu'à l'extrémité du mal. Elles se maintiennent encore quelque temps à l'état de courtisane, de maîtresse, de femme galante, de

moins encore : elles côtoient ainsi l'abîme sur un chemin escarpé et plein de ronces, jusqu'au jour où les dettes, la faim, l'occasion les y poussant, elles tombent.

## II

Il a paru, dans ces dernières années, deux ouvrages sur la prostitution : l'un de M. Parent-Duchâtelet, l'autre de M. Béraud (1838-1840).

Le premier est une statistique froide, mais consciencieuse et savante ; le second, sorti des mains d'un commissaire de police, ne contient guère que des renseignements relatifs à la discipline des filles et quelques anecdotes à l'usage des cabinets de lecture.

Le reproche qui peut être adressé à ces deux ouvrages, notamment à celui de M. Béraud, c'est de manquer de vues philosophiques. Il est intéressant, sans doute, de savoir combien il y a de filles brunes à Paris, combien de blondes, combien qui ont les yeux noirs, bleus ou verts, et quelles sont les peines infligées à celles qui volent ; mais il serait encore plus utile de décider quelle place les filles publiques tiennent en dehors de la société ; s'il faut les proscrire ou les tolérer ; s'il y a vraiment à désespérer de leur sort, ou si un ensemble d'influences morales ne pourrait pas ramener beaucoup d'entre elles à une vie meilleure.

Quoique nous ne tenions pas à répéter ce que

d'autres ont dit, il nous arrivera quelquefois de faire des emprunts aux ouvrages de MM. Parent-Duchâtelet et Béraud ; certains faits, incroyables à force d'être monstrueux, auront plus d'autorité dans leur bouche que dans la nôtre.

Il est un terrain sur lequel nous différons radicalement: c'est celui des doctrines. MM. Parent-Duchâtelet et Béraud partent, à notre avis, d'un principe faux qui les amène à des conséquences fausses ; la prostitution, à leurs yeux, est un fait stagnant, perpétuel, toujours le même, qui est né avec l'humanité et qui ne finira qu'avec elle. Toute la question consisterait dès lors pour la société à vivre le plus commodément possible avec ce mal incurable.

Nous éprouvons le besoin, pour réfuter ce système, de jeter un regard sommaire sur l'histoire de la prostitution dans le monde.

Le passé ne nous offre guère que les images désolantes du désordre et de l'immoralité. S'il faut en croire Horace et la plupart des poëtes latins, l'union des sexes ne s'éloignait guère, dans le principe, des rapports vagues et passagers qu'ont entre eux les mâles des animaux avec leurs femelles. La promiscuité était donc l'état naturel de l'homme et de la femme ; cet état précéda, sans nul doute, toute société, et nous en retrouvons encore des restes chez certaines peuplades sauvages qui continuent, à l'ombre des forêts vierges, l'enfance de l'humanité.

Le travail de la civilisation fut de réprimer cette

promiscuité barbare et de faire entrer les rapports naturels des deux sexes dans les liens du mariage. Le mouvement était donné; mais opérant sur une forte masse d'être insoumis et grossiers, la société ne pouvait les envelopper que successivement dans ses lois; force lui fut donc de laisser un grand nombre d'hommes et de femmes en dehors des institutions régulières de la famille. Ce sont ces femmes déclassées, traces vivantes de l'état primitif des mœurs, renouvelées d'âge en âge, moins nombreuses de siècle en siècle, mais toujours persistantes, malgré les efforts constants de la société pour les attirer à elle, qui portent de nos jours le nom de *prostituées* ou de *filles publiques*.

Loin d'être, comme on l'a dit plus d'une fois, un fruit amer de l'état social, la prostitution, dans nos grandes villes, serait donc au contraire, à notre point de vue, la promiscuité originelle, toujours subsistante, quoique sous une forme légale et de plus en plus restreinte.

L'histoire confirme pleinement notre manière de voir à ce sujet: plus nous remontons vers les commencements de la société, et plus nous trouvons la prostitution consacrée par l'état général des mœurs.

Chez les Égyptiens, nombre de femmes passaient la première moitié de leur vie dans le commerce banal des hommes, et dévouaient seulement la seconde au mariage, lorsque la maturité avait calmé leurs désirs. On trouve encore dans le récit des voya-

geurs certains détails curieux sur les mœurs de ce peuple, qui tint pendant longtemps la tête de la civilisation. « Dans toutes les villes et les villages le long du Nil, on trouve des filles destinées aux plaisirs des voyageurs, sans qu'ils soient obligés de les payer. C'est l'usage d'avoir des maisons d'hospitalité toujours remplies de ces créatures, et les gens riches se font un devoir de piété de fonder de ces institutions et de les peupler de filles qu'ils font acheter dans cette vue charitable. Lorsqu'elles accouchent d'un garçon, elles sont obligées de l'élever jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, après quoi elles le portent aux patrons de la ville, qui s'en servent comme d'esclaves ; mais les petites filles restent toujours avec leurs mères et servent ensuite à les remplacer. » (Buffon, d'après les voyageurs Lucas, Vanselet et Gemelli Carreri.)

Chez les Grecs et les Romains, la prostitution était un fait presque aussi général que l'esclavage : elle s'exerçait même publiquement, sans étonner les citoyens rigides ni les sages législateurs. En Grèce, les prostituées agitaient devant leur porte une branche de myrthe ou la promenaient sur leurs lèvres pour attirer les passants ; à Rome, elles attendaient, entre deux bougies qui brûlaient le jour comme la nuit, les hommes de bonne volonté ; certains signes suspendus aux maisons de débauche en indiquaient ouvertement l'usage aux étrangers. Les filles qu'on y rencontrait, Grecques pour la plupart ou Barbares, étaient de pau-

vres filles achetées au marché, nues ou presque nues, que les maîtres des maisons de débauche couvraient ensuite d'un costume éclatant. Les esclaves prostituées existaient à Rome en nombre considérable ; un auteur ancien les compare aux folles ondes légèrement bourbeuses du lac Lucrin, sous les gros vents.

Dans les sociétés modernes, l'abolition de l'esclavage et la prédication de l'Évangile restreignirent un peu le nombre des prostituées. Toutefois, nous les trouvons encore en quantité énorme si nous remontons vers le moyen âge, où elles ont plusieurs fois nécessité des lois sévères de répression. La débauche conservait une telle intensité à l'avénement de François Ier au trône de France, que, dans Paris, qui ne comptait alors que cent cinquante mille âmes, il se trouvait déjà six mille filles publiques, c'est-à-dire à peu près le même nombre que l'on compte aujourd'hui (1844), sur une population de près d'un million d'habitants. La prostitution continua de régner en souveraine aux XVIIe et XVIIIe siècles. Dulaure évalue à trente-deux mille les filles publiques qui exerçaient leur métier, Louis XV étant sur le trône. En 1762, un mémoire anonyme n'en porta plus le nombre qu'à vingt-cinq mille. Quelque temps après, Rétif de la Bretonne l'estima à vingt mille. Vers 1789, une tradition de police le réduisit à quinze mille, parmi lesquelles dix mille filles seulement auraient trafiqué dans les rues; enfin, on en compte maintenant cinq mille environ d'inscrites sur les registres de l'administration.

Faut-il voir dans ces différents chiffres, avec M. Parent-Duchâtelet, une simple erreur de statistique : nous ne le croyons pas. La prostitution, cet horrible fléau, décroît devant les progrès du bien-être et de la morale publique.

L'erreur de tous les écrivains qui ont traité jusqu'ici de cette matière est de considérer la prostitution comme immuable. « Je n'ignore pas, dit M. Béraud, qu'il est impossible de détruire la prostitution..... » Et ailleurs : « La prostitution est un mal incurable, inhérent à l'espèce humaine ; il est devenu nécessaire de l'aveu des casuistes les moins indulgents. » M. Parent-Duchâtelet n'est guère plus avancé sur ce point que M. Béraud ; c'est à peine même s'il ne croit point la prostitution en voie de développement. Il est bien vrai que, depuis 1816, le nombre des filles publiques a suivi un léger mouvement ascensionnel ; mais outre que ce mouvement doit être attribué, dans tous les cas, au progrès naturel de la population, nous devons faire remarquer que les causes accidentelles de la débauche, comme la misère et le manque de travail, loin d'avoir diminué dans ces derniers temps, se sont au contraire accrues par suite des crises de l'industrie naissante.

Nous ne discutons pas avec nos contradicteurs sur des chiffres, mais sur des principes.

La grande différence entre leur manière de juger et la nôtre vient essentiellement de ce que nous affirmons la loi du progrès et de ce qu'ils n'en tiennent aucun compte.

Ils ressemblent à ces astronomes qui avant Galilée et Newton voulaient expliquer les lois de la mécanique céleste sans connaître le mouvement de la terre.

Nous ne saurions donc partager l'avis de MM. Parent et Béraud, que la prostitution soit un fait immobile, un mal éternel et incurable; ni même celui de M. Buret, que la misère, cause de la débauche publique, soit un retour vers l'état sauvage. Selon nous, la misère, comme la prostitution, comme, en général, tous les autres fléaux qui désolent encore à cette heure la société, n'est point un retour vers la barbarie, mais bien un reste de cet état primitif qui persiste à travers les âges et malgré les efforts de la civilisation pour le détruire.

Qu'une tache s'efface du monde, cela n'est certes pas sans exemple dans l'ordre physique ni dans l'ordre moral. N'y a-t-il pas des épidémies que la civilisation est arrivée à chasser devant elle comme la lumière du soleil dissipe les épaisses ténèbres de la nuit? La lèpre, la petite vérole, la peste, tous ces fléaux qui ravageaient régulièrement l'humanité, et que tout portait à croire invincibles, n'ont-ils pas cédé en partie aux efforts combinés de la science et de l'hygiène publique? L'esclavage, qui couvrait autrefois toute la terre, n'a-t-il point disparu des États du nouveau monde où il s'était réfugié et où il se proclamait éternel? Or, pourquoi vouloir que la prostitution, cette plaie morale, soit sans espoir et sans remède, quand tant d'autres maux s'évanouissent devant les conquêtes de l'esprit?

La prostitution est un désordre dont, il faut l'espérer, la société arrivera à se débarrasser un jour. Dernière trace des âges de barbarie, la fille publique finira par disparaître irrévocablement, comme tous ces fléaux antérieurs aux temps modernes, qui luttent pendant des siècles contre le progrès, mais qui, vaincus par la lumière de l'intelligence, par les armes de la raison et de la justice, s'effacent, peu à peu, sous une amélioration toujours croissante. Donc point de désordres éternels dans l'humanité ; ajoutons également point de retour au mal ; la civilisation avance chaque jour vers le bien, malgré des circuits et des détours ; elle ressemble aux grands fleuves qui serpentent, mais ne reculent jamais.

## III

Il y a quelques années, la conscience publique passait voilée, ironique et grondeuse devant cette grande infortune qu'on nomme *la fille de joie* ; elle s'emportait en invectives contre celles qui s'en vont ainsi colportant au grand air leurs charmes et leurs appas ; elle insultait des malheureuses déjà écrasées sous leur propre honte : or, tout ceci pouvait servir de thème à des déclamations sonores, mais vaines, qui laissaient les choses absolument dans le même état.

Aujourd'hui l'on déclame moins et l'on s'attendrit davantage : le dégoût et la colère factice ont fait

place à des vues plus humaines. On commence à prendre intérêt à ces filles folles qui sont les enfants perdus de la société. Dans nos promenades de nuit par la ville, nous n'avons jamais passé, pour notre compte, devant ces spectres de femmes qui se traînent lamentablement le long des murs, dans l'obscurité, comme les larves de Virgile ou les ombres du Dante, sans que tout notre cœur se remuât d'une grande compassion. Mais pour que cette pitié ne demeurât point en nous stérile et oisive, nous nous prîmes à réfléchir sérieusement aux causes du mal : c'était le moyen d'en trouver plus tard le remède.

Deux grands chemins conduisent à la prostitution : c'est la misère et l'ignorance.

La prostitution va recrutant ses victimes dans les classes pauvres. C'est à la portion la plus souffrante de l'humanité que s'attaque encore le plus terrible des ennemis : dans ce monde, les maux vont toujours trouver les malheureux. Il est triste de voir des familles dénuées de tout, sans biens au soleil, sans meubles, et pour ainsi dire sans gîte, des indigents qu'aucune taxe, aucune imposition ne saurait atteindre, puisqu'ils ne possèdent rien, payer pour tribut à la société la dîme de leurs filles !

La plupart des prostituées ont été poussées au mal par la nécessité. Elles sortent de familles obscures et mendiantes qui leur ont dit un jour : « Fille, voilà « que tu vas avoir seize ans, tu es assez grande pour

« gagner ton pain : va-t'en. » Et elles s'en sont allées Dieu sait où !

Au rapport de M. Parent-Duchâtelet, une fille qui vint se faire inscrire sur le registre des prostituées n'avait pas mangé depuis plus de trois jours. En sorte que, pour désarmer tous vos beaux discours, messieurs les critiques et les rhéteurs, cette pauvre créature, qui passe dans la rue, couverte de boue, de baisers et de crachats, l'impudeur au front, le remords au cœur, le rire aux lèvres, n'aurait qu'à vous opposer ces mots : J'ai eu faim !

Sur douze mille cinq cent cinquante inscrites de 1816 à 1833, deux mille quarante-trois filles ne comptaient pas encore dix-huit ans. Leur misère était si grande, que quelques-unes n'avaient ni chemise, ni bas, ni souliers. Après avoir déposé au Mont-de-Piété leurs robes et leurs effets, elles venaient engager à la maison de tolérance le dernier vêtement que la faim leur avait laissé : la pudeur !

Pour presque toutes les prostituées, la misère sous différentes formes, telles que l'abandon, l'isolement, l'absence de famille, est la cause dominante de l'abjection où elles tombent. Un quart de ces malheureuses appartiennent à la classe des enfants naturels. Trente-quatre filles, dans une même année, n'ont pu indiquer ni le lieu où elles sont nées, ni leur père, ni leur mère, ni leur âge, ni même leur nom. Le ruisseau baptisa ces créatures anonymes et infortunées que l'Église, leurs parents et le monde avaient négligées

d'une façon si regrettable. Pauvres enfants du vice qui retournaient au vice, faute d'avoir trouvé dans notre société un toit et une famille!

M. Parent-Duchâtelet, auquel il faut toujours revenir quand il s'agit de chiffres et de statistique, rapporte à quelques motifs, tous dépendant de la misère, l'engagement de ces pauvres filles dans les liens de la prostitution. Quatorze cent quarante et une y auraient été poussées dans ces derniers temps par dénûment absolu ; douze cent cinquante-cinq par la mort de leurs parents ou l'expulsion de la maison paternelle ; deux cent quatre-vingt-neuf, toutes domestiques, séduites par leurs maîtres et renvoyées par eux ; quatorze cent vingt-cinq, simples concubines pendant un temps plus ou moins long, ayant perdu leurs amants et ne sachant plus que devenir. On devine que beaucoup d'entre elles croyaient trouver dans les circonstances fatales qui avaient motivé leur déshonneur une excuse à leur déplorable industrie. C'est même l'avis des moralistes les plus sévères. « Seule, abandonnée de ceux dont le devoir était de veiller sur elle, dit M. Appert, que fera cette faible enfant quand on lui refusera son nécessaire, quand la faim viendra frapper sans pitié à la porte de sa mansarde? Que fera-t-elle lorsque, séduite par les promesses d'un débauché, elle se trouvera solitaire, accablée sous le poids de sa honte? Deux portes lui sont ouvertes : la prostitution et la mendicité. Oh! alors le choix

n'est pas douteux. Les règlements de police tolèrent l'une et défendent l'autre. »

Chez quelques-unes, les motifs de la prostitution étaient en quelque sorte héroïques, s'il pouvait y avoir de l'héroïsme dans le sacrifice de soi-même à l'infamie : trente-sept s'y dévouèrent pour soutenir des parents vieux et infirmes ; vingt-neuf, aînées de famille n'ayant ni père ni mère pour élever leurs frères et leurs sœurs en bas âge, quelquefois même des neveux et des nièces ; enfin vingt-trois femmes veuves ou abandonnées, pour subvenir aux besoins de nombreux enfants. Comme le pélican qui autrefois était censé nourrir ses petits avec son sang, ces malheureuses alimentaient leur famille des produits de leur chair.

La séduction, que l'aisance, le respect et le toit paternel éloignent à cent lieues de la jeune fille bien placée dans le monde, s'attaque au contraire à chaque pas sous mille formes à la jeune ouvrière malheureuse, qui ne jouit d'aucune considération, et dont la petite chambre mal close donne aisément entrée à tous les mauvais conseils ; il suffit souvent d'une voisine ou d'une vieille proxénète pour l'entraîner, le pain manquant, à un marché irréparable. Quand on interroge les filles publiques sur les raisons qui ont pu les porter à choisir un si horrible métier, elles répondent, généralement d'une voix sombre ce mot inexorable: Il le fallait ! — La nécessité excuse à leurs yeux ce que leur état a de trop abject ; quelques-unes même cherchent à

relever l'ignominie de leur position par les motifs plus ou moins honorables qui l'ont créée : « Je suis une martyre de la volupté, » disait l'une d'elles qui s'était vendue pour soutenir sa mère.

La seconde cause de la prostitution, c'est l'ignorance.

La plupart des filles publiques sortent de familles d'artisans ; un tiers des pères de prostituées, 173 sur 518, ne savaient point signer l'acte de naissance de leur enfant, et cela à Paris, où une certaine éducation est mise à la portée de toutes les classes. Qu'on juge par là des provinces !

Beaucoup de ces filles qui ne savent ni lire ni écrire font une croix sur le registre où la police inscrit leur nom de famille : c'est le signe, en effet, qu'il convient de tracer sur le nom de ces malheureuses, mortes désormais à l'honneur, à l'amour et à la société : on met une croix sur la pierre des trépassés.

Parmi les filles inscrites depuis 1816, M. Parent n'en cite que vingt-trois qui aient eu des états ou des talents un peu remarquables : seize étaient actrices, six donnaient des leçons de harpe ou de piano, une peignait très bien le paysage, mais encore avaient-elles été toutes saisies à l'improviste par le besoin : la faim, cette grande entremetteuse, était venue un jour frapper à leur porte, et elles lui avaient ouvert.

Chez quelques-unes, l'ignorance va au delà de tout ce qu'on se figure : il y en a qui savent à peine construire une phrase. Ces malheureuses, condamnées

par l'absence de toute éducation à une sorte d'idiotisme et d'abrutissement, n'ont pu trouver de maisons où se placer comme domestiques : elles se sont faites alors les servantes des besoins les plus grossiers et les plus avilissants.

On oserait presque dire que dans certains cas, c'est la nature qui est coupable.

Il existe des prostituées que certains défauts d'organisation et, si l'on peut s'exprimer ainsi, certains oublis de la nature condamnent à cette honte. On rencontre dans les maisons de tolérance des filles que la faiblesse de leur vue, le peu d'habileté de leurs doigts et la légèreté de leur caractère rendent incapables de tout travail ; ces malheureuses se sont trouvées malgré elles réduites à choisir entre l'homme et la mort.

— Elles ont mieux aimé l'homme.

Enfin, il faut s'avouer une vérité triste : on trouve des filles ayant hérité de leurs parents des goûts de crapule, de libertinage, d'ivrognerie et de débauche qui les font repousser du monde : conçues au milieu de l'orgie, quelques-unes de ces créatures ont la prostitution dans le sang.

Celles-là conservent pour le métier des penchants de famille qu'il leur est très difficile de dompter : à la première attaque un peu sérieuse elles cèdent, et il suffit presque toujours d'une vieille un peu habile pour les *embaucher* dans le mal. Sans croire que tous les enfants apportent dans leurs organes en venant au

monde les traces du vice de leur mère, on est bien forcé d'admettre que le mauvais exemple, la négligence, un nom déshonoré contribuent trop souvent à leur ruine.

C'est en ce sens qu'on pourrait dire qu'il se rencontre dans nos grandes villes une race de filles publiques, comme il y avait au moyen âge des races de serfs et de bohémiens.

Il existe d'autres causes à la prostitution.

On connaît assez la mobilité du caractère des femmes, qui les pousse souvent à leur perte par des coups de tête et des accès de désespoir. Est-il vrai que des jeunes filles innocentes se soient par imprudence ou par bravade fourvoyées, perdues dans ces allées boueuses dont nous parlions tout à l'heure, vraies gueules de monstres ouvertes et dévorantes qui saisissent leur proie au passage? Le mauvais lieu est comme le Minotaure; il veut des jeunes filles. Il les prend à cet âge où elles ont pour elles la *beauté du diable*. Cette fois du moins l'expression est juste.

Quelques-unes s'engloutissent précipitamment dans l'abîme après une première faute et une grossesse, par suite de la rigueur outrée de leurs parents, devant qui elles n'oseraient plus se remontrer. On trouve encore de nos jours des vertus brutales et farouches qui ressemblent fort à de grandes erreurs. Tel homme visant à la considération, jaloux qu'on inscrive un jour dans son épitaphe les titres de *bon père* et de *bon époux*, se croit obligé de battre à coups de bâton une fille coupable,

ayant oublié ses devoirs par amour, ou de lui fermer à jamais la porte du foyer domestique, c'est-à-dire la voie du repentir.

On croit communément que le mépris exagéré du vice sert de sauvegarde aux bonnes mœurs ; est-ce toujours vrai dans la pratique. L'expérience dit non. Il en est souvent de la mauvaise réputation, comme de toutes les infamies avec lesquelles l'espèce humaine se familiarise peu à peu, et d'autant plus volontiers que le jugement public se montre plus sévère et plus dur. Une fille commet une première faute, puis une seconde ; elle est déjà perdue aux yeux du monde. Dès lors les degrés du déshonneur ne comptent plus à ses yeux : qu'est-ce qu'un pas de plus ou de moins dans une voie toute marquée par l'opprobre? A force d'essuyer de mauvais traitements, elle y devient moins sensible ; elle s'accoutume bientôt à regarder l'affront comme une sorte de compensation de son état, qui la met en droit de le continuer. Sa conscience parle d'autant moins haut que le monde parle plus fort contre elle. Elle sera méprisée, soit ; elle est faite pour l'être. C'est son métier, son sort ; elle arrange sa vie sur cela. Ce que l'opinion lui prodigue en outrages est autant d'épargné au remords. La traiter en fille dissolue et méprisable c'est, dans ses idées, l'autoriser à l'être. Elle se sent alors poussée au mal par une sorte de fausse révolte qui est comme un défi du faible au fort.

Ce que nous venons de dire est l'histoire de plus

d'une prostituée. Quelques-unes ont fait leur malheur par fanfaronnade; elles se sont jetées tête haute dans la plus basse des ignominies, pour ne pas faire mentir le jugement du monde qui les condamnait déjà comme si elles eussent été alors ce qu'elles sont maintenant. A force de tourner les yeux en arrière et de regarder le châtiment, elles les ont portés en avant et ont regardé la vengeance; par malheur, ces pauvres filles se vengent sur elles-mêmes, et s'en prennent à leur personne de ce qu'elles nomment l'injustice des autres.

Un autre défaut perd trop souvent les jeunes filles, c'est la paresse.

Il y a des femmes qui ne sont point faites pour les travaux manuels. Ce sont généralement les plus portées aux plaisirs des sens. Les peuples de l'Orient ont tous compris cette vérité physiologique, eux qui ne se servent guère des femmes que comme de joyaux précieux et inutiles. Or, ces goûts d'oisiveté acquièrent dans certains cas une force telle qu'il est presque impossible de les dompter. Toute tâche imposée à de telles créatures indolentes les ennuie, les dégoûte, les rend malades. Le crochet et l'aiguille leur sont également odieux. Quand cette paresse s'attaque à des jeunes personnes riches et de bonne maison, ce n'est pas un grand mal : la mère en est quitte pour gronder doucement et sans effet son héritière; mais, lorsque ce dégoût du travail tombe sur des filles pauvres qui n'ont que leurs doigts pour vivre, il arrive que ces malheureuses vont ramasser quelque part dans

la fange un morceau de pain souillé et amer qu'elles sont incapables de gagner.

Il y a, dit-on, dans chaque maison de tolérance, deux ou trois filles qui avouent avoir été amenées à cet état par une horreur innée du travail des mains et par une nonchalance insurmontable. Plusieurs ont essayé de la couture et du service, mais elles n'y ont pas tenu. Elles ne s'excusent ni ne s'aveuglent elles-mêmes sur leur ignominie ; seulement elles prétendent ne pas être bonnes à autre chose.

Peut-être cette paresse tient-elle à ce que ces filles n'ont point été placées dans un milieu convenable pour développer leur activité. Nous ne croyons pas, en effet, aux natures complétement oisives. Les êtres fainéants sont, à nos yeux, des êtres qui n'ont point encore trouvé le genre de travail auquel répondent leurs aptitudes. Si chaque homme ou chaque femme était employé à une besogne qui fût conforme à ses inclinations ou ses moyens, il n'y aurait plus dans la société autant de créatures parasites.

Le dégoût du travail vient, la plupart du temps, de ce que celui ou celle qui s'y livre tenait de la nature certaines facultés secrètes qui, n'étant point fécondées par l'éducation, n'ont point rencontré dans le monde un exercice normal. Beaucoup de ces prostituées qu'on avait voulu clouer aux ouvrages d'aiguille et qui s'en sont détachées par ennui ou par paresse, pour suivre les entraînements du vice, étaient peut-être nées pour faire des artistes, des institutrices ou même de bonnes

femmes de ménage. Si on les eût occupées tout d'abord aux travaux qui avaient pour elles de l'attrait, il est plus que probable qu'elles n'auraient jamais donné dans l'oisiveté, mère du mal.

Enfin, quand on songe que la plupart de ces filles sont encore entraînées au mauvais lieu par un des sentiments les plus nobles et les plus touchants, le cœur se serre, la pensée devient sombre et le reproche expire sur les lèvres. Presque toutes ont été d'abord victimes d'un premier amour mal placé. Une fois perdues d'honneur aux yeux du monde et à leurs propres yeux, abandonnées ensuite de celui qu'elles aimaient, elles ont loué à d'autres ce qu'elles lui donnaient gratuitement et de tout cœur. De ce jour, elles ont toujours été descendant d'affront en affront, d'homme en homme.

Les suites de l'amour sont, d'ailleurs, bien plus funestes dans les classes pauvres, il faut l'avouer, que dans les classes riches. Une jeune personne de bonne famille trouve presque toujours, après une faute, à se faire épouser de son séducteur ou de tout autre pour son nom et sa fortune. Mais, une fois déshonorée, la fille du peuple a perdu la seule dot qu'elle avait reçue en naissant : il ne lui reste plus qu'à servir, sous le nom de *maîtresse*, aux plaisirs d'un homme qui la paye, la méprise et la bat. Le peu qui lui reste d'innocence, de jeunesse, de fraîcheur et de beauté, se flétrit dans la débauche et dans les larmes ; elle n'est bientôt plus bonne qu'à faire une fille des rues. Il suffit donc sou-

vent, pour l'entraîner si bas, d'un premier regard indiscret, d'une première parole entendue avec complaisance et en souriant, d'une première caresse tolérée, toutes choses que les femmes du monde se permettent souvent sans danger : tant la fortune crée pour la femme, indépendamment même de sa conscience, une sorte de défense naturelle contre les dures extrémités du vice.

Plusieurs de ces enfants perdues que nous nommons les *Vierges folles* pourraient assigner à leur métier et à la condition des femmes honnêtes la différence qu'un corsaire trouvait entre son état et celui d'Alexandre le conquérant. La faute des prostituées n'est souvent que d'avoir tiré un parti peu habile de leur jeunesse, de leur beauté, et d'avoir à peu près donné dans les commencements aux plaisirs de l'amour ce qu'elles auraient pu vendre à un mariage de raison.

La misère, l'ignorance, certaines infirmités de nature, des erreurs de conduite, d'autres fois des défauts de caractère, comme le manque d'ordre et l'imprévoyance, telles sont les causes que tous les économistes de bonne foi assignent à la prostitution. Quelques-unes des filles publiques sont, en effet, des ouvrières étourdies et dissipées, qui, après avoir dansé tout le carnaval, se trouvent fort dépourvues à la fin de l'hiver, et s'en vont crier famine chez leur voisine ; mais la voisine est peu prêteuse, et après avoir épuisé quelques légers secours, fruits de com-

plaisances secrètes, ces malheureuses se vendent à l'encan, pour ne point mourir de faim.

Toutefois, la vraie cause de la prostitution n'est encore, selon nous, ni la misère, ni le désœuvrement, ni l'ignorance, ni l'incapacité, ni l'amour : c'est l'homme.

Qu'il n'y ait pas des hommes qui achètent, il n'y aura plus de femmes qui se vendent. Dans presque tous les cas, l'homme a été l'agent provocateur et le premier auteur du mal. C'est lui qui a trouvé le chemin de ces mansardes obscures où la vertu pauvre et plébéienne veillait le soir devant son ouvrage, à la lueur d'une lampe sévère ; c'est lui qui a poursuivi de son ombre dans la rue la démarche svelte et timide de la jeune ouvrière encore pure ; c'est lui qui a fait briller devant les yeux coquets et éblouis de ces pauvres folles ce miroir aux illusions dont se sert l'oiseleur pour attirer l'alouette dans ses filets ; c'est lui, toujours lui, qui, de faux pas en faux pas, payant quelquefois, flattant sans cesse, promettant encore plus, a entraîné la jeune fille séduite jusqu'aux bras immondes du public, pour s'en détourner ensuite avec dégoût.

Vous qui passez devant la fille des rues, le rire et le mépris aux lèvres, vous êtes injustes : vous essuyez chaque jour sur ces pauvres créatures tout ce que vous avez de fange, d'écume, de bave à l'âme, et vous ne voudriez pas ensuite les voir souillées ! La malheureuse a le sentiment de son déshonneur,

elle connaît les auteurs de sa dégradation, elle en veut aux hommes. Il y a de la haine, de la colère et du reproche dans le regard lascif qu'elle tend, comme une toile d'araignée, le soir, au coin des rues, pour y prendre sa proie au passage.

Le mépris devrait retourner à l'auteur du mal, à celui qui a fait la fille ce qu'elle est.

On a beaucoup déclamé contre l'abjection de ces filles parasites, qui vivent sur les deniers de l'homme. Nous sommes loin de vouloir les défendre, mais nous répondrons que cet état est une suite de l'impuissance où se trouve la femme de subvenir par ses propres forces à ses moyens d'existence. Si haut que nous remontions dans l'histoire, nous voyons toujours l'être faible tendre la main au fort, pour en recevoir du secours.

Tamar, dans la Bible, jouant à dessein le rôle d'une fille publique, dit à Juda : « Que me donneras-tu afin « que tu viennes vers moi ? » — Juda lui répond : « Je t'enverrai un chevreau d'entre les chèvres du « troupeau. » Ce don était en rapport avec les mœurs pastorales des premiers âges. Le caractère défiant des prostituées se montre dans la suite du dialogue : « Me donneras-tu des gages jusqu'à ce que tu l'en- « voies ? » — Et il dit : « Quel gage est-ce que je te « donnerai ? » — Et elle répond : « Ton cachet, ton « mouchoir et ton bâton que tu as en la main. » Ne voilà-t-il pas bien la fille publique avec ses exigences ? Ces goûts rapaces tiennent à sa condition : esclave,

comment n'aurait-elle pas les mœurs de l'esclavage? Incapable de gagner sa vie par le travail, comment ne briguerait-elle point le prix attaché à ses services?

Les femmes mariées ont reçu une fois pour toutes dans la dot de leur famille ou de leur époux le secours que la prostituée est contrainte de mendier chaque jour en détail. Comment, d'ailleurs, s'étonner du caractère avide de *cette créature*, quand on voit des femmes du monde, dans une position riche et heureuse, spéculant pour un mince caprice sur leurs attraits, leur beauté, leur esprit, se faire payer des voitures, des loges de spectacle, des parties à cheval et d'autres amusements, par de pauvres jeunes gens amoureux dont elles flattent les espérances! Toute la différence entre la conduite de ces coquettes et celle des filles, est que ces dernières donnent du moins quelque chose en échange de ce qu'elles reçoivent, tandis que les autres se font payer des faveurs que souvent même elles n'accordent pas.

## IV

Sous le titre de *Physiologie des Prostituées*, l'honnête M. Parent-Duchâtelet consacre un assez long chapitre aux caractères physiques que l'exercice du métier développe avec l'âge chez les filles publiques, comme l'embonpoint, la raucité de la voix et autres faits naturels généralement connus. Tel ne sera point

l'objet de cette étude. Nous nous proposons de rechercher, au contraire, dans l'organisation des filles publiques, les causes physiologiques qui ont pu les amener à une telle disgrâce.

Il y a deux ordres de filles publiques : les unes sont attachées au déshonneur par des penchants de nature, les autres s'y engagent au contraire malgré leur inclination ; ces dernières ont été entraînées par les circonstances. Ne demeurant dans le vice que sous l'empire de la nécessité, elles s'en éloignent volontiers dès que cette nécessité cesse. Leur caractère n'a été presque pour rien dans l'événement qui les a conduites à l'abîme. De ce que toutes les prostituées ne rentrent pas dans certaines conditions physiologiques, on ne saurait donc en rien conclure contre la justesse de la loi en général, surtout si les filles qui échappent à cette loi sont de malheureuses victimes de la misère, qui traversent la prostitution comme un ruisseau, et non des natures vicieuses qui s'y jettent par attrait.

Le sentiment de l'amour, même physique, n'est pas celui qui domine en général chez les prostituées ; non, c'est le sentiment de l'appétit. Combiné avec la misère, ce grand goût pour les aliments rend intolérables à cette sorte de femmes les mille privations et les abstinences de bouche auxquelles les condamnerait le métier d'ouvrière. Ces filles voraces ont bien plus de motifs que d'autres pour faire le mal dans une société comme la nôtre, où la vertu n'est presque, pour une certaine classe, que l'art de résister aux besoins.

Il y a des créatures faméliques. Le docteur Broussais cite dans ses ouvrages un fait triste et curieux : une femme, atteinte d'une de ces voracités naturelles qui sont un fléau pour le pauvre et un sujet de jouissance pour le riche, mangeait à la Salpêtrière la ration de quinze à dix-huit personnes ; rejetée de cette maison pour son grand appétit, elle chercha quelque temps le moyen de voler du pain et des aliments ; mais n'ayant plus aucune ressource pour vivre, elle finit par se retirer du côté de la Glacière. « Là, dévorant toute espèce d'aliments végétaux, toutes les plantes, toutes les racines qui s'offraient à elle, mais privée de la faculté que possèdent les animaux herbivores de distinguer les propriétés nuisibles ou favorables de ces substances, elle s'est gorgée de végétaux malsains, particulièrement de plantes de la famille des renoncules, excessivement âcres et irritantes, et a succombé aux progrès d'une gastrite affreuse. »

On frémit pour les jeunes personnes, atteintes de tels besoins d'estomac, quand on songe que la faible rétribution du travail leur refuse les moyens de vivre honorablement !

Non-seulement ce besoin immodéré d'aliments contribue à entraîner certaines filles dévorantes dans la prostitution, à cause du gain qu'elles en retirent et des moyens plus abondants qu'elles y trouvent d'apaiser leur faim, mais encore ce penchant contribue à les retenir dans la boue du métier. La plupart des maisons de tolérance ont une table bien servie. C'est pour

quelques-unes des filles un attrait qui les attache à un état horrible du reste, dont elles ne se dissimulent aucunement toute l'ignominie. Ces misérables, connues parmi leurs compagnes sous le nom dégoûtant de *gouapeuses,* ont fait de la débauche une mangeoire. Leur ventre insatiable est comme une caverne ténébreuse dans laquelle s'engloutissent chaque jour, avec la nourriture, leur honneur et leur liberté.

Cette nature de prostituées se fait reconnaître habituellement par des caractères extérieurs. Tout annonce en elles de fortes convoitises : la poitrine large et saillante ; les épaules charnues, attachées à un gros col, d'un tour puissant et herculéen ; toute la figure plutôt vivace que belle ; le front bas, les narines ouvertes ; la bouche dévorante, dont le souffle vaste et un peu rauque respire un intarissable besoin de jouissances matérielles ; les mains courtes, épaisses et molles (1).

Telle est la race de femmes à la fois sensuelles et com-

(1) Un homme d'esprit et chez lequel le sens observateur domine, ajoute la remarque suivante : « En général un pouce petit, chétif, mesquin, annonce un génie irrésolu, ondoyant, dans les choses bien entendu qui ressortent du raisonnement et non du sentiment et non de l'instinct. — C'est le pouce de la descendance des *Vierges folles,* race impressionnable, sensuelle et dominée par ses penchants, mais impartiale, tolérante, au naturel aimant et s'accommodant de tous les caractères. » *La Chirognomonie, ou l'Art de reconnaître les tendances de l'intelligence d'après les formes de la main,* par le capitaine S. d'Arpentigny.

munes qui se soumettent de meilleur gré à la débauche et courent même quelquefois au devant du châtiment qui les attend dans l'ombre, la servitude.

On cite des exemples constatés de jeunes filles échappées du couvent ou de la maison paternelle pour sauter de plain-pied au mauvais lieu, et cela par le besoin fébrile des plaisirs de l'amour. Retirées par leurs parents de la maison de tolérance et mariées à un homme, quelques-unes retombaient du ménage dans le bourbier : leur mari ne leur suffisait pas, même doublé d'un amant. Celles-là pratiquent leur métier avec goût, et, comme dirait Fourier, avec attraction ; elles s'en font même un point d'honneur. « Je suis la femme universelle, disait l'une d'elles qui avait reçu de l'éducation : mon mari est le genre humain, et je voudrais avoir les bras assez grands pour l'étreindre. » — Elle se vantait même ouvertement de ce qu'elle appelait sa profession, disant que Messaline, à Rome, l'avait exercée, et que c'était par conséquent un métier de reine ou d'impératrice.

La prostitution est en quelque sorte pour cette race de femmes leur état normal. Quelques-unes, chez lesquelles on essaya de comprimer par violence des instincts désordonnés, en devinrent folles. Qui blâmer ici? qui accuser? Le jugement ne s'arrête-t-il pas, en présence de tels faits, sur nos lèvres tremblantes? Au lieu de se perdre en phrases vagues sur le vice et sur la vertu, n'éprouve-t-on pas plutôt le besoin de la tolérance et comme un sentiment mélancolique

à la vue des mystères de notre nature? Nous ne croyons pas, disons-le tout de suite, aux penchants inéluctables. Une telle doctrine nous mènerait directement à la négation de tout ordre et de toute morale : Dieu nous garde qu'il en soit ainsi! Ce que nous voulons dire, c'est que de telles créatures auraient eu plus de peine que d'autres à combattre les tentations du vice et qu'elles sont par conséquent moins responsables en y succombant.

Ces femmes immodérées sont pour la plupart d'un caractère facile et enjoué qui leur a fait donner le surnom de bonnes filles. Peu s'en faut qu'elles ne croient, dans leur ignorance, rendre service au genre humain. D'autres arrivent à ce délire érotique par suite de certaines facultés plus élevées qui sont demeurées chez elles sans exercice. Ces bacchantes vivent dans un état perpétuel d'inquiétude fébrile et dévorante. Elles ont voulu transmettre à leurs sens finis et limités l'infini de l'esprit : de là cette activité aveugle qui les tourmente et qui s'acharne à poursuivre dans la matière le fantôme toujours fuyant d'un bonheur insaisissable.

Quoi qu'il en soit, le tempérament intervient dans bien peu de cas, comme cause unique de la prostitution : si l'on trouve quelques filles atteintes d'une sorte de fureur aphrodisiaque qui les porte avec passion au devant de tous les hommes, le nombre en est très-petit ; car la femme qui se vend offre habituellement aux plaisirs de l'amour une froide nature et une orga-

nisation négative : le métier de courtisane et de fille publique n'est même possible qu'à cette condition. Aussi celles qui font exception à ce calme libertin des sens ne tardent-elles point à s'épuiser dans les travaux réitérés de la débauche. On en a vu mourir en quelques mois.

Quelques esprits superficiels ont cru que les filles publiques trouvaient dans je ne sais quels abus de la volupté une compensation aux maux et aux dégoûts de leur triste métier ; rien n'est plus faux. La nature a, il est vrai, attaché un plaisir à l'exercice normal de tous nos organes, mais les filles publiques, en abusant pour satisfaire un vil attrait ou un calcul abominable des sens que la nature leur avait donnés pour remplir un devoir, n'ont en quelque sorte plus le droit de prétendre aux libéralités de cette mère à la fois bonne et sévère, qui ne veut point que les fonctions se dépravent.

La vraie physiologie dément le préjugé ridicule qui suppose une jouissance, si grossière qu'elle soit, dans l'exercice de la prostitution. Cette lamentable perversion des lois de la nature et de la société aboutit au contraire (l'expérience le prouve) à l'absence de toute émotion, et, si l'on pouvait s'exprimer ainsi, au scepticisme plus ou moins absolu des sens. La femme, entraînée par une fausse lueur de volupté, illusoire et fatale, tombe bien vite dans un état d'indifférence qui est comme la négation de la douleur et du bien-être, véritable mort pathologique qui suit l'abus des plaisirs illicites, *finis eorum mors est.*

La meilleure preuve que la prostitution attente à toutes les lois divines et humaines, c'est que l'habitude de ce métier flétrissant ne tarde point à détruire chez les filles les plus ardentes, non-seulement l'intelligence, les facultés morales, mais aussi l'énergie sensuelle. L'aiguillon de la chair s'émousse bien vite à cette sale et perpétuelle besogne de volupté lascive : aussi la plupart de celles qui ont passé longtemps dans le métier n'y sont-elles presque jamais retenues par la luxure, mais le plus souvent par l'ivrognerie, la gourmandise ou d'autres vices dont elles ont contracté l'habitude en vieillissant. Les *Vierges folles* d'une nature excentrique et passionnée n'ont pas tardé à éteindre leur lampe avant la nuit, après avoir versé trop d'huile pour aviver la flamme.

Proclamons bien haut cette vérité : point de satisfaction, même physique, en dehors des lois de la nature et de la morale.

Nous attachions du prix à détruire un préjugé funeste : l'attrait vague d'un plaisir inconnu n'a pas toujours été étranger à la résolution de pauvres filles qui, sur de trompeuses amorces, sont venues jeter dans la boue du métier la fleur de leur jeunesse.

Si, comme nous l'avons vu, le tempérament est pour certaines femmes, heureusement très-rares, une cause de prostitution, nous devons ajouter qu'en général l'amour sensuel n'a point été dans l'origine l'instrument de leur perte pour les malheureuses qui succombent. En vain chercherait-on à combattre cette

vérité par l'exemple de quelques filles, d'ailleurs en petit nombre, qui ont apporté, dit-on, leur virginité à la maison de tolérance. Il nous semble que, loin de démentir le principe, ce fait le confirme positivement. Une telle conduite, en effet, ne peut être que le résultat d'une misère horrible, d'une ignorance extrême, d'un froid désespoir ou d'une perversité qui fait frémir.

On ne saurait donc rien conclure de quelques exemples d'érotisme parmi les filles; la prostitution n'en reste pas moins un fait anormal et monstrueux. Que parle-t-on de penchants irrésistibles! De telles énergies physiques, placées dans un milieu favorable à la vertu, et surtout préservées de la misère, auraient peut-être contribué chez ces femmes au développement des facultés les plus nobles, à l'expansion de l'esprit et du cœur. La nature n'a rien fait de mal.

Ajoutons que la majorité des filles publiques se recrute dans cette race de femmes pauvres et sans défense personnelle, qui reçoivent toutes les impressions du milieu où elles vivent, faute des moyens nécessaires pour combattre les causes du mal et pour les surmonter. Chez elles, les facultés de réaction sont en défaut : ce ne sont point des natures mauvaises, mais ce sont des natures incapables de résister aux tentations et aux circonstances. On ne saurait pourtant demander à un être au delà de ce que la nature lui a donné, au delà surtout de ce que développe l'éducation, et quelle éducation ont reçue les malheureuses!

En général les filles sont faibles et ignorantes. Elles n'ont rien dans la partie élevée du cerveau qui soit de force à réprimer les penchants lubriques de leur nature animale. D'où sortent-elles? de classes pauvres et ténébreuses, chez lesquelles les organes de l'âme sont généralement en souffrance. Il eût fallu, pour développer ces organes, des exemples, des leçons, des lectures, des exercices suivis et répétés, tous les moyens artificiels, en un mot, qui ont pour effet de réformer les convoitises de nos sens, ou du moins de les subordonner à des facultés supérieures. Tout cela leur a manqué. Dépourvues des puissances de réaction, elles n'ont pas tardé à avoir le dessous dans la lutte économique engagée de nos jours entre les travailleurs et les exploitants : elles ont succombé au besoin, à la misère, à l'occasion. Leur chute a tous les caractères d'une défaite. Le déshonneur est venu à elles, suivant le langage de la Bible, comme un voleur ou un homme armé. Ces malheureuses n'ont trouvé ni en elles-mêmes, ni dans les ressources d'une culture quelconque, les moyens de repousser avec avantage les attaques de l'ennemi, elles ont cédé. Or, le monde est ce maître farouche et dur qui n'a qu'une maxime : Malheur aux vaincus, *væ victis!*

Dans la collection de Gall, achetée par l'administration du Jardin des Plantes, et placée dans une des salles du Musée d'Anatomie, on voit un crâne de prostituée sur lequel la main du docteur a écrit ces mots : « Les organes les plus développés sur cette tête sont

ceux d'où résulte le caractère vain et cupide, deux sentiments qui entraînent les femmes sans éducation dans de grands écarts de conduite. »

Selon le célèbre Broussais, qui nous en parlait un jour, la chute de ces malheureuses pourrait s'expliquer dans plus d'un cas par l'absence de circonspection (1). Ces filles n'ont pas su regarder autour d'elles. C'est, en effet, la plupart du temps par étourderie, par entraînement, par soudaineté, qu'elles ont donné dans les piéges tendus à leur innocence ; aussi, ne sachant comment au juste exprimer ce manque de précaution et de réserve, elles vous disent presque toutes en repassant un amer regard sur leur vie : « J'ai été trop franche, c'est ce qui m'a perdue ! »

Tout le monde sait que dans les derniers temps de sa vie, Broussais était devenu un fanatique partisan de la phrénologie. Vrai ou faux, ce système n'enlevait rien à la finesse de ses observations. Il avait cru découvrir que le plus grand nombre des filles manquent de l'instinct que Spurzheim appelait *l'habitativité*. Ceci expliquerait de leur part l'abandon du pays et du foyer paternel, cette vie nomade, ce besoin de locomotion qui leur a fait donner dans le peuple le nom de *coureuses*. Il leur trouvait aussi très-peu l'estime de soi et beaucoup trop le désir de plaire ou *l'approbativité*. La vanité sans orgueil, tel est en effet un des carac-

(1) Il est à remarquer qu'en anglais une fille prudente, *prudent girl*, veut dire une fille sage.

tères de la prostituée. Elle n'a aucun respect de sa personne, et certes l'usage qu'elle en fait le prouve bien, tandis que, dans les commencements surtout, elle se montre très-sensible aux compliments et aux grossières flatteries que lui adressent les hommes.

Broussais nous signalait un autre défaut de nature qui entraîne un grand nombre de filles à la prostitution, c'est la maladresse. Elles manquent selon lui, de l'organe de la *constructivité.* On sait que cette aptitude ne s'applique pas seulement à l'architecture, mais encore à tous les ouvrages qui réclament l'habileté des doigts, comme la broderie, la couture, les modes : « Il n'y a pas moins d'industrie, ajoutait-il, à construire un joli chapeau qu'une cathédrale ; l'absence, ou du moins la dépression de cet organe, rend les femmes maladroites, impropres aux travaux de l'aiguille, à l'arrangement des objets, au service même des bonnes maisons ; si elles forcent leur nature pour la ployer à ces exercices, elles le font sans succès, et ne tardent pas à s'en dégoûter. De là vient sans aucun doute cette oisiveté, mère du déshonneur, que l'on rencontre chez certaines filles attirées très-jeunes au métier. C'est ainsi qu'en remontant jusqu'à l'organisation, on trouve une cause et une raison d'être à presque tous les mystères humains qui étonnent si fort vos économistes. »

Nous n'osons pas déclarer que ces traits moraux s'accusent en bosses sur le crâne des filles publiques, mais il y a tout lieu de croire qu'ils sont dans leur caractère.

Si nous résumons ce que nous avions à dire sur la physiologie des prostituées, nous trouverons que leur organisation négative et arriérée pèche plutôt par défaut que par excès. Ce sont, relativement aux signes peu développés de leurs puissances cérébrales, des êtres sociaux demeurés chez nous, s'il on ose ainsi dire, à l'état élémentaire. Le sentiment du *moi*, auquel les physiologistes rattachent avec raison la racine de la liberté humaine, est chez les filles publiques, comme chez les esclaves et les mineurs, d'une faiblesse extrême. Il en résulte une absence complète de détermination. Leur volonté fléchit, sous l'empire de toutes les causes extérieures qui se la disputent à l'envi : de là cette mobilité de caractère remarquée par M. Parent-Duchâtelet. Elles ne font pas même la distinction du bien et du mal.

Que conclure de ces faits confirmés par la science, sinon que les filles publiques forment, dans notre société, un groupe de femmes arrêtées par le fait de certaines circonstances particulières, telles que l'ignorance, la misère, le vice, à l'état primitif de non-développement ou de développement imparfait, qui caractérise l'enfance de l'humanité.

Faut-il les mépriser ? — on ne méprise pas les enfants même quand ils font le mal. Travaillons plutôt à combattre les causes de leur infériorité, hâtons par nos recherches et nos études l'avénement du jour où par la force morale du progrès, les êtres attardés doivent remonter à l'intelligence du bien et, l'éducation aidant, au sentiment de l'ordre.

## IV

Ce qui régularise une prostituée et lui donne le droit d'exercer ses fonctions sur la voie publique, c'est l'inscription.

Cette inscription se pratique au bureau des mœurs sur un registre de l'administration de la police. Ce bureau est situé à côté de la Préfecture, rue de Nazareth (1). Les filles qui s'y présentent pour obtenir leur brevet de tolérance ont diverses questions à subir sur leur nom, leur état, le lieu de leur naissance, leur famille et les motifs qui les portent à se prostituer.

C'est un moment solennel et décisif : une fois inscrites sur ce registre du déshonneur, les malheureuses sont retranchées de la société. Cette petite masure, à fenêtres ternes et à escalier étroit, qu'on rencontre à gauche, en se rendant de la cour de la Sainte-Chapelle dans la rue de la Préfecture, ressemble à ces officines de magie, mal notées au moyen âge, dans lesquelles les jeunes filles désespérées allaient se donner au diable : aujourd'hui elles se rendent en cet endroit pour signer leur pacte avec le mal.

Si l'interrogatoire dont nous avons parlé était fait

(1) Les dépendances de la préfecture de police ont changé de place depuis que ce livre a été écrit. Avec le temps les vieux murs tombent, quelques abus disparaissent; mais ces modifications de détail atteignent très-peu l'ensemble des faits.

avec conscience ; si l'état des malheureuses filles qui se présentent était examiné avec soin et charité, nul doute que ce bureau ne pût rendre des services importants à la morale. Mais, d'après les faits que nous avons recueillis et dont la source ne semblera certes pas douteuse, il ressort au contraire que, soit par la négligence des employés, soit faute de moyens fournis par l'administration, ce bureau demeure sans influence sur la prostitution en général, comme sur la destinée particulière de quelques jeunes filles qu'il eût été pourtant facile de retenir au bord de l'abîme.

Pour beaucoup de filles à peine sorties de l'enfance, venues récemment de la campagne, le métier ignoble qu'elles se préparaient à embrasser n'était que la déplorable suite d'une cruelle misère. « Lorsqu'une de ces filles, dit M. Parent-Duchâtelet, n'est à Paris que depuis peu, lorsqu'elle s'embarrasse et se coupe dans ses réponses, lorsqu'elle est sans place et ne se livre à la prostitution que par la nécessité de ne pas mourir de faim, on lui donne un passeport pour son pays ; mais les filles de cette classe mettent souvent l'administration dans de grands embarras ; le plus ordinairement elles n'ont ni souliers ni vêtements : peut-on à l'entrée de l'hiver et lorsque les routes sont impraticables, les expulser de Paris ? Si on l'exige, elles sortent par une porte et rentrent le lendemain par une autre, ou sont recueillies par les marchands de vin et gargotiers des barrières et dans les cabinets noirs. »

Il y a certes lieu de s'étonner de ce langage dans la

bouche d'un inspecteur et d'un économiste : le bel embarras que celui-là, en vérité, pour une administration qui absorbe chaque année une des plus fortes parts du budget! qui l'empêche donc d'établir une caisse de secours destinée à cet usage? Quelques pièces de cinq francs jetées dans le tablier de ces pauvres filles eussent peut-être suffi à les retirer du mal, en les renvoyant dans leur pays. Le grand obstacle!

Le dénûment de ces malheureuses tient, en général, à ce qu'elles ne sont point soutenues par leur famille. Ici encore même *embarras* de la part des fonctionnaires : « Il se présente souvent, répète M. Parent-Duchâtelet, des cas très-embarrassants pour l'administration : une fille n'est pas entièrement pervertie, elle offre des ressources, elle témoigne même le désir de rentrer dans sa famille, mais ses parents n'en veulent pas; que faire encore à son égard? Tout à regret on est forcé de l'inscrire. »

Il y aurait quelque chose de mieux à exprimer devant de tels faits qu'un regret stérile. A défaut des parents fournis par la nature, la société ne devrait-elle pas être une famille pour les pauvres enfants abandonnés, sans pain ni toit, contraints d'aller alors demander à l'infamie le vivre et le couvert? M. Parent-Duchâtelet était pourtant un homme sensible et honorable, une sorte de philanthrope : en ce cas que penser des autres? Nous n'avons point de termes assez sévères pour flétrir cette résignation de certains moralistes en présence de semblables nécessités, qui n'existent vraiment que

pour les cœurs étroits. Non, on n'est jamais forcé au mal; une administration surtout n'est jamais forcée, *même à regret*, d'immoler froidement l'avenir de pauvres êtres dénués, faute d'un asile pour les recevoir et d'un morceau de pain pour les nourrir. Prélevez ces dépenses sur certaines économies et sur certaines réformes : ayez un peu moins de sergents de ville, et vous pourrez avoir moins de prostituées : la morale publique y gagnera.

Est-il vrai qu'un des administrateurs, chargé de la police des filles et de leur enregistrement dans les bureaux, ait autrefois exercé le droit de jambage sur les jeunes personnes un peu attrayantes qui se proposaient au métier? Je n'ose le croire. En tout cas, l'indigne conduite de ce fonctionnaire contrasterait fort avec d'autres actes qui honorent certains officiers de l'ordre public.

Un commissaire de police, à Marseille, reçoit un jour la visite d'une jeune fille qui demandait à être inscrite sur le registre de la prostitution. L'âge de cette créature, son air modeste et timide, intéressèrent le père de famille, qui s'écria : « Mais malheureuse, savez-vous ce que vous allez faire? avez-vous une idée de ce qui vous attend dans ce métier? » — « Je ne sais rien, répondit-elle en rougissant, sinon que j'ai eu un amant, qu'il m'a abandonnée, que je suis perdue, que je n'ai aucune ressource et qu'il me faut gagner ma vie.» — « Eh bien, venez me trouver ce soir: je vous montrerai ce que c'est. » A l'heure

indiquée il conduisit la jeune fille dans l'un des infâmes bouges où se réunissaient les prostituées et les marins. « Cachez-vous là, dit-il, en ouvrant une porte vitrée ; vous découvrirez tout ce qui ce passera dans cette salle sans être aperçue. » L'orgie commença et se prolongea très-avant dans la nuit. Quand tout fut fini, le commissaire demanda à la jeune fille : « Eh bien, persistez-vous toujours dans votre résolution ? » — « Non, répondit-elle d'une voix ferme : j'en ai vu assez. Plutôt mourir ! »

Un fait très-grave, c'est que les cadres de la prostitution renfermeraient, dit-on, plusieurs noms de filles qui n'auraient pas encore atteint leur seizième année ! Si cela est, ces pauvres *conscrites* du vice ont déguisé leur âge afin d'entrer au service ; à l'aide de faux papiers ou de faux témoignages, elles ont trouvé moyen de tromper la surveillance des chefs. Triste fraude en vertu de laquelle, à peine sorties de l'enfance, elles sont passées des bras de leur mère dans ceux de la foule.

Seize ans est l'âge légal auquel une femme acquiert le droit de se vendre.

Le registre chargé du nom, de l'âge et de l'état civil des prostituées demeure entre les mains de la police, qui exerce dès lors sur elles une surveillance illimitée. La fille inscrite ne s'appartient plus, elle appartient à l'administration, vis-à-vis de laquelle, comme nous le verrons par la suite, elle contracte des obligations fort dures et une dépendance absolue.

Ce registre est le contraire du *Livre d'or* qui recevait à Venise les noms nobles et illustres ; celui-ci ne reçoit que des noms marqués au sceau de l'ignominie : on pourrait le nommer par contraste *le Livre de fer*.

La jeune fille, entrée dans l'allée borgne qui conduit au bureau des mœurs, en sort métamorphosée en un être nouveau. Quelque chose de sombre et d'irréparable s'est accompli dans sa destinée. Elle a franchi le seuil de la prostitution ; sa liberté, comme son avenir et sa conscience, est restée sur le registre funeste qui vient de sceller son déshonneur. Les droits communs aux autres femmes n'existent plus pour elle, infortunée paria du vice ! C'est une créature désormais proscrite, rejetée du monde, maudite de Dieu et des hommes ; l'air qu'elle respire semble souillé de son haleine ; les passants la regardent comme une chose bonne pour la dérision ou l'injure ; elle ne rencontre autour d'elle dans la ville, sur les visages et dans les cœurs, que ce mot éternellement gravé : Anathème !

## V

Quelques filles, se livrant dans la ville à la débauche publique, cherchent à décliner l'inscription, tantôt pour défendre ce qu'elles nomment leur liberté, d'autres fois par un reste de pudeur, mais le plus

souvent encore par ignorance et par abrutissement.

Ceci divise naturellement les prostituées en deux catégories : les filles inscrites et les filles non inscrites ou insoumises.

Parmi les filles inscrites, il y a encore une distinction à établir entre celles qui sont attachées à certaines maisons dites maisons de tolérance, et d'autres qui, après avoir fait dans ces établissements un séjour plus ou moins long, *travaillent* maintenant en chambre et pour leur compte.

Les premières se nomment filles de maison, et les secondes filles libres ou isolées.

Donc, trois classes bien distinctes parmi les prostituées, qui répondent, d'ailleurs, à trois états de civilisation : les filles insoumises, les filles de maison et les filles isolées.

Mais ces divisions, quoique fondées en nature et en logique, s'effacent le soir dans les rues, quand les prostituées de toutes classes et de toutes sortes se livrent sur le pavé à leur mouvement ambulatoire.

Les travaux ont cessé : sur les lourdes fabriques
On ne voit plus fumer les longs tuyaux de briques ;
Le jour a fui : le gaz dans ses tuyaux d'airain
Rallume pour la nuit son soleil souterrain ;
C'est l'heure où sous nos yeux, chauves-souris du vice,
Les filles de Paris commencent leur service :
Les voyez-vous courir pour vendre à chaque pas
Leur jeunesse aux chalands, l'amour qu'elles n'ont pas ?
Dirait-on pas l'enfer de Virgile ou du Dante ?
Ces femmes de hasard, sous la lumière ardente,

Changent les longues nuits en de ténébreux jours,
Marchent, marchent encore, et puis marchent toujours,
Sur leurs lèvres mêlant le rire avec l'écume,
Usent d'un pied maudit le pavé de bitume,
L'œil au guet, le cœur plein de colère et de pleurs,
Traînant dans le ruisseau leur robe avec des fleurs,
Suivent le long des murs, près des boutiques sombres,
Le flux et le reflux des hommes et des ombres,
Roulant en tourbillon, avec un bruit amer,
Comme des grains de sable apportés de la mer.
Or, chacun passe et rit. Moi, quand je vois ces choses,
Les spectres de la joie et les fangeuses roses ;
Quand je sens dans la nuit ces larves m'effleurer,
Je détourne en marchant la tête pour pleurer.

---

## CARACTÈRES DE L'ESCLAVAGE MODERNE

**Les filles insoumises. — Les filles de maison. — Les filles isolées.**

### I

La société a dirigé sur la prostitution deux sortes d'influences bien distinctes, l'une tendant à faire disparaître ce fléau, et l'autre à le soumettre.

Toutefois, il s'est rencontré une classe de filles tellement indisciplinées, tellement en dehors de toute organisation régulière, qu'il a été impossible, du moins jusqu'ici, de les atteindre.

On pourrait s'imaginer, au premier abord, que ces filles insoumises, en repoussant la surveillance officielle, doivent jouir de plus de liberté que les prostituées inscrites ; or, il n'en est point ainsi : en voulant éviter le joug fort insupportable, sans doute, de l'administration, elles sont tombées dans d'autres servitudes bien autrement dures et horribles.

Les filles insoumises en sont encore au chaos de la civilisation. Aucun soleil, aucun *fiat lux* n'a jusqu'ici

paru dans leur nuit. Elles appartiennent à ces générations ténébreuses et froides qui grelottent depuis des siècles dans les fonds obscurs de la société. Elles habitent, en général, des garnis sordides où l'on loge à la nuit, moyennant huit, six, et quelquefois même deux sous. Ces garnis, situés dans certaines rues sombres et étroites, sont, Dieu merci! ignorés d'une grande moitié de la population. C'est là que se rendent à la nuit des mendiants, des joueurs d'orgue, des bateleurs, des dompteurs d'ours, des bohémiens de toutes sortes et des filles publiques rôdeuses. Tous ces êtres-là couchent dans une salle commune, sur des chiffons ramassés dans la rue, ou sur de la menue paille dans laquelle ils disparaissent jusqu'au cou. Ces chiffons, déposés au rez-de-chaussée, sont distribués aux survenants : la menue paille est renouvelée tous les huit ou quinze jours par le maître du garni. Ces sortes d'écuries humaines dépassent en puanteur et en malpropreté tout ce que l'on raconte des écuries d'Augias.

Les escaliers, continuellement boueux comme le pavé de la rue, sont, en outre, obscurcis d'une sorte de vapeur stagnante, particulière à ces établissements de cohabitation nocturne. Dans plusieurs, le tuyau des latrines, comme un boyau crevé, laisse couler sur l'escalier des matières fécales. Ce sont pourtant de tels repaires que les filles insoumises choisissent pour en faire leur caravansérail.

Quelques personnes intéressées à nier le mal, sans

doute pour se dispenser d'y apporter un remède, ont accusé nos tableaux d'exagération ; or, heureusement pour nous, entre la troisième et la quatrième édition de cet ouvrage, il a paru sur l'intérieur de ces garnis un Mémoire signé par des médecins et des hommes graves ; nous allons en extraire quelques lignes : « On se trouve tout à coup transporté au milieu de chambres obscures, dont les murs noircis sont minés par le temps. A peine l'air se renouvelle-t-il dans ces sombres réduits, où de sales carreaux laissent pénétrer quelque peu d'un jour sombre qui se glisse à travers les murs élevés d'une cour étroite, espèce de puits infect où viennent se dégorger les tuyaux de décharge des toits et des eaux ménagères, et dont les cuvettes, souvent encombrées d'ordures de toute espèce et même du reflux des latrines, les versent sur les escaliers pourris des différents étages, d'où ils viennent, en s'écoulant jusque dans les chambres, abreuver en l'infectant le sol dépouillé de carreaux. » Tirons le rideau sur ces intérieurs, « car, ajoute le Mémoire, les mœurs des habitants sont en rapport avec l'habitation même. » (1843.)

D'autres malheureuses attirent leurs pratiques chez des marchands de vin ou des rogomistes du plus bas étage : là, elles demandent des *cabinets noirs* auxquels s'applique bien le proverbe : « Celui qui fait le mal hait la lumière. » Ces cavernes de prostitution reçoivent souvent des petites filles à peine sorties de l'enfance, que le besoin, l'abandon, ou encore une

débauche précoce amènent pour se vendre. « Le nombre des filles arrêtées dans les lieux de prostitution clandestine, dit M. Béraud, s'est élevé, par le fait de mes perquisitions, jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf; l'une avait à peine dix ans; plusieurs de treize à quatorze ans; beaucoup de quinze, seize et dix-sept ans; deux sœurs avaient l'une seize et l'autre dix-neuf ans; une muette était dans sa quinzième année. Une fille de treize ans et une autre de quatorze étaient alors arrêtées pour la troisième fois. »

D'autres n'ont même pas d'endroit pour reposer leur tête : elles exercent leur industrie en plein air, la nuit, le long des murs ou à l'ombre des monuments abandonnés. Ce sont celles qu'on désigne plus spécialement sous le nom de *pierreuses*, à cause de la nature des lieux qu'elles fréquentent. On les rencontre dans les places vagues et surtout au milieu des pierres de taille, des bois et des matériaux qui encombrent les chantiers de construction. Les malheureuses sont si laides pour la plupart et si vieilles, qu'elles n'oseraient point risquer leur figure à la lumière des lanternes. Elles recherchent donc toujours de préférence les endroits obscurs et retirés, les bords de la rivière, les escaliers des quais, les marchés et les péristyles des vieux édifices. Ce sont les orfraies de la prostitution. M. Béraud en fit arrêter une, dans l'une de ses rondes de nuit, qui causait avec un jeune homme sur les marches du palais de l'Institut, derrière un des deux lions de bronze qui vomissent de l'eau. Elle

avait plus de soixante ans, des yeux rouges et une seule dent dans la bouche.

Toutefois, cette misère et cette dégradation des filles insoumises de Paris n'est rien en comparaison du triste sort des filles de barrières. Celles-ci couchent, pendant la belle saison, au milieu des champs, sur le bord des routes, dans les fossés, et, durant l'hiver, dans les carrières des environs de la grande ville, parfois dans des garnis ou des gargotes, pêle-mêle avec des individus sales, sans linge et presque sans vêtements. Du côté de la barrière Saint-Jacques et du Mont-Parnasse, on a vu bon nombre de baraques construites en terre, destinées à recevoir ces pauvres filles sauvages. Un logeur de Belleville avait fait élever avec des planches, dans une arrière-cour, vingt cellules de deux mètres de long sur un mètre et demi de large, et dans chacun de ces réduits se retiraient au moins deux filles pour y passer la nuit.

Ces prostituées n'ont participé à aucun des bienfaits de la civilisation ; elles en sont encore à la hutte et à la cabane. Les malheureuses ont même l'instinct de fuir les endroits où l'industrie, le commerce, le luxe règnent avec le plus d'éclat. Les localités propres et neuves, telles que le village des Batignolles et Passy, repoussent les prostituées insoumises, comme la lumière éloigne certains oiseaux de nuit. Elles se portent, au contraire, vers les communes les plus arriérées. On ne rencontre nulle part hors barrière plus de filles qu'à Vaugirard. Elles y logent dans des trous

et dans des coins de grenier. Il y avait une cave où l'on en accumulait quelquefois jusqu'à trente. Les autres vont passer la nuit dans les maisons en construction ou dans les fours à plâtre. « Elles sont, dit M. Parent, pour la plupart, d'une telle laideur et à un tel point dégoûtantes, qu'elles ne peuvent séduire que ceux dont la raison est altérée par les fumées du vin ou qui ne les voient pas dans les ténèbres. »

On frémit à penser qu'il existe, aux barrières de Paris, des femmes errantes et sans ouvrage qui se livrent pour deux sous ou pour un morceau de pain de munition. Le soldat y ajoute bien quelquefois un sou de matelas, mais c'est du luxe.

Les cabarets où les filles errantes attirent les mauvais sujets de Paris et les bohémiens de la banlieue, avoisinent les murs de ronde de nos barrières. Il faut passer sans les voir devant ces cabanes misérablement recouvertes de tuiles et bâties de moellons unis avec de la terre. Un peu écartées de la route et posées de manière à dérober aux passants les scènes d'immoralité dont elles sont le théâtre, ces tabagies recèlent des hommes sans aveu, qui évitent, et pour cause, de montrer leur figure à la lumière. La destination de ces repaires est écrite sur leur enseigne ; on y lit ces mots : *A la Cachette à mon oncle*. — *A la Chouette*. — *Au bon Trou*. Deux ou trois femmes appartiennent à l'établissement dont elles forment le mobilier avec des bancs, des tables, des pots de grès et des verres. Nous n'entreprendrons pas de décrire ce qui se passe dans ces

antres de ténèbres, si sombres qu'en plein jour il faut quelquefois une chandelle pour éclairer le comptoir. Mieux vaut laisser à de tels intérieurs le voile de boue et de crachat qui les couvre tant bien que mal.

Il faut pourtant révéler un stratagème odieux dont la clientèle de ces misérables bouges se sert pour vider la bourse des passants. Il est à peine sept heures du soir, vous vous promenez en automne, le long des magnifiques boulevards extérieurs qui entourent Paris d'une ceinture de vieux arbres ; vous êtes, je suppose, entre la barrière Mont-Parnasse et celle du Maine ; à peine si quelques habitations basses et misérables se montrent de distance en distance. Tout à coup une hideuse mégère sort de l'une de ces masures sombres où brille une faible lumière : elle vous insulte, vous menace du corps de garde, et vous jette des pierres sous prétexte que vous venez de battre *ses femmes*. Le passant, déconcerté, ouvre de grands yeux. Cette créature est bientôt soutenue de deux ou trois autres femelles qui tiennent le même langage, et qui se prétendent les offensées. Des hommes à figure inconnue et peu rassurante, accourent en même temps pour les défendre, se portent témoins des coups qui ont été reçus par leurs *épouses* et en demandent satisfaction ; on fait même semblant de conduire le passant au poste de la barrière. Celui-ci, par faiblesse, et pour se délivrer des explications désagréables qu'entraînerait une pareille scène, continuée jusqu'au corps de garde, finit par transiger avec les plai-

gnantes, et leur offre, en manière de dédommagement, l'argent de sa bourse, qui est toujours accepté.

Ces bandes de filles insoumises s'étendent sur la grande ligne des boulevards extérieurs qui commence à la barrière d'Italie et finit à celle de Grenelle; elles tiennent, comme on voit, presque toute la rive gauche de la Seine. Chaque barrière imprime, selon sa population et selon ses industries, un caractère particulier à ces créatures. A la barrière Saint-Jacques, elles se font les suivantes des ouvriers errants, des mauvais sujets renvoyés des fabriques pour inconduite, des jeunes apprentis débauchés. A Vaugirard, elles se lient aux forçats libérés, dont le nombre est très-grand dans cette commune. Du côté de l'École-Militaire, elles s'attachent de préférence aux soldats.

Ce n'est pas exclusivement sur les barrières de la rive gauche que s'étend le fléau des filles publiques. La Villette, Popincourt, Montmartre, les environs de la caserne de la Pépinière n'en sont pas exempts, au contraire. Les traits de ressemblance qui confondent dans une seule famille toutes les filles de barrière, de l'une ou de l'autre rive, sont leur indiscipline et leur marche forcée. Chacune de ces misérables se voit condamnée à promener sans cesse ses pas sur une voie douloureuse qui ne finit point. Le réseau mouvant dont la prostitution clandestine entoure les murs de Paris, ressemble à une toile d'araignée : on détruit bien quelques-uns des fils qui la composent, mais comment

saisir l'insecte impur qui se cache dans un trou et recommence toujours son ouvrage ?

Certaines saisons de l'année deviennent des temps de détresse pour ces filles nomades, vivant au jour le jour d'aventures et de rencontres. On a vu alors de ces malheureuses se faire ramasser exprès par la police, ou demi-mortes de faim, frapper elles-mêmes à la porte du dépôt, criant qu'elles exerçaient le métier sans autorisation, et offrant, pour preuve, de se livrer devant tout le monde au premier venu. Le dépôt est un toit. L'hiver, quand la neige tombe, quand la bise souffle, quand l'argent manque, la prison leur donne au moins de la paille, un abri et du pain ; la prison est le seul endroit où ces malheureuses puissent reposer leur tête ; car, maigres, laides, exténuées, mal vêtues, livides, elles tentent peu les passants : le mauvais lieu lui-même, qui n'est pourtant guère difficile, n'en veut pas. Plusieurs filles de trente-deux ans avaient été ainsi ramassées quinze, vingt, trente, quarante fois, et toujours parce que les dernières ressources leur manquaient.

Nous ne dirons rien de la démoralisation de ces prostituées. Tous les fléaux, nés de la corruption, de l'abrutissement et de la négligence les dévorent à la fois. « La syphilis, dit M. Parent, est extrêmement commune parmi ces femmes, et elle est chez elles d'une gravité qu'on ne remarque jamais chez les filles publiques. Une grande opération faite, au mois d'avril 1834, dans le voisinage des casernes, soit de Paris,

soit des villages environnants, a donné 71 malades sur 179 arrestations, ou une malade sur deux et demie. » En prenant la moyenne de treize années, les filles insoumises ont fourni une malade sur quatre et, depuis 1830 jusqu'en 1834, cette proportion s'est élevée à une sur trois. La plupart du temps, les malheureuses ne prennent même pas la peine de se soigner.

Ces filles insoumises représentent la prostitution à l'état brut, avant que la société eût exercé sur ce fléau sa surveillance et ses droits. De là les traces de sauvagerie qui demeurent empreintes sur cette race nomade, vivant en dehors de la civilisation, qu'elle hait et qu'elle fuit même ténébreusement. Il est triste de penser que le nombre de ces prostituées clandestines ne s'élève pourtant guère à moins de neuf mille, un tiers de plus que les filles publiques inscrites. Ce chiffre nous prouve combien le progrès s'accomplit lentement. On a bien essayé plusieurs fois de soumettre les prostituées rebelles par des coups d'autorité et des descentes dans leurs antres sauvages ; mais l'expérience a prouvé que jusqu'ici ces filles étaient trop insoumises et trop intraitables pour se ployer à la discipline d'une maison de prostitution. Si l'on exige absolument leur inscription sur les registres de la police et si l'on cherche à les immobiliser dans un établissement régulier, elles ne tardent pas à disparaître. Ces misérables se livrent alors à la mendicité, « ou font partie, comme dit M. Parent, de ces troupes vagabondes qui errent dans les campagnes, qui vont

de village en village, et sont, non sans raison, pour les habitants des fermes et des demeures isolées, une charge ruineuse aussi bien qu'un sujet permanent d'inquiétude et d'effroi. »

Il faut donc attendre du temps et des conquêtes de l'ordre moral la soumission de ces filles à la loi et à la société. La violence n'y peut rien. La police ne saurait à cette heure comment les atteindre : car plus on descend et plus la prostitution se perd dans une sorte de gouffre béant, ténébreux et sans fond, où l'œil de l'autorité ne peut même plus la suivre.

## II

Les prostituées inscrites contractent trois genres de servitude : elles dépendent de l'administration, de la maison de tolérance et du public.

La fille vit en dehors du droit commun ; il n'existe pour elle ni lois ni tribunaux ; elle est régie arbitrairement en vertu d'un contrat qu'on l'oblige de souscrire lorsqu'elle se présente pour la première fois au bureau des mœurs. Ses vols envers les maîtresses de maison et ses autres délits, si elle en commet, sont punis exceptionnellement : une fille arrêtée est aussitôt conduite au dépôt, où elle subit l'interrogatoire d'un commissaire de police ; ce fonctionnaire soumet son rapport au préfet, lequel ordonne la mise en liberté ou prononce une peine correctionnelle. La Révolution

française qui a tenté toutes les grandes choses, essaya de faire sortir ces pauvres créatures de l'esclavage extra-légal où elles languissent encore à cette heure ; une loi du 19 juillet 1791 renvoya les délits des filles publiques devant la police correctionnelle.

C'était un grand pas de fait ; mais, soit que le caractère des prostituées ne fût pas à la hauteur d'une telle mesure libérale, soit que les magistrats n'aient pas su remplir, dans les commencements, ces fonctions délicates, la nouvelle loi rencontra des obstacles. On profita de ces obstacles et de quelques désordres passagers pour reculer vers les vieilles servitudes administratives. Aujourd'hui les filles publiques sont retombées sous les ordonnances de police qui ne datent pas moins, pour la plupart, que de 1778 et de 1780.

Le prétexte donné par certains publicistes pour maintenir les filles dans cet état arbitraire d'excommunication est que ces créatures se sont volontairement placées en dehors de la société. Cette raison est-elle bien fondée sur la nature des faits ? N'a-t-on pas vu, au contraire, que la misère a exercé sur la plupart d'entre elles une sorte de contrainte par corps à laquelle leur volonté a cédé fatalement ? L'administration agit ainsi pour en avoir plutôt fait avec les prostituées, et parce que la liberté de ces malheureuses ne lui paraît pas beaucoup valoir la peine qu'on s'en inquiète : c'est tout simplement une raison d'État.

Il ne faut pas médire de l'administration : sous tous les régimes elle se compose d'honnêtes gens qui s'attachent aux usages, aux traditions, aux règlements. Beaucoup qui les blâment ne feraient pas mieux qu'eux. Il ne faut d'ailleurs point perdre de vue qu'ils sont investis d'une magistrature très-difficile à exercer quand ils touchent à la question des mœurs.

Le malheur encore est que les agents subalternes chargés de faire exécuter les ordonnances outrepassent souvent les pouvoirs déjà beaucoup trop étendus que l'administration leur concède. Nous en avons pour garant le témoignage de M. Frégier, peu suspect en pareille matière. « Les inspecteurs de police ont le droit et le devoir d'arrêter les prostituées à des heures indues ou lorsqu'elles portent atteinte à certaines dispositions des règlements. D'après la rumeur publique, il semblerait que l'arbitraire préside quelquefois à ces arrestations, c'est-à-dire que plusieurs filles, surprises en contravention par les inspecteurs, parviendraient à se délivrer de leurs mains à prix d'argent ou par des condescendances équivalentes, tandis que d'autres dont la faute ne serait pas plus grave, mais qui n'auraient ni les moyens de leur plaire, ni les moyens d'acheter l'impunité de leur faute, subiraient, au contraire toute la rigueur du règlement. »

On voit que les filles publiques ne participent point jusqu'ici comme citoyennes aux progrès accomplis dans ces derniers temps, ni aux libertés conquises par les révolutions politiques : elles en sont encore

aux lettres de cachet; ceci tient à ce qu'elles forment dans la société, comme nous l'avons dit, une classe à part, en dehors, ou, pour mieux dire, en arrière du droit commun.

Une des obligations les plus sévèrement imposées à ces malheureuses, par les ordonnances de police, est la visite. Lorsqu'une jeune fille se présente au bureau des mœurs pour se faire inscrire, on l'envoie au médecin du dispensaire, qui s'assure de l'état de sa santé. Le dispensaire est situé à côté du bureau des mœurs; on y entre par une petite porte qui s'ouvre honteusement sur une allée borgne. La visite a lieu dans un cabinet particulier. Une telle épreuve est évidemment dans l'intérêt du public et des filles elles-mêmes: nous n'avons donc point à la juger. Toujours est-il qu'elle répugne à la nature... Il est peu de créatures, si effrontées qu'elles soient, dont le sang-froid résiste à une telle ignominie; la plupart rougissent affreusement : on en a vu se trouver mal.

Une malheureuse, réduite, sans doute, à se faire inscrire faute de pain, fut visitée en 1831 par les médecins du dispensaire, et reconnue vierge.

La visite se renouvelle ensuite pour les prostituées en maison une fois la semaine.

Cette dépendance administrative, si dure et si humiliante qu'elle soit, n'approche pourtant en rien de l'esclavage qui attend la fille dans la *maison de tolérance*. Si vous voulez savoir ce qu'est cette maison si doucement nommée, je vous dirai que c'est un endroit

infect qui a l'odeur du vice, un repaire ténébreux, profond, irréparable... Une fois entrée là, il lui faut dire adieu au ciel, à la liberté, à l'honneur et au monde. On pourrait écrire au-dessus de la porte de ces maisons aveugles, aux jalousies fermées, de ces allées fuligineuses, qui plongent dans les ténèbres du mal comme des soupiraux de l'enfer, ces mots si fameux du poëte italien : « Laissez toute espérance, vous qui entrez !

« *Lasciate ogni speranza, voi che intrate !* »

Ces maisons portent, dans le langage trivial, un autre nom formé de *bord* et *eau*, parce que les premiers mauvais lieux s'établirent de préférence au bord des rivières ou se confondaient comme en Chine avec les entreprises de bains. Il y a je ne sais quelles relations mystérieuses entre l'eau et la débauche : les anciens faisaient sortir leur Vénus Callipyge du sein de la mer.

On désigne encore les maisons de prostituées sous d'autres termes plus ou moins pittoresques ; l'entrée humide et dévorante de ces repaires s'ouvre comme une gueule de louve : *lupanar*.

Ces établissements sont situés dans presque tous les quartiers de Paris ; mais il est pourtant vrai de dire qu'ils affectent certaines localités. Il y a, dans chaque ville, des endroits qui semblent attirer les maisons de filles et d'autres qui les repoussent constamment. La prostitution est un ruisseau qui se porte de lui-même

vers les rues sales et populeuses, et qui y forme comme autant de cloaques ténébreux. Les rues Traversière-Saint-Honoré, Froid-Manteau, Saint-Marc, de Viarmes, Villedo, Saint-Éloi, Pierre-Lescot, de la Juiverie, sont celles où, à Paris, s'agglomèrent les maisons de prostitution. Nous avons également remarqué que, quand les quartiers obscurs et malsains se nettoyaient, le nombre de ces établissements tendait à décroître. La propreté, les rues neuves et bien aérées, chassent les entrepreneuses de débauche, comme les bâtiments vieux et les ruelles infectes les attirent. C'est ainsi que l'île Saint-Louis, où celui qui écrit ces lignes a passé sa jeunesse, ne compte pas une seule maison de tolérance, tandis que la Cité en recèle un grand nombre, et pourtant elles diminuent de jour en jour, par suite des travaux d'assainissement entrepris dans ce quartier.

L'aspect extérieur des maisons de prostitution varie suivant les districts de la ville. Quelques-unes affectent les dehors d'un hôtel : les jalousies abaissées avec discrétion laissent à peine soupçonner aux passants ce qui s'y fait ; quelques fleurs placées dans des pots ou des caisses devant la fenêtre d'un balcon d'entresol en indiquent seules l'usage aux connaisseurs : ces fleurs annoncent des femmes à vendre. Dans d'autres quartiers, ce sont des maisons bourgeoises, d'un goût plus simple, avec des rideaux épais ; lorsque les fenêtres sont ouvertes, le temps nécessaire au renouvellement de l'air, ces rideaux tirés empêchent les regards liber-

tins de pénétrer dans l'interieur. Un tel mystère annonce, du reste, des maisons honteuses où se passent des choses sans nom. Dans les quartiers pauvres, il y a, au rez-de-chaussée, une sorte de boutique à carreaux de vitre dépolis où se tiennent les filles en attendant la pratique.

Les maisons de filles sont quelquefois signalées par la présence d'un perroquet, d'un geai ou d'un corbeau dans sa cage ; c'est le même oiseau assorti, suivant les quartiers, à différentes fortunes. Le perroquet varie également depuis l'ara gris jusqu'au kakatoës, qui est le plus recherché de tous par les lorettes et les prostituées du grand genre. Il est assez difficile d'expliquer le goût, très-anciennement connu, de ces filles pour les oiseaux parleurs ; cela, disent-elles, ressemble à un homme. — C'est un homme du moins qui ne les humilie point.

L'intérieur de ces établissements si minutieusement décrits par MM. Parent-Duchâtelet et Béraud, change également selon les localités; dans quelques uns, on respire des airs d'aisance et même de somptuosité, tandis que d'autres étalent les livrées de la plus sordide misère. Mais, en général, les murs des escaliers ont, comme celles qui les habitent, un air de propreté sale, de fraîcheur reblanchie ou recrépite. Chaque fille est censée avoir sa chambre. En hiver, un feu morne, à demi-enterré dans la cendre, éclaire avec une lampe ou une chandelle grésillante ces sortes de cellules. On y trouve ordinairement pour meubles un lit, quelques

fauteuils, une commode et des gravures dans des cadres dédorés, toutes plus ou moins licencieuses, mais si mauvaises et d'un si pauvre goût, qu'elles doivent peu engager les visiteurs. Tous ces palais de la volupté sont, en général, d'assez ternes repaires, plutôt faits pour glacer le cœur en entrant que pour émouvoir les sens.

Ces établissements sont tenus par une maîtresse qui relève elle-même de la police et du bureau des mœurs. Elle a demandé à M. le préfet l'autorisation d'ouvrir une maison, se fondant sur ce que celles qui existent ne suffisent point à la *consommation* du quartier. Comme cette demande était rédigée en termes *convenables* et que la postulante y vantait elle-même *sa moralité*, on a jugé à propos d'y satisfaire. Investie de ce droit, elle a songé tout d'abord à meubler sa maison de lits, de chaises et de filles. Tout cela a été acheté de hasard et à bon marché : les chaises et les lits chez les marchands de bric-à-brac, les filles partout.

La plupart des novices qui viennent de subir l'inspection ont été engagées d'avance par les maîtresses de maison. Quelques-unes sont même depuis longtemps en proie aux obsessions de ces femmes, qui ne négligent rien, surtout dans les établissements riches, pour entretenir leur parc de gibier. Souvent ce sont des ouvrières ou des domestiques qu'elles ont trouvé moyen de recruter à l'hôpital, en les entretenant, pendant leur maladie de friandises et d'argent. Ces malheu-

reuses contractent par là des obligations funestes qu'elles sont contraintes d'acquitter ensuite au prix de leur honneur.

Voici, à ce sujet, quelques détails fournis par M. Frégier : « Les maîtresses de maisons soutiennent dans les hôpitaux, et en particulier dans celui des vénériens, des prostituées malades, sortant quelquefois de chez elles, lesquelles se lient adroitement avec les personnes de leur sexe, qui, par leur jeunesse, leurs agréments ou la tournure de leur esprit, pourraient convenir à la classe d'hommes accoutumés à fréquenter les établissements de celles qui les font agir. La courtière reçoit une prime qui peut s'élever à 50 francs. La fille engagée reçoit une robe, un châle et de plus une gratification de 4 à 5 francs par semaine, pendant tout le temps qu'elle doit séjourner à l'hôpital. Les filles parmi lesquelles ce recrutement s'opère avec le plus de facilité sont des domestiques sans place ou des ouvrières qui, perverties depuis longtemps, n'ont d'autre ressource que la prostitution pour échapper à la faim et se procurer un abri au sortir de l'hôpital. »

Les mêmes émissaires se tiennent en observation aux abords de la prison de Saint-Lazare, et lorsqu'une jeune fille est mise en liberté, elles lui offrent un refuge dans la maison qui les emploie. La malheureuse, n'ayant ni asile, ni état, ni argent, accepte ce moyen qui s'offre à elle pour sortir d'embarras.

On a longtemps cru que le plus grand nombre des

filles publiques venaient de la province ; c'est une erreur. Paris, le centre de l'industrie moderne, et par conséquent, de la misère, fournit toujours à la prostitution légale le plus fort contingent. Le département de la Seine a donné à lui seul, de 1816 à 1831, 4,744 filles inscrites.

Paris met pourtant à contribution les provinces environnantes. « Il ne se présente jamais à Paris, dit M. Parent-Duchâtelet, moins d'une prostituée par mois, ordinairement deux, jamais trois. »

Quelques-unes, en arrivant, entrent de plain-pied au mauvais lieu ; d'autres le côtoient, au contraire, et l'évitent pendant quelques semaines avec énergie. C'est alors que les maîtresses de maisons mettent en avant leurs proxénètes. Ces misérables vieilles, qui chassent aux jeunes filles, ont mille piéges et mille ruses inimaginables. Elles ne négligent rien pour attirer leur proie; elles emploient les caresses, affectent des manières et des intentions honnêtes, quelquefois ont recours aux avances d'argent. L'engagement dans ces maisons infâmes se fait même par surprise et par trahison.

Une jeune paysanne arrive à Paris, apportant avec elle sa figure, son innocence et ses dix-sept ans. Elle a quitté le pays par ambition ; on lui a représenté Paris comme une ville magique où la toilette et l'aisance accourent au-devant des jeunes filles. Elle descend dans un hôtel qu'on lui a recommandé. Les frais du voyage ont mis à vide sa petite bourse ; mais elle

trouve aisément du crédit. Les premiers jours se passent à chercher de l'ouvrage. Elle a pour toute industrie ses jolis doigts, qu'elle offre dans les magasins pour des travaux de couture, et que les jeunes commis marchands éconduisent doucement en y mettant un baiser. Cependant, le temps va toujours; les dépenses s'accumulent à l'hôtel; chaque nuit, chaque repas grossit de plus en plus sa petite dette. On ne lui parle encore de rien. Étonnée de cette confiance, elle redouble de démarches pour sortir d'embarras. Quelques jours de gain, se dit-elle, suffiront à me libérer de ma légère créance. Mais il semble qu'un mauvais sort s'attache à ses pas ; les ateliers sont pleins, les bureaux de placement lui volent le peu d'argent qui lui restait. Alors le dégoût et le découragement la prennent. Au lieu des fleurs qu'on lui avait dit éclore à Paris sous les pas des jeunes filles, ses petits pieds foulent depuis huit jours un pavé bien dur et bien stérile. Elle s'en prend le soir à ses yeux, dont elle essuye les larmes avec son mouchoir blanc, en songeant aux arbres et aux toits de chaume de son village.

Cependant, quelques œillades adressées, au coin des rues, à sa fraîcheur et à son petit minois intéressant n'ont pas été sans lui dire qu'elle pourrait, avec moins de peine, trouver les moyens de vivre. Depuis quelques jours, l'hôtesse lui fait moins bonne figure ; elle sent qu'elle commence à devenir à charge : ceci achève de perdre sa pauvre tête. Quelques hommes fréquentent, d'ailleurs, la maison aux heures du soir,

avec des intentions faciles à deviner. Enfin, l'hôtesse, voyant la jeune paysanne désespérée et ne sachant que devenir, lui fait entendre, un jour, qu'il ne tient qu'à elle de s'acquitter envers la maison. La malheureuse enfant reconnaît alors, mais trop tard, en quel piége elle est tombée. Lasse, épuisée de recherches, tenue à la gorge par les obligations qu'elle a contractées, elle cède aux mauvais conseils, à un faux point d'honneur et se vend pour ne plus rien devoir à personne.

Ces sortes d'hôtels garnis ont des accointances secrètes avec de mauvais lieux que la nouvelle venue contribue à achalander par sa jeunesse et sa jolie mine.

Dans un ordre plus élevé, la vertu des filles qui ont de l'esprit, de la figure et de la toilette, vient souvent échouer contre bien d'autres écueils. Un des plus communs se rencontre dans les tables d'hôtes. Une jeune personne se trouve-t-elle aux abois, n'a-t-elle plus, faute de place ou d'ouvrage, le moyen de vivre, on lui fait savoir par un tiers qu'il y a telle maison dans Paris où l'on dîne pour rien. Pour rien! — Cela ne lui coûte, en effet, que son honneur et sa liberté.

Les plus dangereuses parmi les tables d'hôtes sont celles connues sous le nom de *tripots*, où l'on fait les cartes pendant la soirée. Les pauvres filles ne tardent pas à s'engager pour des sommes qu'elles n'ont pas, et comme les dettes de jeu sont sacrées, elles

s'acquittent en nature avec une conscience qui les perd pour toujours.

En province, le commerce des filles se fait volontiers par courtage. On a, pour cet usage, des vieilles qui courent la ville et la campagne, faisant le métier de maquignons. Elles attirent les jeunes filles mécontentes de leur sort, toutes celles à qui la maison paternelle est dure, le travail des champs insupportable, le pain de chaque jour difficile à gagner ; elles font luire à leurs yeux des espérances dorées et menteuses. Aux filles sans argent et sans gîte, elles vantent les avantages du luxe et de l'abondance ; aux coquettes, elles montrent des rubans, des chiffons et du similor ; devant les vertus déjà compromises, elles exagèrent l'intolérance du monde : pauvres brebis égarées auxquelles on promet, si elles veulent se perdre tout à fait, le ciel bleu, l'eau pure, l'herbe verte, et qu'on enferme ensuite dans une horrible étable !

En effet, aucune des conditions stipulées dans le marché ne se trouve maintenue par la suite. On leur avait promis l'abondance, et il n'y a pas de dénûment au monde égal à celui de la prostituée. On leur avait promis la liberté, et la fille publique est la dernière trace de l'esclavage dans les sociétés modernes.

Nous avons lu, dans un petit livre de M. Lamennais, cette phrase remarquable : « L'esclave, dit-il, vendable, achetable, était, comme le cheval, la propriété du maître, dépendait de ses volontés, n'en pouvait lui-même avoir aucune, pur instrument,

« pure chose, privé qu'il était, selon le droit admis
« alors universellement, de personnalité et de nom :
« d'où, jusqu'à notre temps, l'expression d'*homme*
« *sans nom*, vestige, après tant de siècles, reconnais-
« sable encore de l'esclavage antique. »

Or, tous ces caractères de l'esclavage s'appliquent justement de nos jours à la prostituée vendable et achetable, propriété de la maison de tolérance, pur instrument de sa maîtresse, pure *chose*, *fille sans nom !*

Il y a pourtant cette différence dont il faut tenir compte : l'esclave dans l'antiquité était vendu au marché malgré lui, tandis que la fille publique a consenti et signé son esclavage.

Avant de se faire inscrire au bureau des mœurs, celle qui se dévoue au métier s'est déjà proposée d'ordinaire devant une maîtresse de maison. Elle a subi sur les lieux une première visite attentive et humiliante, invitée qu'elle est à *faire voir ses avantages*. Il va sans dire que la *dame* se montre plus ou moins difficile, selon les maisons. Il y a tels établissements qui prennent le rebut de leurs voisins, tandis que d'autres veulent à peine de filles qui au point de vue esthétique sembleraient dans le monde très-passables. Ce qu'il y a de confusion et de dépit dans les réponses aux questions qu'on lui adresse peut tout au plus se deviner. Nous supprimerons, au reste, ces détails préalables, pour supposer enfin l'inconnue louée, installée et vêtue dans la maison de tolérance.

Un des premiers soins de la fille à son entrée dans

le mauvais lieu, c'est de changer son nom, sans doute par une raison de pudeur. Nous parlons ici de celles qui en ont un, car quelques-unes de ces malheureuses ne connaissent que leur surnom, auquel elles répondent par habitude comme les animaux domestiques. Ce besoin d'altérer leurs noms, au point de les rendre méconnaissables, et d'en changer souvent plusieurs fois dans une année, a étonné tous les économistes, qui n'y ont vu qu'une manie et une fantaisie des prostituées. Cette absence de nom a une signification plus sérieuse : c'est le premier caractère de l'esclavage. Pour avoir un nom, il faut exister : et les filles publiques n'existent pas civilement.

Le second caractère de l'esclavage est le manque absolu de toute propriété. Le mendiant a ses haillons, le sauvage a sa hutte, le mort a son linceul : la fille n'a rien. Les meubles de sa chambre, les vêtements qui la couvrent ne lui appartiennent point. Sa chemise même est à la maîtresse de la maison. Cette entrepreneuse enharnache ses prostituées pour le service comme des chevaux de louage ou des bêtes de somme. Afin de varier les agréments de la toilette, elle fait passer de l'une à l'autre les objets de la garde-robe commune ; la même écharpe banale a couru quelquefois sur le sein de toutes les filles d'une maison de tolérance. La prostituée ne porte pas ses vêtements, elle les subit. Cette absence de toute propriété constitue pour elle un supplice latent, qui la ravale à ses propres yeux ; rien ne lui appartient plus sous

10.

le ciel : ses habits sont à la maison de tolérance, son corps est à tout le monde, son âme est au génie du Mal.

Encore la fille publique ne s'aperçoit-elle guère de ce dénûment, tant qu'elle sert dans la même maison de débauche ; mais c'est lorsqu'elle veut en sortir qu'elle rencontre des difficultés avec la maîtresse. « Les filles de maison, comme on sait, dit M. Frégier, ne possèdent aucun vêtement qui leur appartienne ; elles n'ont ni linge, ni bas, ni souliers, étant dans l'usage de se défaire, lorsqu'elles entrent dans une maison de prostitution, des vêtements qui les couvrent, vêtements presque toujours grossiers et de peu de valeur. Ce dénûment, que les maîtresses de maisons ont jusqu'ici favorisé et même provoqué pour assujettir plus aisément leurs filles à leur volonté, est cause de débats continuels entre elles. En effet, il est des filles qui, à la suite d'une querelle avec ces femmes qui les tyrannisent, disparaissent de la maison, emportant, faute de hardes personnelles, les effets dont elles sont parées ; cette soustraction est dénoncée à la police, qui fait arrêter les filles auxquelles on l'impute, soit pour les obliger à restituer les effets qui ne leur appartiennent pas, soit pour les punir administrativement, si leur soustraction a le caractère d'un vol. »

Il serait aisé aux maîtresses de prévenir ces débats : il leur suffirait d'obliger leurs filles, — nous devrions dire leurs esclaves, — à inscrire sur un registre la

liste des vêtements qu'elles apportent avec elles et mettent de côté en entrant dans la maison de tolérance ; mais qu'on se garde bien d'une telle précaution !

Les filles de maison, proprement dites, ou *filles d'amour,* ne touchent de leurs maîtresses aucun gage ni aucun profit (1). Le seul argent que puisse recevoir par hasard une telle prostituée lui vient du don personnel et en quelque sorte du *pourboire* que lui font les hommes. C'est ce que ces malheureuses veulent dire quand elles demandent pour *leurs gants.* Cette faible rétribution est le denier de la prostituée et pourrait devenir un jour le pécule propre à assurer son affranchissement, si la pauvre esclave savait le conserver ; mais l'état de dénûment étant, comme nous l'avons vu, la cause principale de la dépendance de ces filles, les maîtresses de maisons ne négligent rien pour entretenir et consolider cet anneau de la chaîne. L'intérêt de l'entrepreneuse est de combattre chez les prostituées l'économie comme un vice. Aussi excite-t-elle sans cesse la coquetterie et la vanité de ces enfants perdues, qui se divertissent généralement aux rubans, aux fleurs, aux perles fausses et à mille

(1) « Les filles dites de maison ne retirent aucun fruit de leur prostitution journalière, que la nourriture et le vêtement. Ce fait est général et ne souffre aucune exception, pas même dans les maisons de tolérance de premier degré, où certaines filles procurent aux maîtresses de ces maisons des recettes qui ne sont pas moindres de plusieurs milliers de francs par mois. » *Des Classes dangereuses,* par Frégier.

autres bagatelles. Elle leur refuse ces colifichets par avarice et par calcul; mais elle leur facilite le moyen de se les procurer. Souvent même, elle leur fait des avances d'argent ou les pousse à contracter des dettes envers les fournisseurs de la maison.

En un mot, la propriété étant pour la femme la seule sauvegarde contre la prostitution et le seul moyen d'en sortir, les exploiteuses de chair humaine luttent de toutes les armes qui sont en leur pouvoir contre l'ordre et la prévoyance qui mettraient les filles publiques à même de s'affranchir. Or, on devine aisément que le caractère de ces malheureuses étant généralement mobile, vain, capricieux, extravagant, les maîtresses de maisons n'ont pas grand'peine à les fourvoyer dans toutes sortes de dépenses inutiles; c'est tout profit pour elles. D'abord, les frais de toilette sont évidemment de la part des filles un moyen de plaire aux hommes, et ensuite les dettes qu'elles contractent ainsi permettent de les retenir au service et d'en tirer parti le plus longtemps possible.

Un troisième caractère de l'état de servitude où languissent les prostituées est la dépendance entière qui les lie à la maison de tolérance, et dont nous venons tout à l'heure d'expliquer la cause.

A son entrée, la fille est toujours un peu novice. Une vieille, dont nous n'osons, — par respect pour le lecteur, — prononcer ici le vrai nom, se charge de l'instruire. Cette éducation de la fille consiste dans

les mille moyens plus ou moins adroits d'attirer l'homme. Cet art varie suivant les quartiers. Du côté de la Bourse, de la Chaussée-d'Antin et du boulevard de Gand, la prostituée doit se promener seule sur le trottoir, en tirant légèrement de l'œil et à propos ; du côté du Palais-Royal, des rues Saint-Honoré, Montmartre, parler doucement à l'oreille ; dans le quartier latin, tutoyer et nommer hautement les choses par leur nom ; enfin, dans la Cité, dans la rue de l'Hôtel-de-Ville et ailleurs, il lui faut raccrocher bravement, prendre les bras rebelles, et tirer de force à elle les passants, quitte à recevoir de gros coups de coude dans la poitrine.

Le vrai tyran de la fille, c'est la *dame de maison*, sorte de Néron femelle dont les volontés ne souffrent point de résistance. La *dame de maison* achète, troque, loue, dépouille, met au rebut, selon son caprice, cette pauvre marchandise humaine qu'on nomme *la prostituée* : moyennant un morceau de pain et un haillon prêté, elle croit avoir conquis sur sa victime un droit tout à fait absolu. Les coups, les injures, les mauvais traitements, viennent, s'il y a lieu, au secours de ce droit et lui prêtent une vigueur très-frappante. Les maîtresses de maisons sont, à cet effet, d'une stature robuste et disposent d'un poing vaillant. Elles appellent cela *savoir se faire obéir*. Des filles de maison ont été transportées à l'hôpital, toutes noires de meurtrissures et de coups d'ongles, par suite des mauvais traitements de leurs maîtresses. Pourquoi

ces femmes ne se regarderaient-elles point comme autorisées à punir leurs mercenaires? — Elles les logent et les nourrissent (1).

Il s'en faut de beaucoup que la domination des dames de maisons revête toujours ces formes acerbes ; elles ont d'autres moyens de soumettre leurs filles, moyens plus doux plus insinuants, plus cauteleux, mais qui n'en sont pas moins sûrs. Quand la nouvelle venue surtout en vaut la peine, ces mégères avides la caressent, la grisent : on n'imagine pas tous les petits soins qu'elles lui prodiguent. Flatteries, promesses, toilettes, cadeaux, elles ne négligent rien pour retenir leurs esclaves à la chaîne. Mais comme ce qu'elles craignent le plus dans le commencement chez les filles inscrites, c'est un retour sur elles-mêmes et sur leur déshonneur, les maîtresses de maison ont particulièrement recours aux plaisirs de la table pour entretenir ces malheureuses dans un état d'ivresse et de folie qui les

(1) Une nuit que je passais dans une rue déserte, je vis à la lueur du réverbère une jeune fille de douze ou treize ans, en guenilles, toute pleurante et toute désolée, que sa mère tirait par le bras en la maltraitant ; la pauvre fille, à mon approche, eut honte pour sa mère, et lui dit d'une voix brève : — « Cessez; voici quelqu'un qui vient. — Cela m'est bien égal, à moi, reprit en jurant la disgracieuse mégère ; je n'ai pas peur du monde ; tu m'appartiens, puisque je te nourris. » — Ce hideux langage est celui de tous les despotismes modernes; tous s'imposent au nom de la faim ; tous exigent en retour d'aliments grossiers qu'ils concèdent un abandon absolu et humiliant de toute volonté propre. Les filles publiques surtout se vendent à qui les fait vivre.

rend incapables de toute réflexion. Quelques-unes de ces *dames* s'entendent merveilleusement à retenir leurs esclaves dans les lieus honteux de la prostitution; leur secret consiste à flatter tous les penchants des filles tombées en leur pouvoir et à exciter toutes leurs convoitises. Ces prévenances feintes, ces caresses vénales, ces petits soins hypocrites, ces câlineries, ces artifices n'ont, dans la pensée de la maîtresse de maison, qu'un but unique, celui de faire servir ces malheureuses d'instruments à sa propre fortune. Autant elle affecte des airs de bonté pour tout ce qui peut complaire à ses belles, autant elle se montre sévère sur l'exercice du métier. Ce n'est point assez de les ruiner par la boisson, la bonne chère, elle les exploite avec une cupidité farouche, presque sans relâche, et souvent malgré leurs justes réclamations. Quand l'une de ces esclaves attire beaucoup de monde, la dame dit qu'elle est contente d'elle, mais ne lui accorde pour cela aucun avantage. Si la besogne presse, on envoie quérir des auxiliaires dans un bouge voisin. Une maison prête ainsi ses filles à une autre maison, moyennant redevance, comme une ferme ses troupeaux ou ses bêtes de somme. La servitude, avec toute ses formes les plus hideuses, s'est réfugiée dans ces établissements, servitude complète, servitude de l'âme et du corps, du jour et de la nuit; car le soir, qui invite toutes les autres créatures au repos, appelle la prostituée à la honte.

La manière dont les maîtresses de maisons sur-

veillent leurs filles aux heures de travail (1) varie suivant les quartiers. Dans les établissements pauvres, il y a, au rez-de-chaussée, une sorte de boutique à verres dépolis, dont nous avons déjà parlé ; c'est là que les prostituées attendent la pratique. Dans d'autres maisons, elles *font salon* au premier étage. Toutes cherchent à tuer ces heures mortelles d'ennui par des jeux de cartes, des causeries, des chansons, quelquefois même des lectures ; mais elles n'y réussissent qu'à moitié. Quand vient leur tour, comme elles disent, on les envoie monter la garde devant la porte ou courir dans la rue... Assez ! jetons un voile sur le reste. Il est, sans doute, utile de savoir à quoi s'en tenir sur le supplice des prostituées; mais il y a telles révélations devant lesquelles le courage manque et la plume tombe des mains.

Cette vie, toujours la même, renouvelée tous les soirs et dont il faut passer sous silence bien des détails, n'est-elle pas mille fois désolante? Les malheureuses, attachées au boulet de l'infamie, souffrent plus que les galériens. Elles ont d'abord moins de liberté qu'eux ; car les forçats jouissent sous la chaîne du grand air, de l'inviolabilité de la conscience. Ils

(1) C'est le mot consacré. Traversant la nuit une ville de province, j'entendis dans une rue déserte, à une misérable lucarne, une voix assez fraîche qui sortait d'un mauvais lieu et qui chantait : « *Travailler c'est prier.* » Quel travail et quelle prière ! Je n'oublierai jamais l'impression de tristesse qui me glaça jusqu'à la moelle des os.

peuvent préméditer le mal; on ne les oblige point à le commettre.

Aux optimistes qui nous reprocheraient d'avoir exagéré la domination de la maîtresse de maison sur ses esclaves, nous répondrions par ces lignes de M. Parent lui-même : « Ces infortunées, renfermées dans les « maisons publiques, sont obligées de s'abandonner « au premier venu qui les réclame, fût-il couvert des « plus dégoûtants ulcères : il n'y a pas à reculer si « elles veulent éviter les coups et les plus affreux « traitements ! Les dames de maisons ne leur donnent « pas de repos ; car, pour me servir d'une compa- « raison qu'ont souvent employée devant moi les « inspecteurs de l'administration, le charretier le « plus grossier et l'entrepreneur de roulage le plus « rapace ménagent plus les chevaux qui ne leur « appartiennent pas que les dames de maisons ne « ménagent les femmes dont elles se servent pour « arriver à la fortune. »

On est saisi à cette lecture du profond sentiment de notre inconséquence. Oui, nous sommes des enfants étourdis, Français qui portons, à dix-huit cents lieues de nous, notre compassion et notre intérêt sur des esclaves noirs, tandis que nous avons dans nos murs, devant nos yeux, des esclaves blanches bien autrement à plaindre et dont nous ne nous soucions aucunement. Jamais cependant, aux colonies, un maître n'exerça sur ses négresses une tyrannie aussi féroce, aussi révoltante. Il semble, en vérité,

que nous ne soyons bons qu'à nous attendrir sur des maux à distance. Ceci tient à l'esprit de controverse introduit depuis tantôt quinze ans dans les affaires politiques ; esprit querelleur, dissentieux et bavard qui éloigne les questions pratiques pour se jeter dans les discussions vagues, les généralités banales ou les luttes personnelles. — Or, pendant que ces messieurs dissertent, le peuple souffre, l'homme vole, la fille se vend!

La cruelle domination des maîtresses de maisons étant un des supplices les plus constants des *filles d'amour*, quelques-unes essayent de s'y soustraire, du moins en partie. Elles emploient pour atteindre leur but le moyen d'affranchissement que nous avons indiqué plus haut, c'est-à-dire qu'à l'aide des libéralités de leurs visiteurs, elles amassent un petit pécule qui les met à même de passer dans la maison de tolérance à l'état de *filles en numéro*. Celles-ci ne font plus partie du troupeau ; elles sont simplement en pension chez les maîtresses de mauvais lieux. Les mégères se vengent en les rançonnant avec la dernière impudence. « Les dames de maisons louent à leurs pensionnaires une chambre ordinaire 3 francs par jour ; si elle est garnie d'une psyché, d'un lit propre, d'un canapé, cette chambre coûte jusqu'à 4, 5 et même 10 francs ; une robe ordinaire vaut 2 francs chaque fois ; une chemise, 8 sous; une paire de bas, 6 sous. On loue, dans la même proportion, des bagues, des colliers, des bijoux. Quant à la nour-

riture, elle est ordinairement de 4 à 6 francs (1). » On conçoit que la position est rarement tenable : quelque gain, en effet, que réalise une fille, il lui est difficile, même en ruinant ses forces, de subvenir à de pareilles charges. Cette catégorie de prostituées n'en est pas moins digne de remarque, en ce qu'elle représente un système d'économie et de personnalité qui, suivi avec courage, aboutirait, comme nous le verrons par la suite, à l'émancipation.

Enfin, nous avons parlé d'une autre dépendance que les filles esclaves et déshonorées subissent chaque jour : c'est celle du public.

Les prostituées communiquent, en dehors de la maison de tolérance, avec deux espèces d'hommes : leurs pratiques et leurs souteneurs.

On se fait aisément une idée du public qui hante ces lieux maudits : des libertins à cheveux blancs, des êtres blasés, des débauchés de bas étage, l'écume et la lie des villes. Le plus triste à dire, c'est que des jeunes gens naïfs, timides auprès des femmes du monde, viennent souvent jeter dans un tel bourbier leur innocence, leur ardeur de vingt ans, leur santé. Au seuil de ces antres infâmes, arrête, malheureux ! Songe à ta mère : vivante, elle pleurerait de honte et de douleur si elle te savait là ; morte, elle le voit peut-être. Songe à ta sœur, songe à la femme que tu

(1) *De la Prostitution dans la ville de Paris*, par Parent-Duchâtelet.

aimeras sans doute un jour. Arrête, un pas de plus dans cette voie fatale, c'est le déshonneur, un pas de plus, c'est la mort.

Ce public est crapuleux; quelquefois même il est féroce.

Il y a encore de nos jours, assure-t-on, des hommes (sont-ce des hommes ou des monstres?) qui, sans être marquis, pensent avec l'infâme auteur de *Justine*, « que la douleur produite sur l'objet de nos convoi-« tises rapporte à nos sens du plaisir. » On refuserait de croire à certains faits odieux si ces faits n'étaient racontés par des personnes graves et d'anciens fonctionnaires publics. Parent-Duchâtelet et d'autres affirment que des misérables louent quelquefois des filles, dans ces maisons hideuses, pour avoir le plaisir de leur percer les oreilles, de leur donner un ou plusieurs soufflets sur la joue, de leur enfoncer des épingles dans la chair. — Ces malheureuses, moyennant salaire, se soumettent à tout.

Comme ceci, en effet, sort des conditions ordinaires du marché, on le paye en sus : ainsi, ces créatures vénales, que la pratique d'un métier abrutissant avilit chaque jour davantage, descendent, pour un peu d'or, aux complaisances les plus lâches et aux souffrances les plus honteuses. Instrument de tous les plaisirs, même coupables ou ridicules, la fille s'y prête généralement avec dégoût ; mais le désir de se *rendre utile* dans la maison, et de mériter ainsi les bonnes grâces de sa maîtresse, l'entraîne, avec le désir du gain, à toutes ces ignominies.

La tyrannie du public n'est encore rien, comparée à celle des *souteneurs*. Les prostituées nomment ainsi l'homme qui leur sert en quelque sorte de mari provisoire et qui les défend à l'occasion contre les outrages auxquels ces malheureuses sont plus exposées que d'autres sur la voie publique. Ces hommes, qu'on nomme aussi *marlous*, puis enfin d'un autre nom que la décence oblige à taire, sont généralement plus attachés à la maison qu'à la fille. Il s'entendent donc, sans en avoir l'air, avec la maîtresse du mauvais lieu, pour ployer le caractère souvent revêche des prostituées aux vues d'exploitation qu'on a sur elles. Ces hommes appartiennent généralement à une classe sombre et fainéante. Ils se font remarquer par leur force physique. Les misérables abusent volontiers de cette force pour intimider leurs maîtresses, ou, pour mieux dire, leurs esclaves. Le plus souvent, ce n'est point l'amour qui attache les filles à ces hommes, c'est la crainte des coups et quelquefois même de la mort.

Les malheureuses, ne pouvant alors briser leur chaîne, n'ont d'autre moyen que d'en changer. « Pour « se débarrasser de leur souteneur, elles sont obligées « d'avoir recours à un autre homme plus robuste « encore, et, par conséquent, plus redoutable et plus « tyran que le premier (1). » Dans l'occasion, ces hommes, qui tiennent eux-mêmes ténébreusement à la police, résistent aux agents, et ménagent à la fille

(1) *De la Prostitution*, par Parent-Duchâtelet.

surprise en contravention des moyens de fuite. Ils surveillent également le soir les inspecteurs, pendant que la fille s'acquitte de son service. Quand la prostituée est voleuse et qu'elle dévalise les passants à l'aide de certains entretiens nocturnes, les *marlous* font le guet alentour, le long d'un pignon obscur, pour l'avertir des mouvements de la rue : ces misérables nomment cela *faire le mur*.

Les souteneurs vivent à la charge des filles. Parasites d'une parasite, ils ressemblent à ces insectes qui se nourrissent au détriment d'autres insectes. De cette manière, les produits de la prostitution, déjà si bornés, sortent de l'homme pour retourner à l'homme. Les malheureuses comprennent parfaitement à quel point elles sont dupes ; mais, encore une fois, elles ne peuvent se passer de ces êtres immondes, qui leur prêtent la vigueur du poing, dans le cours d'une vie brutale et toujours militante, réclamant trop souvent l'usage de la force.

Le plus triste à dire, c'est que ces hommes ne sortent point toujours de l'obscurité. « Quelques-uns, dit « M. Béraud, portent un nom imposant par de grands « souvenirs. Il est donc des souteneurs, des marlous, « dans toutes les classes de la société ; on en trouve « dans les salons de l'opulence comme sur le grabat « de la misère. » Qui ne se sent rougir en lisant ces lignes? Ainsi ces misérables n'ont même pas l'excuse que la dernière des prostituées peut invoquer en sa faveur, la misère! le *marlou* s'est vautré dans ce bour-

bier par goût, par paresse, par amusement. En tout l'homme est descendu plus bas que la femme; il est devenu, de son plein gré, une sorte d'ordure vivante, devant laquelle les pourceaux eux-mêmes doivent passer avec dégoût.

Ici s'arrête l'histoire des filles de maison, esclaves, comme nous l'avons vu, de l'administration, esclaves de la maison de tolérance, esclaves de l'homme. Passons à une autre classe de prostituées qui s'élève un peu au-dessus de celle-ci, nous voulons parler des filles libres ou isolées, qui sont, aux *filles d'amour* proprement dites, ce qu'étaient anciennement les femmes affranchies aux femmes esclaves.

## III

Les filles isolées se divisent en deux classes : 1° celles qui provoquent publiquement aux fenêtres, dans les rues, sur le pas de leurs portes, sur les places et dans les promenades ; 2° celles qui ne provoquent pas, « mais dont la banalité à domicile, comme dit M. Parent, est habituelle et bien connue. »

Il va sans dire que les premières sont inférieures aux secondes. Ce sont elles qu'on rencontre souvent pendant la journée avec un léger carton sous le bras et qui ont soin d'oublier leur parapluie pendant les temps d'averse.

Souvent ces filles nomades, ne pouvant conduire

chez elles leurs pratiques, les amènent dans des *maisons de passe*. Ces établissements diffèrent des maisons de tolérance en ce qu'ils reçoivent en courant et, comme on dit, pour *le quart d'heure*, des filles du dehors inscrites, mais libres. Ces maisons sont pourtant obligées d'avoir, en général, au moins deux filles à demeure, afin de justifier les visites fréquentes que l'administration a raison d'y faire, à cause des désordres qui s'y commettent. S'il faut en croire le témoignage de M. Parent-Duchâtelet, ces maisons ont souvent servi d'asile à des femmes mariées et à de jeunes filles perverties qui venaient y satisfaire à leur aise les convoitises de leurs amants. Quant aux filles stationnaires, elles reçoivent chez elles pendant la journée, de dix heures du matin à quatre heures de l'après-midi. Quelques-unes réussissent à se faire de la sorte une clientèle qui leur permet de mettre leurs faveurs à un prix assez élevé.

Les filles isolées présentent tous les signes d'une liberté naissante. Leur nom, quoique presque toujours d'emprunt, est moins mobile que celui des filles de maison. Mais les deux caractères qui les distinguent surtout des autres prostituées, et qui laissent les filles captives à une grande distance d'elles, c'est l'individualité et la propriété.

Jusqu'ici ces malheureuses vivaient en commun et pour ainsi dire en troupeau. L'isolement leur crée une existence distincte : leur personnalité commence. C'est un progrès relatif qui amène à sa suite beaucoup

d'autres progrès. Avec le sentiment du *moi* naît tout de suite chez la femme l'instinct de la coquetterie. Les filles isolées sont, en général, assez bien vêtues, et ce qui est plus caractéristique encore, vêtues à leur goût. Ce n'est plus cette mise banale qui fait en quelque sorte de toutes les filles d'une maison de tolérance une seule fille ou même une seule chose. Les maladies honteuses sont beaucoup plus rares chez elles que chez les autres prostituées, quoique ces filles ne subissent qu'une fois par mois la visite du dispensaire. Il faut attribuer cette amélioration aux soins qu'elles prennent de leur personne et au choix qu'elles font des hommes qui les fréquentent.

La maison de tolérance a ses habitudes de malpropreté et de nonchaloir qui gagnent toutes celles qui y entrent. Alitées la plus grande moitié du jour, les filles qui l'habitent ne donnent à leur toilette que les soins réclamés par leur métier, soins grossiers auxquels ces malheureuses ne tardent même pas à mettre peu de conscience et peu de cœur. La coquetterie n'existe bientôt plus chez ces prostituées. Quand on leur en demande la cause, elles vous répondent avec un mouvement de tête amer : A quoi bon ? — Ces pauvres femelles humaines ne sauraient, en effet, avoir grand goût à soigner un corps qui ne leur appartient plus et qui sert d'instrument à la fortune d'une maîtresse. Il n'en est pas ainsi des filles isolées. Par amour-propre et par intérêt, elles sentent le besoin d'entretenir leur fraîcheur. Quelques-unes même ajoutent à la partie

11.

solide et en quelque sorte hygiénique de leur toilette certains raffinements qui leur nuisent. L'abus des odeurs fortes, par exemple, qu'elles prennent pour un signe d'élégance, n'est souvent chez elles qu'un aveu de l'impureté de leur état. Les parfums qu'elles versent sur leur condition malheureuse ne sauraient la changer. Ces femmes ressemblent à un blessé qui voudrait panser sa plaie avec des fleurs : c'est parer le mal, mais ce n'est point le guérir.

Nous devons dire un mot de la toilette des prostituées libres. Chacun se reproduit dans ce qui l'entoure : mais les objets qui nous approchent de plus près sont ceux que nous frappons davantage de notre cachet. Ainsi les meubles participent moins de notre caractère que les habits, et, parmi ces derniers, les plus intimes sont ceux auxquels nous confions plus de nous-mêmes. Les femmes surtout mettent plus de goût et plus d'art que les hommes à leurs vêtements, y laissent plus de leurs inclinations.

Il n'y a rien à raconter sur la toilette des filles de maison ; ces dernières, vêtues des ornements qu'on leur donne, portent tant bien que mal la livrée de leur maîtresse. Il n'en est pas de même des filles isolées. Ces dernières commencent à avoir une toilette, parce qu'elles ont un caractère. Elles recherchent surtout dans leur costume ce qui appelle la vue. De là un goût naturel pour les couleurs éclatantes, les modes extraordinaires, les étoffes de luxe. Quelques-unes composent avec les velours de coton, le similor, les

pierres fausses, — moins fausses pourtant que l'éclat menteur de leur fortune, — une mise à effet qui attire l'œil. On comprend que dans l'intérêt même de leur commerce, elles mettent sur elles tout ce qu'elles ont de plus beau.

La bonne tenue des filles isolées varie selon les ressources et le goût de chacune; mais toutes tiennent énormément à s'attifer avec art, c'est le moyen de mettre leur personne en évidence, c'est leur gagne-pain. Quelque conscience qu'apporte néanmoins une fille à sa toilette, elle la fait et la défait si souvent dans la soirée qu'elle ne peut vraiment y suffire. Il lui arrive de temps en temps de n'agrafer que moitié de sa robe, et de passer des œillets en laçant son corset. Peut-être est-ce aussi au désordre de ses idées que tient le désordre de son costume, quand elle s'en va par la ville, le chapeau d'un côté, le voile de l'autre, la robe et le châle au hasard; cette désinvolture lui donne un air évaporé qui fait sourire aigrement les femmes du monde. De là peut-être le proverbe : jeter son bonnet par dessus les moulins. A Paris, il faudrait dire : jeter son chapeau par dessus les tours de Notre-Dame.

Les filles isolées se montrent en général très-soucieuses de leurs cheveux; mais elles ne réussissent pas toujours à leur donner le tour qui conviendrait le mieux. Elles en commettent le soin à la main des coiffeurs qui se soucient plutôt de contenter le mauvais goût de ces femmes que de le redresser. Quelques-unes se font accommoder les cheveux jusqu'à trois fois

par jour ; il est vrai que des accidents nombreux et faciles à prévoir en troublent sans cesse l'ordonnance. L'abus de graisse vanillée, musquée, safranée, plutôt faite pour dégoûter les hommes difficiles que pour les attirer, coûte à ces créatures des sommes considérables. L'habitude de passer leurs tresses au fer chaud plusieurs fois par jour, de les savonner et de les brûler d'essences, ne tarde pas, avec d'autres causes secrètes, à dévorer ordinairement les plus belles et les plus riches chevelures. Les extravagantes y suppléent alors par du faux.

C'est surtout de trente à quarante ans que les filles isolées cherchent à dissimuler les traces de leur déclin. Quelques-unes, c'est même le plus grand nombre, se chargent les joues d'un fard rongeur qui leur enlève les dernières fleurs de la jeunesse, se peignent les cils et sourcils, ont enfin recours à tout le tatouage de la mode. Peu à peu elles se couvrent la tète d'un voile, fuient habituellement la lumière du soleil, ne se montrent que le soir dans les théâtres, aux concerts ou dans les rues mal éclairées ; leur figure ressemble à certaines robes fanées qui ne sont plus de mise qu'au demi-jour.

Si imparfaite qu'elle soit, au point de vue du goût, la toilette des filles isolées n'en présente pas moins, sur celle des autres prostituées, un progrès qui s'accorde avec tout le reste. Quelques-unes se confondent presque dans la foule avec les femmes à parties et les lorettes qui forment la région supérieure des

femmes vouées par état à l'exercice de la débauche.

Le moral des filles isolées présente des améliorations notables sur celui des filles de maison et principalement sur celui des filles insoumises. Comme les hommes qu'elles reçoivent sont généralement mieux élevés que les habitués des maisons de tolérance, elles contractent, dans leur commerce, des manières moins abjectes. Leur langage est plus soigné que celui des prostituées en maison. Tout ce qu'elles gagnent leur appartenant, ces filles isolées peuvent ne servir qu'à un petit nombre d'individus mieux choisis ; ce qui, joint aux autres avantages de leur personne, les rend plus capables de plaire.

Elles amassent, quelquefois, du fruit de leurs économies, une petite fortune qui n'est guère moindre de mille ou quinze cents livres de rente, et qui va souvent au delà. On ne s'étonnera donc plus que le chiffre des filles isolées, ayant contracté mariage pendant l'exercice de leurs tristes fonctions publiques, s'élève à 91, tandis que celui des filles de maison ne monte pas au-dessus de 30.

Le second caractère qui sépare les filles isolées des autres prostituées communes, c'est la propriété. Elles ont un *chez soi ;* elles sont, comme elles disent, *dans leurs meubles.* Ce sentiment du *mien* est si puissant que bon nombre de malheureuses cherchent par tous les moyens à s'affranchir de la maison de tolérance. Il est vrai que cette délivrance crée pour la fille une source d'inquiétudes ; elle est

désormais obligée de pourvoir elle-même à son entretien, à sa nourriture, à son loyer ; toutefois, il n'en est presque aucune qui ne préfère cette vie tourmentée, mais libre, à la sécurité abrutissante de l'esclavage. Entre les filles de maison proprement dites, ou filles d'amour, et les filles isolées, nous avons, d'ailleurs, rencontré plus haut une classe intermédiaire qui est celle des filles en numéro. Celles-ci forment, en quelque sorte, la transition entre la maison de tolérance et le domicile. Les pensionnaires du mauvais lieu, qui n'y tenaient plus que par le séjour qu'elles y faisaient, arrivent souvent à rompre ce dernier lien de dépendance matérielle. Les obstacles qui s'élèvent contre cet affranchissement n'ont point échappé à M. Frégier : « La condition des filles de maison, dit-il, est pire, sous les apparences les plus séduisantes, que celle de la dernière des filles libres. Il ne faut pas, d'ailleurs, se méprendre sur le servage des filles de maison. Ce servage tient à leur dénûment personnel, qui les prive des moyens de conquérir leur liberté, faute de vêtements et de toute espèce de ressources. A cela près, il est loisible aux filles de cette classe de passer, selon leurs propres convenances, à l'état de filles isolées. »

Il ne faudrait pas, du reste, que le lecteur crût ce mouvement d'ascension commun à toutes les prostituées. C'est, au contraire, le sort du petit nombre, de celles que la nature a généralement mieux servies, ou que leur caractère économe, l'amour de l'ordre et

quelquefois un reste de conduite, ont mieux conseillées. Mais, en général, la perspective qu'a devant elle la fille insoumise ou la fille de maison, ce n'est pas de monter : c'est de descendre.

Les jeunes personnes, gentilles et de bonne mine débutent par les meilleures maisons; mais chaque année, chaque mois leur enlève un attrait et marque une ride. De degré en degré, le vif-argent du thermomètre s'abaisse jusqu'à zéro.

Une pente fatale les entraîne, d'affronts en affronts, de quartier en quartier, jusqu'à la borne de la rue Mouffetard ou de la barrière Saint-Jacques. Pour celles qui n'ont point su se mettre à l'abri des revers du métier au moyen d'épargnes et en se ménageant un asile, l'automne des ans amène peu à peu des maux horribles. Il leur faut alors attendre à la porte des allées, avec une grâce feinte, attendre toujours. Il leur faut quitter le *salon* pour courir dans la rue, courir par la pluie et par le froid, à demi vêtues, courir sans cesse après ce maître universel et bourru qui les repousse du coude. Il leur faut encore subir les affronts et les railleries de compagnes plus jeunes qu'elles, qui insultent, les pauvres folles, à une décrépitude bien rapide et dont elles seront victimes à leur tour : quelques-unes des filles vieillies ont à peine trente-deux ans.

Les filles isolées forment, comme nous l'avons vu, l'aristocratie des prostituées. Elles affectent de dédaigner les filles de maison, qui s'en vengent à leur tour sur les filles insoumises. Comme ces malheureuses

ont appris des hommes le mépris, elles se le repassent de l'une à l'autre. Le fardeau de la honte descend, descend toujours et ne s'arrête de la sorte qu'à la pierreuse ou à la fille à soldat : dix degrés plus bas que l'enfer.

En parlant de *filles libres*, nous avons adopté le terme consacré par le langage administratif. Hâtons-nous pourtant de le déclarer : il n'y a point de liberté dans la débauche. Ce n'est ni le dénûment, si absolu qu'il soit, ni les règlements, si sévères qu'on les suppose, ni la reclusion dans la maison de tolérance, ni la surveillance étroite qui s'exerce dans ces cloîtres du libertinage, ni les verrous qui font la servitude de la prostituée; ce sont les attaches qu'elle a contractées avec le mal. Elle a beau recouvrer jusqu'à un certain point la faculté d'aller et de venir, demeurer chez elle, s'habiller à sa guise, recevoir qui elle veut ; elle n'en reste pas moins dépendante pour vivre, esclave d'un gain illicite et du plaisir des autres, esclave toujours. Que la malheureuse change de bagne, qu'elle cherche à limer ses fers, la chaîne des funestes habitudes lui tient au cœur, fait partie d'elle-même. Plus cette chaîne s'étend, plus elle est lourde. Il n'y a de vraie liberté pour la femme que dans le sentiment et la pratique du devoir.

## DES MOYENS DE COMBATTRE LA PROSTITUTION.

---

**Obstacles. — Bonnes et mauvaises qualités des filles publiques. — Moyens employés par l'administration pour les surveiller. — Réformes proposées. — Progrès qui s'accomplissent naturellement. — Ce qui reste à faire.**

---

### I

Nous avons cru qu'il était utile de reproduire en détail, d'après des documents authentiques, le tableau de la vie actuelle des prostituées, afin de mieux fixer l'état de la question (1). Jusqu'ici, comme on voit, la fille demeure un être perdu pour la société ; que dis-

---

(1) Quelques critiques ont reproché à l'auteur de n'être pas entré dans assez de détails; mais peut-être n'ont-ils pas réfléchi à la nature de ces détails ni à la difficulté qu'il y a d'y entrer sans blesser la décence et le bon goût. Ce livre est fait pour être mis entre les mains de tout le monde. Nous aimons mieux, en une pareille matière, être accusé de n'en avoir pas dit assez que d'encourir le blâme d'en avoir trop dit.

je? une créature dangereuse, corrompue, infortunée, une vipère sifflante et vénéneuse cachée dans les grandes herbes mêlées de fleurs, qu'on nomme *les voluptés*. Eh bien! à nos yeux, tout cela est un désordre, tout cela est un mal.

A ce mal existe-t-il un remède?

Avant de nous prononcer à cet égard, il importe de signaler les obstacles qui, dans l'état présent des choses, s'opposent à l'affranchissement des prostituées. Ces obstacles sont de deux sortes : les uns tiennent aux conditions qui environnent les filles publiques, les autres naissent de ces filles elles-mêmes.

Quelques-uns des obstacles étrangers aux prostituées viennent de l'administration.

Nous l'avons dit et il faut le répéter : l'administration croit servir les intérêts de la morale publique; elle ne néglige rien pour assurer la discipline et le bon ordre, mais elle est liée à un système dont il est permis de signaler les inconvénients.

Une prostituée réussit-elle à sortir de son infâme métier pour rentrer dans le monde, il lui faut d'abord obtenir sa radiation sur le registre de la police : cette formalité entraîne pour la fille et pour celui qui la retire du mauvais lieu des démarches humiliantes. La radiation ne s'accorde d'ailleurs que lentement et difficilement, après un temps d'épreuve qui n'est presque jamais moindre de six mois, et durant lequel la femme, quoique retirée de la prostitution, continue de subir toutes les servitudes administratives. Encore

cette rature à la plume, une fois obtenue, ne fait-elle que couvrir une tache, elle ne l'anéantit pas ; le souvenir reste ; le nom, quoique barbouillé d'encre, reparaît toujours sous l'œil exercé des inspecteurs. Il y a là un stigmate, commandé sans doute par des raisons d'ordre et de sécurité publique, mais dont les suites n'en sont pas moins funestes pour la prostituée, marquée désormais à perpétuité.

Ce n'est pas tout : la dame de maison, irritée comme une araignée à qui l'on retire sa proie, invente mille moyens pour la ressaisir. Elle craint, d'ailleurs, que ce *mauvais exemple* ne soit suivi des autres filles et que l'on ne déserte le métier. La voilà donc qui s'évertue à reprendre la pauvre mouche envolée de sa hideuse toile. Elle réunit pour cela toutes ses ressources, met en œuvre toutes ses combinaisons. Nous allons voir tout à l'heure si son infernal esprit est à court de ruses.

D'abord, elle profite de la jalousie naturelle aux autres filles lorsqu'elles voient une de leurs compagnes remonter de l'ignominie du métier à une position plus ou moins honnête dans le monde. Excitées donc par cette mégère et par les passions envieuses de leur propre cœur, elles ne manquent jamais, lorsqu'elles rencontrent cette ancienne camarade, l'occasion de l'aborder en lui parlant ; si elle s'esquive pour les éviter, alors viennent les gros mots et les reproches sanglants sur son orgueil. Si elle est au bras d'un homme, ces filles affectent de passer devant elle avec

des rires et des regards familiers qui disent tout haut : *Nous te connaissons.*

Pendant ce temps, la maîtresse de maison ne cesse de manœuvrer ; elle écrit elle-même et fait écrire à la police des lettres qui mettent en doute la conversion de la fille récemment libérée. Plusieurs filles adoptées par des étudiants et tirées par eux du mauvais lieu ont été arrêtées, sur de pareilles dénonciations, trois et quatre fois de suite après leur sortie, quoiqu'elles menassent une vie calme et relativement inattaquable avec leurs amants.

Si ces artifices n'ont pas encore tout le succès qu'elle en attend, la maîtresse de maison a recours aux grands expédients.

En effet, le protecteur de la fille, celui qui l'a retirée du ruisseau pour en faire sa maîtresse, reçoit chaque jour des lettres menaçantes. Des hommes de mauvaise mine rôdent, le soir, autour de sa maison. Il est suivi, de jour, dans les rues, par des figures suspectes, et coudoyé par des bras robustes qui n'ont rien de rassurant. Plusieurs jeunes gens qui, poussés par un amour singulier ou des vues de philanthropie, avaient voulu élever jusqu'à eux ces filles abaissées, ont eu ainsi à subir des rencontres nocturnes et des agressions dont ils ne se sont tirés qu'à force de courage, de fermeté et de présence d'esprit. Les marlous sont habitués à considérer la fille publique comme une propriété, une corruption légale sur laquelle ils vivent, eux vers de chair, et ils ne souffrent pas qu'on veuille la leur

ravir ; c'est autant d'enlevé à leur exécrable industrie. Ils se liguent donc entre eux par instinct et par calcul, ils s'entendent avec la maîtresse du mauvais lieu pour sévir contre toute transfuge du vice. Que deviendraient-ils, les pauvres hères, si par hasard le bon exemple allait être contagieux ?

Parmi les divers obstacles qui s'opposent à la conversion des filles publiques, se place donc au premier rang la dame de maison, autant par les embûches dont elle entoure les échappées de son bagne, autant par la hardiesse et le cynisme de ses gardes-chiourme, que par les moyens dont elle se sert à l'intérieur de ses domaines pour retenir les autres malheureuses sous le joug de la prostitution. Nous avons parlé de la manière dont elle combattait, chez les filles soumises, les goûts d'économie et de prévoyance ; elle en fait autant pour le travail. Rien ne lui coûte quand il s'agit d'entretenir ces esclaves dans une paresse abrutissante. Ne rencontre-t-elle pas, dans la mollesse naturelle à ces malheureuses, des dispositions suffisantes pour le repos et la nonchalance, elle a recours aux sensualités de la table et aux attraits de la promenade toujours surveillée. La journée des filles se passe, à part le travail que l'on sait, à ne rien faire. Elles se lèvent, dit-on, vers onze heures ou midi pour le déjeuner. Quelques-unes même le prennent dans leur lit. Celles qui descendent pour se mettre à table, les cheveux épars, la toilette négligée, en robe flottante ou en chemise, semblent dormir encore. Après le déjeuner, elles

remontent dans leurs chambres ou se visitent entre elles pour tuer le temps. Couchées sur des lits ou sur des meubles, les pieds nus dans leurs pantoufles, la tête renversée et toute noyée de sommeil, elles présentent le spectacle de la plus dégoûtante fainéantise. Quelques-unes, dans certaines maisons, travaillent bien à des broderies, à des raccommodages ou à d'autres ouvrages de couture ; mais c'est toujours contre le gré de la maîtresse qui, si elle ne s'y oppose pas formellement, par prudence, n'en cherche pas moins à détourner ses filles de semblables occupations. Ces *dames* n'aiment pas non plus celles qui lisent : cela, disent-elles, *les fait réfléchir*. En général donc, et à part quelques exceptions fort rares, la condition de la prostituée est le *far-niente*. Un commissaire de police, ayant voulu reconnaître la véritable profession de l'une d'entre elles qui se disait ouvrière, lui regarda les mains, et ne trouvant aux doigts aucune marque de piqûre d'aiguille ni aucune trace d'autre travail, il lui dit avec assurance : « Vous n'êtes point ouvrière, mais fille publique. »

Les malheureuses sont marquées au sceau de l'oisiveté.

La paresse avant, pendant et après leur séjour dans la maison de tolérance, tel est le vice de ces misérables, vice entretenu, flatté, encouragé par les buveuses de sang et d'or qui ont intérêt à l'abjection de telles victimes.

Les bons sujets, pour les maîtresses de maisons,

sont les filles biens dissolues, parce que celles-là, du moins, restent longtemps au métier. Aussi, ces femmes ne négligent-elles rien pour choyer et pour nourrir chez les prostituées quelques vices bien tenaces qui les empêchent de rentrer dans le monde. Elles font même pour cela des sacrifices intéressés que plus d'une jeune sotte attribue quelquefois, du moins dans les commencements, à une générosité d'âme tout à fait inconnue de ces êtres vils.

Un autre obstacle étranger à la fille, obstacle que nous avons longuement développé ailleurs, c'est le manque radical de toute propriété, et, qui plus est, l'absence des moyens de l'acquérir. La fille publique reste dans la maison de tolérance et dans la prostitution, parce qu'en dehors de cette ignominie, il n'y a pour elle d'autre perspective que de se faire ramasser dans la rue comme une mendiante ou une vagabonde.

Il existe à l'affranchissement des prostituées d'autres barrières qu'élèvent les prostituées elles-mêmes : ce sont, en général, les mœurs qu'elles contractent dans le métier. Le mauvais lieu a, en effet, son caractère, son parler, ses goûts, ses habitudes, dont la plupart des filles ne peuvent plus ensuite se dépouiller pour rentrer dans le monde. Elles ont beau vouloir se laver de la tache originelle, la fange tient désormais à leurs mains comme le sang à celles de Pilate.

Un des vices les plus inhérents aux prostituées, surtout à celles de bas étage, c'est l'ivrognerie : mais si

hideux que soit ce vice chez une femme, il y a quelque chose de plus affreux et de plus triste encore, c'est la cause qui l'a fait contracter : « Tous les renseignements que j'ai pris, dit M. Parent-Duchâtelet, prouvent qu'elles n'ont commencé à boire que pour s'étourdir. »

L'immoralité profonde de quelques-unes ne contribue pas moins que l'ivrognerie à leur fermer pour toujours les portes de la société.

Nous n'en finirions pas si nous voulions décrire tous les défauts des prostituées. L'abjection, l'abrutissement, la goinfrerie, la paresse, la prodigalité, la violence, font, hélas! sur ces pauvres damnées plus de replis et de détours que jamais le Styx inexorable : *Styx inamabilis undâ.*

Cet état déplorable et avili des filles tient peut-être à l'opinion qu'on a d'elles dans le monde. Chargez de votre anathème, de vos mépris telle classe de la société que vous voudrez, et vous la verrez bientôt descendre au-dessous même de ce mépris et de cet anathème. Les femmes surtout, en général molles et ductiles par caractère, sont ce que l'opinion les fait. La prostitution, par elle-même, est un fléau qui sort de sources impures et misérables ; mais vous l'avez encore gâtée par l'ironie, le sarcasme, l'insulte et le dégoût amer que vous avez répandus sur la prostituée. Ce n'est pas le moyen de nettoyer un ruisseau que d'y jeter de la boue.

## II

Il y a, chez la prostituée, des obstacles graves qui s'opposent à toute régénération morale ; mais n'y a-t-il pas, d'un autre côté, de bonnes dispositions qui favoriseraient, au contraire, le retour de quelques-unes à une meilleure conduite ?

Le sentiment religieux n'est jamais éteint chez la prostituée. Il reparaît, au contraire, et sans cesse, sous mille formes diverses. On la voit faire dévote, ment le signe de la croix devant un enterrement qui passe ; attacher, le jour de Pâques-fleuries, un rameau bénit à sa ceinture, payer des messes afin que son amant ne tombe pas à la conscription, porter sur elle une petite médaille en argent ou faire allumer des cierges autour de Notre-Dame-de-Bon-Secours pour guérir un enfant malade. M. Parent en cite une qui refusa un rendez-vous dans une église. Il paraît, au reste, que ce sentiment religieux n'abandonna, en aucun temps, les filles de mauvaise vie. A Rome, elles fréquentaient immodérément les temples.

Mais une vertu singulière aux prostituées, et qu'elles pratiquent presque toutes de tout cœur, c'est la charité. Elles se visitent mutuellement à l'hôpital, se cotisent pour fournir des vêtements à celles qui doivent sortir de prison et qui se trouvent dans une nudité absolue. Il est rare également qu'elles repoussent la main des pauvres.

Les clochettes de mai secouaient leurs ombelles ;
C'était fête du roi, les *lions* et les belles
Laissaient, après l'hiver, éclore avec pâleur
Au soleil attiédi leurs toilettes en fleur :
Mais tandis que les quais versaient leur foule accrue,
Un pauvre aveugle était à l'angle d'une rue,
Au milieu de la fête et non loin du château.
Gardes nationaux, tenant au bras leur femme,
Officiers de comptoir que la presse diffame,
Courtisans harnachés allant à leurs travaux,
Riches, dans leur orgeuil, traînés par des chevaux,
Tout passait, tout riait, sans regarder cet homme.
Il avait beau, taisant le nom dont on le nomme,
Crier : « Je suis aveugle, et je vous tends la main !
« Donnez, vous qui passez, chrétiens, par le chemin ! »
On ne l'écoutait pas : on allait à la fête,
On allait.... Dans la foule immense et satisfaite,
Vers l'aveugle que Dieu de son pouce toucha,
Hors une jeune fille, aucun ne se pencha.
C'était ce que l'on nomme une fille perdue,
Une âme par la faim à l'opprobre vendue ;
Elle avait payé cher le sou qu'elle donna ;
Et Dieu, que l'on dit bon, alors lui pardonna ;
Car aveugle de cœur, mendiante elle-même,
Pauvre fille qu'on bat et que jamais l'on n'aime,
Elle avait le matin, vous le savez, Seigneur,
Ramassé cette aumône aux égouts de l'honneur.
— Riches beautés au col tout chargé de guipures,
Ce sou, quoique tombé d'entre des mains impures
Et que vous méprisez, ce sou, je vous le dis,
Luira plus que votre or, un jour, au paradis !

La pudeur elle-même (qui le croirait !), le sentiment de la pudeur ne s'efface pas entièrement du cœur des prostituées : seulement ces malheureuses se font une pudeur à elles. On en a vu rougir de dépit et de confusion lorsque la domestique de l'établissement ouvrait

par mégarde la porte de leur chambre à un étranger, avant que leur toilette fût tout à fait réparée.

Toutes les prostituées ne sont point cuirassées contre le mépris : il y en a qui se montrent très-sensibles dans le tête-à-tête aux moindres marques d'honnêteté : on a observé que quelques-unes d'entre elles éprouvent surtout de la reconnaissance pour les jeunes gens qui, par un certain respect de la femme, s'abstiennent de les tutoyer. Comment ne pas être touché de ce sentiment chez les filles publiques, si l'on songe aux dégradations qui leur ont été imposées par des hommes ne valant pas mieux qu'elles, et se croyant le droit de les humilier cruellement? Les malheureuses ont une soif ardente de pardon et d'oubli. Une bonne parole est pour elles comme un verre d'eau froide donné à un pauvre.

Il est sans doute des natures grossières et sensuelles que l'habitude du métier endurcit à la honte, des filles tellement vicieuses et corrompues qu'elles méprisent ceux qui ne les méprisent point assez. N'en est-il point d'autres au contraire chez lesquelles les qualités délicates de la femme ne sont point éteintes, mais seulement recouvertes par l'enveloppe bourbeuse de la profession ? Comment expliquer la répugnance que témoignent certaines d'entre elles pour des mots indécents, les rougeurs subites qui leur montent aux joues devant un homme qu'elles aiment, le goût qu'elles ont pour les lectures vertueuses, l'admiration naïve qu'elles éprouvent devant certaines scènes de la

nature, leurs joies innocentes à voir la pousse des feuilles en avril ou à entendre le chant des petits oiseaux? Tous ces faits sont pourtant attestés par de graves observateurs. La chasteté de l'âme survivrait-elle, en certains cas, aux horribles souillures de la débauche physique? Mystère!

Les prostituées aiment surtout trois choses au monde : le soleil, les fleurs et leurs cheveux.

L'une d'elles, raconte M. Parent-Duchâtelet, étendue sur son lit à l'hôpital, une belle journée d'été, s'écriait : « *Que Dieu est bon de faire briller sur nous son* « *soleil!* » Ces proscrites, habituées à ne tenir aucune place dans la société, à n'avoir part à rien, se sentent émues devant ce foyer commun, devant cette lumière universelle et libérale qui se lève chaque matin sur tous ses enfants et ne connaît dans le monde ni serfs, ni parias, ni filles publiques.

On les voit aussi donner à l'achat des bouquets un argent considérable ; ces pauvres femmes déflorées et flétries aiment à retrouver dans les lis, les fleurs d'oranger et les pâquerettes un peu de leur ancienne blancheur : à défaut de leur parfum de vertu évanoui, elles aiment à respirer en quelque sorte la virginité de la fleur, comme elles se plaisent à s'entourer, quand elles le peuvent, de l'innocence des petits enfants.

Le prix qu'elles attachent à leur chevelure, quand d'ailleurs elles ne tiennent plus à tout le reste, vient sans doute également d'une bonne disposition morale : c'est le dernier souvenir qui leur reste de leur temps

d'innocence, le seul ornement naturel que l'homme ne leur ait point trop souillé ; elles aiment cette chevelure que peut-être leur mère a bénie et dans laquelle souvent elle passait les mains.

Mais c'est surtout lorsqu'elles se rendent au dispensaire pour y subir la visite que les filles publiques donnent des marques de pudeur accidentelle et momentanée. Pour peu qu'elles se sentent regardées dans ce moment-là, elles rôdent autour de l'endroit fatal avec embarras, la rougeur sur le front, les yeux baissés ; enfin, si elles se décident à entrer, elles le font avec la rapidité de l'éclair : elles n'entrent pas, elles disparaissent. Quelques-unes (celles qui en ont le moyen) viennent en fiacre; elles ont soin, pour ne point être vues, d'abaisser le rideau de la portière.

La fille publique a de bons côtés par lesquels elle serait peut-être à même de remonter à la vertu ; il suffirait souvent pour qu'il en fût ainsi de lui tendre la main au lieu de la repousser comme on le fait avec orgueil et avec dégoût. Ces pauvres orphelines, envers lesquelles l'humanité se montre si dure et si marâtre, ne demanderaient pas mieux, pour la plupart, que de se régénérer, et elles se régénèrent en effet à notre insu, toutes les fois qu'un généreux sentiment les saisit au cœur. Ce sentiment est celui de la maternité. Une fille-mère devient à l'instant même, à ses propres yeux et aux yeux de ses compagnes, une femme grave, sérieuse et presque transformée. Les incommodités de la grossesse, bien loin de l'affliger, la réjouissent et lui

inspirent un noble orgueil. Il lui semble qu'elle rentre dans ses droits et dans les devoirs de la société en rentrant dans les lois de la nature. Ses couches se font à l'hôpital avec toute sorte de dévotion, de courage et d'allégresse. Le nouveau-né la blanchit de son innocence, de sa candeur, de son sourire, de ses caresses. Voilà donc un petit être au monde qui ne la méprise ni ne la souille ! Quelle joie ! Pour redevenir bonne, patiente, oublieuse de l'injure et des hommes, la fille n'a qu'à regarder son enfant. A ses yeux tout est là. Cet enfant représente par ses larmes le repentir qu'elle n'a pas encore et l'innocence qu'elle n'a plus. Cet enfant est sa foi, son espoir, son bon ange, son salut, et il lui semble que Dieu lui-même n'oserait pas la damner si elle se présentait à lui ce petit Jésus entre les bras.

Qui s'imaginerait que c'est dans cette classe de femmes dégradées que l'on trouve peut-être les exemples les plus héroïques d'amour maternel ? Quelques-unes ont été jusqu'à se retrancher le nécessaire ou jusqu'à vendre leurs cheveux, uniquement pour payer les mois de nourrice de leur enfant. Mais la nature, qui ne souffre jamais qu'on viole impunément ses lois, accorde rarement à ces malheureuses la satisfaction de devenir mères. La prostitution est généralement stérile : ainsi le veut l'ordre éternel des choses. D'un autre côté, exposées à mille causes abortives, les prostituées amènent bien rarement à terme le fruit de leurs entrailles. L'une d'elles, que cite M. Parent-

Duchâtelet, devint folle par la douleur qu'elle éprouva de ne pouvoir jamais accoucher. Il y a pourtant quelques exceptions. Par une de ces fantaisies de la nature qui déjouent tous les calculs de la science, une fille de la rue du Cœur-Volant, qui n'avait jamais été féconde en vivant avec un homme qu'elle aimait, devint grosse plusieurs fois de suite dans le mauvais lieu, et éleva ses enfants.

La Convention, qui, malgré ses erreurs, comprenait le secret de toutes les régénérations morales, avait voté des secours aux filles-mères, non comme on l'a dit, pour offrir une prime d'encouragement à la débauche, mais pour ne point séparer la mère de l'enfant, et lui fournir ainsi un moyen d'expiation dans l'accomplissement du premier des devoirs envers la nature.

Un autre sentiment qui restaure aussi par moments la prostituée, c'est l'amour. Si souillée qu'elle soit, si fréquentée par la foule, si déflorée à la surface par ce travail banal et ce commerce de chaque nuit, elle conserve au fond du cœur un besoin d'affection : la fille aime un homme à travers tous les autres hommes. A celui-là un reste de jeunesse, de volupté et de pudeur ; aux autres les baisers mercenaires ; à celui-là les caresses gratuites ; à celui-là des privautés folles et singulières que la fille invente exprès pour lui et qu'elle défend contre tout autre. Les prostituées de la première classe (les filles libres) choisissent leurs amants, selon qu'elles peuvent, parmi des étudiants, des commis, des garçons de boutique,

des ouvriers. Malheureusement il arrive souvent que cet amour, le plus noble sentiment qui élève le cœur de la fille publique, après celui de la maternité, tombe sur des êtres aussi dégradés qu'elle-même. La faute en est encore moins à la prostituée qu'à la position qu'elle s'est faite.

En dehors de l'ordre social existe une classe d'hommes en guerre permanente avec la propriété. Or, il n'est pas rare que ces deux exceptions, la prostituée et le voleur, venant à se rencontrer, s'unissent désespérément l'une à l'autre, la sœur au frère, la proscrite au proscrit. Ce qu'il y a de singulier en ceci, c'est que l'amour, si bas qu'il se pose, élève, purifie, transforme toujours un peu le cœur humain. Le voleur devient à certains instants tendre, passionné, et presque touchant devant la fille de joie, et la fille de joie devient, en certains cas, intéressante devant le voleur.

Nous en avons eu devant les yeux un exemple frappant dans une affaire de justice au fond de laquelle il y avait deux assassins, une jeune fille en deuil et un cadavre (1).

Un voleur aimait une prostituée, et cette prostituée l'a quitté : voilà son tourment, sa fièvre, la plaie de son cœur. La fille à tout le monde n'est plus à cet homme. Que va-t-il devenir? Il parcourra Paris comme un

(1) Affaire de l'assassinat de madame Renaud, où figuraient Micaud et la fille All'ette.

fou, il maigrira, il en perdra la tête, il essayera de se tuer. L'amour se rencontre toujours avec les mêmes symptômes dans le cœur de l'homme et de la femme, à quelque dégradation qu'on les suppose descendus. Le voleur est jaloux comme Othello, quoique sa Desdemona soit une pauvre fille perdue, une prostituée inscrite au bureau des mœurs. Cet homme se montrera même plus beau, plus grand, plus dévoué dans sa passion que le Maure de Venise: il ne tuera pas sa maîtresse; il essayera pour de bon, et à plusieurs reprises, de se tuer lui-même. — Dites-nous, chastes beautés du grand monde, combien il y a d'hommes qui ont manqué de se donner la mort pour l'amour de vous! qui se sont attaché le cou à un lacet, parce que votre joli cœur semblait se retirer d'eux! Eh bien! une femme proscrite, conspuée, honnie, est plus avancée que vous, mes belles colombes: elle a trouvé l'amant dévoué, l'amant qui, tendre, soumis, suppliant, infatigable, finit par se tuer lui-même quand il n'a pu vaincre les rigueurs et les infidélités de sa maîtresse. Tenez, à votre place, je serais jalouse de cette fille.

On dira peut-être que ce n'est point là de l'amour, que c'est de la frénésie et de l'immoralité. — Sans doute, ce n'est point l'amour comme nous le comprenons; c'est l'amour tel que le comprennent des êtres violents, pervertis, en lutte avec la société, mais chez lesquels la nature n'a point perdu tous ses droits et qui trouvent dans un sentiment généreux en lui-même le courage du sacrifice.

L'amour est comme le ciel : plus on descend et plus il paraît bleu.

A mesure qu'on pénètre dans les régions basses et ténébreuses de la société on rencontre l'énergie des sentiments développée avec une sorte de fureur. Une fille de la première classe devint folle pour avoir été abandonnée de son amant. On en a vu d'autres donner tout leur argent aux pauvres, cet argent si chèrement gagné, par la grande joie d'avoir trouvé un homme qui leur plaisait; elles renonçaient, pour lui être agréables, à l'ivrognerie, aux jurements, à la gloutonnerie et aux autres défauts du métier. Enfin, la jalousie, chose étrange ! les tient aux entrailles comme les autres femmes. On en cite qui tombèrent en langueur et en démence *parce que leur amant leur avait fait des traits.* Courroucées, elles lui reprochent hautement son inconstance *en lui vantant leur fidélité.* — Ces pauvres femmes, qui ont épousé le genre humain, trouvent ce maître-là trop banal ; il leur faut un cœur à elles seules, un cœur où se répandre, il leur faut un soutien. Malheureusement le roseau sur lequel elles s'appuient ne tarde pas à les blesser : elles donnent de l'amour, et on leur rend le mépris, les coups, les soufflets. Plusieurs entrent ainsi à l'hôpital toutes saignantes ; une fois guéries, elles courent de nouveau vers leur gracieux bien-aimé pour lui demander pardon, à deux genoux et à mains jointes, d'avoir été battues !

C'est surtout au milieu du silence et de la solitude

des prisons que la voix du cœur se fait entendre à ces pauvres êtres dégradés. De la prison de la Force les détenus trouvent moyen de faire parvenir à la maison de Saint-Lazare des bouquets emblématiques. Le langage des fleurs (qui le croirait?) est employé par ces misérables pour faire comprendre leurs sentiments. La violette indique le caractère modeste d'un jeune brun ; la rose est un blond doux et coloré ; le lilas est un châtain très-amoureux. Les filles de Saint-Lazare choisissent, dans le bouquet, selon leurs goûts, et envoient également leur emblème à l'inconnu dont elles imaginent la figure. Si ces échanges sont agréés de part et d'autre, une correspondance s'établit par lettres, dans lesquelles ces amants, qui ne se sont jamais vus, s'assurent de leur mutuelle affection. Suffit-il que des natures souillées entrent en contact avec un sentiment honnête pour qu'elles remontent à une sorte de décence? Ces lettres ne contiennent, en général, aucun mot obscène.

La maison centrale d'Embrun a deux quartiers bien distincts, l'un destiné aux hommes et l'autre consacré aux femmes. Le voisinage des deux sexes ne profite, d'ailleurs, en aucune sorte aux détenus : toute communication est absolument interdite entre les deux bâtiments. Ces réprouvés habitent côte à côte sans jamais se voir ni se parler. Les mêmes souffrances, les mêmes privations, les mêmes soupirs, enflent, aux mêmes heures du jour et de la nuit, ces cœurs solitaires sans qu'ils trouvent aucun moyen de se

joindre, ni de s'entendre par signes : des murs inexorables, des barrières de fer et de granit, séparent éternellement ces natures faites pour s'unir.

Dans les comédies les amoureux réussissent toujours à tromper la vigilance d'un vieil oncle ou d'un tuteur ; mais à Embrun les murailles sont hautes, les verrous plus sûrs que les murailles, les gardiens plus inébranlables encore que les verrous.

Cependant, si comprimé que soit le cœur humain, si hermétiquement enfermé qu'on le suppose entre des cercles de pierre, il trouve toujours moyen de se répandre à travers certaines fissures secrètes et mystérieuses. Les détenus d'Embrun, quoique nuit et jour observés, gardés, surveillés, ont inventé une voie de communication sentimentale avec le quartier des détenues. Ces hommes, qui ont plus de raisons qu'Adam dans le paradis terrestre pour s'ennuyer d'être seuls, contractent un mariage idéal avec l'une des femmes qui s'ennuient de leur côté. Les couples s'assortissent selon la durée de leur peine, selon leur caractère et selon les indications de leur figure. Comme d'ailleurs ils ne se connaissent pas et se voient seulement des yeux de l'âme, il ne leur en coûte pas plus de se rêver mutuellement sous des traits accomplis. Les petits cadeaux, les services, les lettres s'échangent entre les deux individus pendant tout le temps de la captivité, qui n'est souvent pas moindre de six ou sept années. Ces criminels mutilés par la prison recommencent dans une langue moins élevée,

mais non moins touchante, l'élégie épistolaire d'Héloïse et d'Abeilard.

L'amour prend quelquefois dans ces régions basses un caractère sombre et sauvage comme les mœurs des hommes et des femmes qu'il rapproche. Un voleur et une fille de mauvaise vie s'entretenaient à travers les grilles d'une autre prison : « — Toi m'aimer, dit-elle ? tu « ne te couperais pas seulement pour moi le petit doigt « de la main ! — M'en défies-tu ? — Oui. » A ce mot, l'homme qui avait un couteau pour diviser son morceau de pain qu'il mangeait en parlant, se trancha le doigt et le jeta à travers la grille. « Tiens, » dit-il. La femme se montra satisfaite de ce gage d'amour, et la liaison commença. — Qui ne croirait lire une page de l'histoire des *Mohicans* ?

Les unions auxquelles manque un sentiment d'estime mutuelle ne sont jamais durables. On s'est aimé, l'on se quitte. Peut-on d'ailleurs donner le nom sacré d'amour à de telles rencontres sans idéal, sans respect du devoir, sans autre garantie que l'exaltation des sens ? Non. La femme qui a foulé aux pieds toutes les lois morales a, quoi qu'elle fasse, un vide dans le cœur.

Toutes les filles publiques sont-elles à plaindre ?

Il s'en trouve, il faut l'avouer, dont la légèreté est extrême et que l'habitude du vice fait tomber insensiblement en une sorte d'enfance, d'où leur vient sans doute le surnom de *filles folles* qu'on leur donnait au moyen âge. Celles-là s'aperçoivent moins que les autres des horreurs de leur état ; elles prennent même la vie

en jouant. La *Chartreuse*, le *Prado*, le bal *Montesquieu*, le cabaret, les tiennent dans une sorte de vertige et d'étourdissement qui les empêche de voir clairement le fond de l'abîme. En considérant la bonne santé, la belle humeur et l'insouciance de quelques prostituées, certains hommes se hâtent de conclure, fort contents d'eux-mêmes, qu'après tout ces créatures ne sont pas malheureuses. Il convient d'abord de séparer l'exception de la règle. Si le métier semble, en effet, conserver, accroître même, dans certains cas, la fraîcheur et le bien-être physique de quelques filles, il détruit, chez le plus grand nombre d'entre elles, les forces et les agréments de la nature. La gaieté s'en va avec tout le reste ou dégénère en une joie bruyante et crapuleuse qui attriste par un caractère de licence. Tant pis, du reste, pour celles qui rient, *vœ vobis qui ridetis!* Loin de voir dans l'indifférence apparente de quelques filles publiques un prétexte pour ne point nous affliger de leur déchéance, nous y découvrons, au contraire, un nouveau motif d'intérêt et de commisération. Si quelques-unes d'entre elles ne sentent pas leur état, nous devons encore les plaindre davantage, car c'est une dégradation de plus.

Ces filles contentes de leur position sont en petit nombre. Généralement les filles souffrent du plaisir des autres; elles souffrent de l'abandon, elles souffrent surtout du remords.

On en cite qui devinrent folles pour avoir été reconnues dans cet état par quelques anciens habitants de

leur pays. Sur cinq cents filles aliénées, trente-six furent entraînées à la folie par des chagrins cuisants et des humiliations sans fin. Si vous en voyez quelques-unes affecter l'insolence, le cynisme et l'ironie, à qui la faute ? Ces malheureuses, attaquées tout à l'entour par le sarcasme et l'offense, opposent à l'outrage un front d'airain, repoussent la honte par l'orgueil, et sur leur cœur qui saigne, sur leurs lèvres mordues, étalent un rire sinistre. — Il faut d'ailleurs bien qu'elle rie, la fille de joie : c'est son métier !

L'état moral des prostituées est ce qu'il y a de plus triste et de plus saignant au monde. Tous les observateurs ont remarqué chez elles, dans la prison, à l'hôpital et dans la maison de tolérance, un besoin de bruit, de mouvement, d'agitation, de tapage, qu'il faut attribuer sans aucun doute à la nécessité où elles sont de s'étourdir ; ces malheureuses espèrent ainsi étouffer la voix de leur conscience ; elles ressemblent aux enfants qui, ayant peur, chantent en traversant les bois, pendant la nuit. Vains efforts, elles ne viennent pas toujours à bout de donner le change aux protestations sourdes de la nature et de l'esprit. C'est ce qui produit alors ces filles inquiètes, sortes de fantômes errants en lutte avec la société et avec elles-mêmes, qu'on voit flotter dans la ville comme des nuages, toujours maussades, toujours agitées : leur vie a le déchirement et la vacillation du remords ; on dirait qu'il est écrit sur leur front : *Eris vaga et profuga super terram.*

Ce grand besoin d'attachement, cette soif d'affection qu'une volupté grossière, brutale et désordonnée n'a pu satisfaire, tel est le châtiment de celle qui a profané l'amour. A qui donc irait-elle offrir son cœur et qui en voudrait ? La malheureuse en est réduite à chercher une distraction dans le changement, mais le cri de sa conscience la poursuit. Elle ne peut se tenir plus de deux ou trois mois dans la même maison ; la marche est un de ses besoins. On la voit flotter dans Paris, agitée, sombre, soucieuse, la mort dans l'âme, le rire aux lèvres. On dirait dans ces moments-là une pauvre âme damnée. Elle va d'un quartier dans un autre, sans savoir où. Tous les ruisseaux la connaissent, toutes les bornes l'ont heurtée, tous les murs de Paris ont reflété son ombre. Va ! va ! Elle semble vouloir se fuir elle-même. Oh ! qu'elle doit alors arrèter un regard d'envie sur ces fenêtres, si pauvres qu'elles soient, où, au sixième étage, il y a de la lumière, du feu et une famille. « Là du moins, se dit-elle, est l'honneur, là est le repos ! »

Oui, nous ne saurions trop le redire, la fille de joie souffre. Cette foule solitaire et brutale qui la fréquente chaque soir lui dépose au cœur un vide immense. Quand elle se trouve seule en présence d'elle-même, l'abandon, l'ennui, l'abattement, le dégoût, lui ôtent le peu de forces que la débauche lui avait laissées ; elle ferme la paupière et s'endort pesamment sur ses maux.

Après avoir partagé si longtemps une couche à

deux et à tout le monde, la prostituée sent enfin le besoin d'un lit à elle, froid, solitaire et chaste, pour s'y reposer : or, ce lit de la fille, c'est le cercueil.

Encore la malheureuse n'arrive-t-elle qu'à travers mille souffrances jusqu'à cette retraite. Le lecteur se souvient que nous avons parlé des maladies qui la rongent et qui en emportent chaque jour quelque lambeau (1). La perspective la plus sûre de la fille de joie, c'est l'hôpital : elle y entre sans murmurer. La maladie est presque sur toutes d'un effet austère ; quelques-unes cherchent à la conjurer par la prière et l'aumône. Si c'est la mort qui vient à elles, les prostituées la saluent gravement comme leur sœur. La mort se montre moins dure aux filles de joie qu'aux vierges et aux reines : — elle ne leur emporte aucune couronne. — Presque toutes se jettent dans ses bras avec confiance ; elles ne manquent guère alors d'appeler un prêtre. L'homme noir reçoit leur dernier souffle et leur dernier aveu. Cet aveu se réduit toujours à quelques mots : « J'ai aimé, j'ai eu faim, je me suis « vendue. » Ceci fait, elle meurt. On jette sur son cadavre un peu de terre et d'oubli, *car la fille à tout le monde* n'est connue de personne.

Seulement le cimetière, moins partial que la ville, la reçoit comme une autre dans son sein et la confond avec les pauvres dans la fosse commune. Six mois

(1) « Une prostituée, dit M. Béraud, n'est jamais sûre en se levant de ne pas se coucher le soir gangrénée. »

après il n'y a guère plus de différence entre le cadavre d'une duchesse tout rongé de vers et celui d'une fille à soldats. Voilà presque de nos jours la seule égalité vraie, celle du commencement et de la fin. La vie n'a pour tous qu'une entrée et qu'une sortie, dit la Bible : *Omnibus introitus ad vitam et similis exitus.*

Toutes cependant ne finissent point dans le métier. Mais leur avenir n'en est pas moins sombre pour cela. Nous renonçons, du reste, à mesurer cette échelle de maux qui commence à l'âge le plus tendre et se prolonge jusqu'à la vieillesse, échelle monstrueuse qui ne s'élève pas vers le ciel comme celle de Jacob, mais dont, au contraire, chaque degré est une chute, qui commence à la prostituée et qui finit par la *marcheuse* ou la *proxénète.* On nomme ainsi ces vieilles femmes qui servent le soir d'enseignes vivantes aux maisons de prostitution, ou celles qui accompagnent les jeunes filles publiques sur le trottoir.

Toutefois, le sort le plus commun aux prostituées, lorsqu'elles ne meurent pas dans le métier, est « de « s'attacher à un vieil ouvrier veuf ou célibataire ; « elles prennent soin de cet homme, partagent ses « travaux, préparent ses aliments et passent pour son « épouse légitime. » Rien ne ressemble en ce cas à leur manière de vivre, qui tient à la fois du dévouement de la femme, de la soumission et de la fidélité du chien. Les ouvriers auxquels s'attachent ces femmes sont, pour la plupart, des vidangeurs, des balayeurs, des récureurs d'égouts : — une fange purifie l'autre.

Quand on songe que la plupart de ces malheureuses ont été jeunes et jolies; qu'il ne leur a manqué qu'un peu d'adresse dans leur temps pour s'établir; que quelques-unes ont été dérangées dans leurs projets de mariage par un fol amour toujours vénérable, on se tait ou l'on se demande si les hommes, en ne tenant aucun compte des circonstances atténuantes, sont vraiment justes envers ces misérables esclaves de leurs plaisirs.

On a vu que la prostituée vivait à une école forte et sévère, celle du malheur. Il est donc impossible qu'elle n'y contracte pas le désir de sortir de son abominable état. Il ne tiendrait peut-être qu'à la société de seconder cette bonne intention.

## III

Les moyens proposés jusqu'ici et mis plus ou moins en pratique pour faire disparaître les prostituées se réduisent à deux : les uns ont voulu les supprimer immédiatement; d'autres ont imaginé d'étendre à la société tout entière la violation de tout droit et de tout devoir qui caractérise l'existence de la fille publique. Or, ces deux moyens, loin de remédier au mal, ne feraient que l'aggraver.

Supprimer immédiatement les prostituées est le rêve de tous les réformateurs imprudents et brouillons qui abattent les mœurs en prétendant les rele-

ver. Jusqu'à nouvel ordre, la prostitution est un fléau avec lequel il faut compter. Les États les plus corrompus ont toujours été ceux où l'on a essayé de l'anéantir. Les passions brutales éclataient alors en viols, en adultères, en incestes, en monstruosités de toutes sortes qui accusaient hautement le mauvais effet des mesures intempestives. Tout en voulant comprimer autant que possible la prostitution, nous ne sommes pas de ceux qui croient qu'il suffit d'un décret révolutionnaire et de quelques gendarmes pour l'étouffer. Faire disparaître un mal de la surface de la société, ce n'est point le guérir. Le mal se jettera sur d'autres points, et, comme toutes les plaies, il deviendra d'autant plus dangereux qu'il sera plus intérieur et plus caché.

En 1793, Chaumette voulait essayer de ces moyens de répression pour purifier des filles publiques la ville de Paris; mais, tout en rendant justice à ses intentions qui cette fois étaient bonnes, nous n'hésitons pas à déclarer qu'il s'est étrangement mépris. C'est une grande erreur que de prendre la société pour un camp où un ordre du jour suffit à dissiper tous les vices. Non : ces grossiers palliatifs peuvent maintenir l'ordre pendant quelques jours ; mais, continués, ils donneraient lieu à l'exercice clandestin de passions plus fortes que la loi. Il faut attendre ces progrès de la révolution introduite dans les mœurs par les idées, les saines doctrines, et non point d'un coup d'État. Rien de plus facile, en vérité, que d'envoyer

quelques sergents de ville pour faire évacuer les maisons de filles, et que d'écrire sur la porte : *Boutiques à louer.* Mais si vous n'avez pas préparé à ces pauvres filles dispersées une place dans le monde, si vous n'avez pas suffisamment fait l'éducation du peuple pour l'éclairer sur ce point délicat, le rôle de la femme, vous n'aurez fait qu'un coup de tête maladroit, et les maux qui en résulteront seront cent fois pires que ceux auxquels vous avez voulu porter remède.

Il y a encore des gens qui prennent la société pour un vase dont il suffit de nettoyer le dehors, tandis qu'ils laissent le dedans plein de lie et d'ordures. Nous leur dirons : commencez donc par purifier le fond de la coupe, c'est-à-dire par changer les idées, par émonder les mœurs, et ensuite vous verrez à nettoyer l'extérieur.

Ces réflexions s'appliquent aux mesures imaginées par M. Debelleyme et exécutées en 1830 par M. Mangin, pour purger les rues de Paris de la présence des prostituées. La révolution de Juillet les vit sortir de leurs repaires au bout de quelques jours en plus grand nombre qu'auparavant. Cette répression apparente n'avait donc point amélioré les mœurs.

Quant au second moyen, celui qui consiste à détruire le mariage, tout contrat obligatoire, toute loi morale, il ne mérite que le mépris et le dégoût. Ceux qui, pour abolir les maisons de tolérance, ont imaginé de faire du monde entier un grand lupanar, ressemblent à certains économistes qui, ne sachant comment

amener tous les hommes à posséder, ont inventé un beau jour de les rendre tous également pauvres. Ce serait reculer vers la promiscuité originelle et *antéhistorique*, vers l'ignorance de la paternité, vers l'abjection de la femme, sorte de louve allaitant au hasard les enfants des autres, comme celle qu'on dit avoir nourri sur les bords du Tibre les deux jumeaux fondateurs de Rome.

Ne pouvant ni supprimer ni admettre la prostitution, l'autorité a essayé de la régler. Ce troisième moyen était le seul qui fût conforme aux usages et à la raison dans un pays habitué en tout à être gouverné. Nul ne conteste à l'État le droit de punir les prostituées qui ne se conforment point aux ordonnances de police ; mais il est permis de se demander si ce système de répression, utile à certains égards, exerçe une très-heureuse influence sur le caractère de ces êtres indisciplinés. La prison n'améliore pas les filles publiques; elle les corrompt. C'est à Saint-Lazare qu'elles contractent pour la plupart ces goûts contre nature dont parle M. Parent-Duchâtelet et qui les suivent pendant tout le reste de leur vie. La séquestration en commun est pour elles une excuse et un encouragement à se livrer aux désordres les plus inouïs. Essaierait-on de les séparer? A ces vices monstrueux, le régime cellulaire en substituera d'autres, qui, pour être plus solitaires et plus voilés, n'en sont pas moins destructeurs de toute morale.

La captivité (nous le savons, nous qui l'avons subie)

tient, en outre, l'esprit dans un état de langueur et dans un sentiment de vengeance qui le rend inaccessible à tous les bons conseils. Les exhortations de l'aumônier ne sont presque d'aucun effet sur les filles de Saint-Lazare; elles s'ennuient trop pour profiter de ses conseils, et ne sont pas assez libres pour vouloir le bien. Si elles se laissent imposer des résolutions, il est rare qu'elles les tiennent : la plupart d'entre elles ne paraissent même se rendre à des sentiments honnêtes que pour se ménager des avantages et être bien vues dans la maison.

L'Église a-t-elle été plus heureuse que l'autorité dans le choix des moyens propres à retirer les prostituées de leur dégradation? Nous hésitons à le penser. Tout en protestant de notre respect pour une croyance qui a fondé des institutions de repentir et de retraite, nous doutons que ces établissements aient rendu jusqu'ici de grands services aux mœurs. Les couvents ou autres lieux de refuge, en laissant les filles dans l'exception et en dehors du droit commun, rappellent trop la claustration dont ces malheureuses ont eu tant à souffrir ailleurs. A première vue de tels établissements effrayent l'imagination des filles par un caractère d'austérité. La règle de quelques-uns de ces asiles exige que la tête des pénitentes soit rasée, à leur entrée dans la maison: or, les pauvres Madeleines ne se soumettent qu'avec une répugnance extrême au sacrifice de leur chevelure. Dans d'autres maisons, on emploie la force et les corrections corporelles

pour ployer à la discipline religieuse l'humeur plus ou moins intraitable de ces pécheresses, peu faites par leurs habitudes antérieures aux allures de la vie cénobitique. Nous ne voulons pas dire qu'il en soit toujours ainsi ; mais y a-t-il eu des cas, oui ou non, où les mauvais traitements, les coups, les punitions outrageantes, les verges, la réclusion dans un trou noir, ont été utilisés pour vaincre la résistance des filles aux volontés de la supérieure? Les tribunaux ont été plus d'une fois saisis de faits très-graves qui ont entraîné des condamnations. On se souvient de l'affaire du couvent du Bon-Pasteur, à Poitiers.

Malgré de tels abus, nous regarderions comme un tort de jeter à la tête de ces établissements un acte d'accusation : encore une fois, nous aimons à reconnaître qu'une pensée honnête, pieuse et charitable leur a donné naissance ; nous ne mettons ici en doute que leur grande efficacité. Tout le monde conviendra qu'entre la prostitution et la chasteté absolue il y a un abîme que toutes les natures ne peuvent pas franchir. Telle fille aurait fait une bonne mère de famille, qui fera une très-mauvaise religieuse et qui ne se sentira pas même le courage d'en tenter l'entreprise. Le cloître exige des vertus, une ardeur de foi, une rigidité de principe et de conduite, une mort des sens, dont très peu de personnes sont susceptibles, encore moins de pauvres êtres dégradés qui ont passé dans le monde par toutes les déceptions et par tous les désordres. Nous cherchons encore ici l'esprit de l'Évangile et nous

ne le trouvons pas : quand le bon pasteur court après la brebis perdue, ce n'est ni pour la punir, ni pour l'enfermer dans la solitude, dans la continence et dans l'ennui, c'est pour la ramener au bercail avec le reste du troupeau.

Comment ne pas s'intéresser au sort d'une misérable, prise entre ces deux alternatives, ou l'usage forcé et immodéré de tous les hommes dans la maison de tolérance, ou la privation absolue, éternelle, inexorable, dans la maison de repentir? Évidemment, le vrai, le juste, n'existent ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux extrémités contre nature. La pauvre fille sequestrée se retrouve après ce qu'elle était avant sa conversion, seule! Être à tout le monde, pour une femme, c'est n'être à personne, et nous avons vu plus haut combien cet abandon, cette solitude pèse au cœur des malheureuses, dont quelques-unes sont nées aimantes : mais qu'a le cloître pour remplir ce vide? On nous répondra peut-être que la religion, en jetant Dieu dans les âmes, leur tient lieu de tout le reste : hélas! l'histoire de sainte Thérèse, si inquiète, si souffrante, si en lutte avec elle-même, ne nous dit que trop le contraire, et toutes les filles sont loin d'être des saintes Thérèses. La mauvaise volonté des prostituées ainsi détenues dans les couvents et les lieux de retraite, la résistance de leur caractère aigri, résistance dont on s'autorise pour exercer contre elles des rigueurs et des voies de fait, ont pour cause la monotonie de la règle, l'isolement, la privation de liberté.

La plupart d'entre elles sont entrées là par besoin, par lassitude, par dégoût du métier honteux qu'elles exerçaient dans le monde ; elles y retournent par les motifs qui leur rendent le séjour dans la maison de retraite insupportable. Si quelqu'une y demeure, c'est sans consolation pour elle, sans fruit pour la société. Nous aimons mieux, sans doute, la voir repentante qu'endurcie et la religion lui rend au moins un peu de l'estime que sa faute lui avait fait perdre : mais où trouver dans cet état de choses le commencement même d'une réforme utile, générale, conforme aux lois de la nature humaine ? Évidemment, ce n'est pas là qu'est le seul remède à la prostitution.

## IV

Tous les moyens suivis ou imaginés jusqu'à ce jour étant au moins inefficaces, il convient d'en chercher d'autres.

Avant de rien proposer de notre chef, nous devons dire les progrès qui s'accomplissent naturellement depuis quelques années chez les prostituées par la seule force des choses, et ceux, par conséquent, qui doivent s'accomplir encore. Les maisons de tolérance, nous l'avons vu, ont contribué à retarder le mouvement des prostituées vers une régénération morale. Toutefois ces établissements eux-mêmes n'ont pu s'isoler entièrement de l'esprit et des exigences du siècle.

Si l'on rencontre encore quelques masures sombres, infectes, démantelées, d'où sortent au crépuscule des chauves-souris et des filles, elles sont rares et n'ont surtout rien de commun avec « ces habitations ancien-« nes qui, selon M. Parent-Duchâtelet, ne semblaient « pas destinées à l'espèce humaine, mais à des ani-« maux immondes. » Il y a même quelques maisons qui se rapprochent un peu des pensions bourgeoises. « La maîtresse y a son appartement où se tiennent ses « filles ; on vient l'avertir, comme une duchesse, lors-« que le repas est servi ; et, lorsqu'elle paraît, toutes « doivent se lever et se tenir debout jusqu'à ce qu'elle « soit assise. C'est elle qui a le bout de la table et « qui en fait les honneurs ; l'ordre le plus parfait « règne pendant le repas ; on n'y entend aucun propos « inconvenant. » Le salon est également tenu avec une certaine décence. « On n'y voit plus, ajoute le « même auteur, ces vêtements diaphanes et ces pos-« tures lubriques qu'affectaient autrefois les filles de « mauvaise vie. »

Un fait donc qui répond à toute objection, c'est que la réforme de l'état malséant des filles s'accomplit à notre insu et pour ainsi dire spontanément. Chaque jour la prostituée s'avance vers un ordre de choses meilleur et plus convenable. « Ceux qui comparent ce « qu'elle est aujourd'hui, remarque naïvement M. Pa-« rent, avec ce qu'elle était il y a quinze ou vingt « ans, ne peuvent, pour ainsi dire, plus la reconnaître. »

Il ne s'agit ici, je le sais bien, que d'améliorations

superficielles, et ce ne sont point les seules auxquelles il faudrait s'attacher; mais l'ordre matériel n'est point étranger à l'ordre moral, et les prostituées en renonçant aux habitudes d'indiscipline, aux insultes et aux paroles grossières, prouvent du moins qu'elles sont moins éloignées qu'autrefois d'une vie nouvelle et du repentir.

N'y aurait-il pas des moyens qui pourraient seconder ces progrès, sans les forcer outre mesure, mais aussi sans les abandonner à l'aveugle lenteur du temps? Le problème se réduit à des termes fort simples : qu'il y ait le moins possible de filles publiques et qu'elles soient le moins mal possible.

Il faut d'abord rétrécir le chemin qui conduit au mauvais lieu, cette grande voie de perdition qui attire les générations nouvelles. Fermer brusquement les écluses serait faire déborder ailleurs le flot des passions brutales. Il n'existe dans le monde, à ma connaissance, qu'une seule société qui ait trouvé le moyen de supprimer entièrement les filles publiques, c'est celle des Mormons; mais elle y est arrivée en établissant chez elle la polygamie. Le remède n'est-il pas pire que le mal?

Il faut pourtant que les nations modernes y réfléchissent : elles ont deux plaies qui les déshonorent, le paupérisme et la prostitution. Vainement essaierait-on de jouer sur les mots et de dire que les hommes politiques n'ont rien à voir dans de pareils détails. La grandeur et la virilité des peuples sont toujours en

rapport avec l'état des mœurs. Voulez-vous qu'un pays s'élève ou conserve son rang dans le monde, ayez une jeunesse vertueuse et forte. Toute corruption d'où qu'elle vienne est pour la société un germe de décadence. L'abus des plaisirs sensuels, faciles et grossiers éteint chez une population la conscience du droit, le sentiment du devoir, l'amour du bien public, le dévouement à la patrie. La débauche n'est favorable qu'au despotisme, car elle affaiblit l'estime de soi-même et dépose dans les âmes un levain d'abjection dont profitent les gouvernements personnels. Les coureurs de filles font de mauvais citoyens et de mauvais soldats. Comment résisteraient-ils à l'ennemi ces hommes énervés qui ne savent point résister à eux-mêmes, à leurs vils penchants, aux tentations de la rue et du ruisseau ?

Tout en arrêtant, quelques pages plus haut, sur la prostituée notre pitié et notre intérêt, nous n'ignorons pas qu'il y a d'un autre côté des maux encore plus saignants, des victimes tout aussi dignes de notre attention. Oui, quoique le spectacle de la fille perdue, étalée en plein air, louée au premier venu, soit triste, il y en a un autre non moins affligeant : c'est celui de pauvres et beaux jeunes gens, étudiants pour la plupart, apprentis ou surnuméraires, qui vont jeter au mauvais lieu leur innocence et souvent leur premier amour. Les malheureux apprennent dans ces maisons infâmes le mépris de la femme ; et lorsque le mariage plus tard, vient à eux, avec l'âge et la position

dans le monde, il les trouve presque tous l'âme flétrie, le corps malade, les illusions mortes, le cœur éteint, meilleurs, en un mot, pour le cercueil que pour le lit nuptial.

Tout suicide, — et la prostitution comme elle se pratique de nos jours est un suicide véritable, — attente à la vie d'une société et la désorganise profondément. Le désordre se trouve ici jusque dans les mots. Il ne devrait pas être plus permis à une fille ou à un homme de se *perdre* que de se tuer.

La prostitution est, sachez-le bien, une source de mouvements et de désordres. Il devient toujours dangereux à la longue, pour un État, de laisser ses membres se séparer du centre : ce sont ces forces divisées et en dehors de l'ordre moral qui, dans un temps donné, amènent certaines commotions violentes et stériles. Il y a deux sœurs naturelles au monde : c'est la prostituée et l'émeute (1). Cette pauvre créature, repoussée avec dégoût et horreur par la société, lui oppose la résistance, la rébellion, la haine. Comme tous les êtres souffrants et mal à l'aise, la prostituée rêve un renversement ; elle entretient ce qui l'entoure dans cet esprit de révolte. Ce sont, en effet, ces bouges enfumés et ces allées douteuses, qui, à certains jours de désordre, vomissent dans la rue des destruc-

(1) Nous disons émeute et non révolution. Les émeutes sont faites le plus souvent par la convoitise et l'esprit de tapage ; les révolutions ne s'accomplissent que par le sentiment du devoir.

teurs. La vengeance et la hache sortent de là avec des baisers fiévreux.

Le ressentiment de ces malheureuses éclate surtout dans la manière dont elles parlent des femmes du monde ; elles les accusent hautement de gâter le métier et d'entreprendre sur leurs droits. Elles enragent de les voir cueillir les fleurs d'une chose dont il leur revient toutes les épines. Les insultes et les voies de faits, très-rares maintenant, auxquelles les prostituées se livraient jadis, chemin faisant, envers les *femmes honnêtes*, n'avaient pas d'autre source que la vengeance ; c'étaient des représailles.

Tout le monde est intéressé à ce que la prostitution s'évanouisse de nos sociétés modernes ; mais personne n'y est plus intéressé que la femme vertueuse, que la mère de famille, que la jeune fille innocente. Tant que ce gouffre restera ouvert, n'ont-elles point à craindre pour leur mari, pour leur fils, pour celui qui leur a été promis ? Laissons de côté ces motifs égoïstes : quelle conscience délicate peut vivre en paix tant que le mal règne autour d'elle ? Sans doute la femme honnête n'est point coupable de ce que font les autres, mais il existe dans la vie sociale une solidarité terrible. Le déshonneur de Laïs nuit à la réputation de Cornélia.

Le débauché ne croit plus à la vertu ; la taupe ne croit point au soleil.

D'un autre côté, les maisons de tolérance servent de repaires aux vagabonds, aux forçats et aux voleurs,

elles prennent et elles recèlent. Répudiée et proscrite, la fille se déclare ouvertement en état de guerre avec la société. Alors s'engage entre elle et la loi une lutte longue, laborieuse, pénible, où la victoire demeure, selon la chance, à l'une ou à l'autre, pauvre victoire dans tous les cas, et qui salit toujours celle qui l'obtient. Aucune punition ne peut plus atteindre des misérables si chargées d'infortunes, la prison ne les effraie guère : Saint-Lazare vaut la maison de tolérance !.

Voilà donc la première conquête qu'il s'agit de réaliser; il faut diminuer le nombre des prostituées, il faut enlever une partie de sa proie à ce monstre affamé, à ce Moloch des temps modernes qui dévore, bon an mal an, le tiers de nos filles.

Les causes de la prostitution étant connues, ce sont ces causes qu'il faudrait combattre. Nous avons vu que la prostitution tenait à la misère et la misère à l'ignorance. Apprenez aux jeunes filles des provinces à lire, à écrire, à compter, à coudre : une bonne école supprimera dix maisons de tolérance (1).

Est-ce tout? non. La couture ne suffit point toujours, dans l'état des choses, à défrayer convenablement

(1) Les prostituées nous viennent presque toutes de la Normandie, de la Picardie, de la Champagne, de la Flandre, de la Vendée. Les *bonnes* maisons de tolérance se montrent plus friandes des filles de la campagne que d'autres, parce qu'elles sont en général d'une belle santé et très-ignorantes. Paris est comme l'Ogre : il aime la chair fraîche.

une ouvrière; il lui faut laisser, malgré elle, laisser chaque jour dans ce travail ingrat, pénible, mal salarié, sa jeunesse, ses forces, sa fraîcheur, sa santé, sa vue, et qui plus est, un peu de son honneur et de sa dignité de femme. Elle prendra un homme par isolement, par nécessité, par calcul : or, il n'y a qu'un pas, nous l'avons dit, du concubinage à la prostitution.

Nous sommes de ceux qui espèrent que le marché des femmes libres disparaîtra de notre civilisation de même que le marché des esclaves s'est fermé de notre temps à Constantinople. Il ne faut pourtant point se bercer de vaines illusions.

On pourrait, nous le croyons, diminuer le nombre des prostituées lentement et sûrement par l'éducation, par l'atelier, par le mariage. Toutefois, tant que la science sociale n'aura point trouvé le moyen de fournir à toutes les femmes un travail convenablement rétribué (et nous n'en sommes point là), nous aurons des pauvres parmi nous. — Ce qui équivaut à dire : Nous aurons encore longtemps des filles publiques!

Oui, nous en avons la triste conviction, il y aura longtemps encore des femmes dont l'éducation, l'atelier et le mariage n'auront pas voulu, et qui, poussées par des vices ou attirées par l'homme, à défaut d'autre industrie et d'autre ressource, feront commerce de leur corps. A quoi bon les blâmer? Le temps que nous perdrions à déclamer et à faire de la morale dans le vide, employons le plutôt à organiser toutes choses pour le mieux. Les prostituées, quoique dangereuses

et malfaisantes, sont dans l'ordre présent de la société ce que sont les aspics, les couleuvres, les vipères dans l'ordre de la nature : pour les détruire ne comptons que sur les forces morales de la civilisation.

Nous avons parlé de mariage. Oui, nous le croyons fermement, l'union légale de l'homme et de la femme, contractée vers l'âge de dix-huit à vingt ans, la famille entourée de garanties sérieuses, de fortes et sévères institutions assurant à chacun le fruit de son travail, telle serait la digue la plus solide contre le flot de la prostitution. Si des femmes mariées poussent le mépris de tous les devoirs jusqu'à méconnaître et abandonner leurs enfants, ce sont heureusement des exemples fort rares; et quant à celles qui désertent le foyer domestique pour le mauvais lieu, on ne peut que gémir sur leur dégradation ou condamner la tyrannie de l'homme qui leur a rendu l'esclavage de la débauche préférable à la vie conjugale.

Est-ce assez que d'opposer une barrière aux envahissements de la prostitution? Non, il faut traiter avec le fléau lui-même.

## V

Il y a deux systèmes qui ont prévalu dans les sociétés modernes: l'un consiste pour l'État à laisser aller la prostitution et en quelque sorte à l'ignorer; l'autre consiste, au contraire, à la tolérer, à la surveil-

ler et à la régler. De ces deux systèmes le premier domine en Angleterre, le second est depuis longtemps pratiqué en France.

Devant un tribunal anglais, une femme avait été traitée de prostituée par l'un des témoins : — « Taisez-vous, lui dit sévèrement le magistrat : il n'y a point de filles publiques dans la Grande-Bretagne. » On se demande où le digne juge avait les yeux, s'il n'avait point remarqué mille fois les innombrables essaims de filles infortunées, *unfortunate girls* (c'est le nom qu'elles se donnent à elles-mêmes) qui descendent et remontent le Strand, Haymarket, Piccadilly, tous les quartiers de Londres. Il les avait très-bien vues : ce qu'il voulait dire, et en cela il avait parfaitement raison, c'est que la loi ne les connaît point.

Une fille, en Angleterre, ne perd pas ses droits civils pour se livrer à la prostitution ; elle ne perd que l'estime du monde. On sait que chez nous il en est tout autrement. Je connais les excellentes raisons qu'on peut alléguer en faveur d'une telle mesure : l'ordre public, le besoin d'un système de répression prompte et énergique vis-à-vis de natures vicieuses, le devoir pour l'État de protéger les femmes honnêtes : j'en suis pourtant à me demander si c'est un bien ou un mal. Mettre la prostituée en dehors du droit commun, n'est-ce point la rabaisser à ses propres yeux? Ne la condamne-t-on point ainsi à l'abrutissement et à l'impénitence finale? Ne la déclare-t-on point une créature anormale, un être d'exception qui n'est plus

forcé de rougir ? En faisant le mal, elle fait son métier.

A la société qui l'admonesterait en vain, n'a-t-elle point le droit de répondre : « Je ne suis plus des vôtres : vous m'avez chassée, dégradée, proscrite : il n'y a plus rien de commun entre vous et moi ! »

Si l'on veut que les filles publiques s'amendent, il faut les traiter comme des femmes. C'est le moyen de les rappeler à leur noble origine. Toute personne dans la société mesure le respect d'elle-même à l'étendue de ses droits civils. Nous ne sommes certes pas de ceux qui veulent réhabiliter la débauche ; quiconque se vend doit porter la responsabilité de son déshonneur ; mais nous ne croyons nullement que la morale publique gagne à l'abaissement systématique de pauvres créatures souffrantes et maudites, ni surtout à leur excommunication légale. Nos frères qui vivent de l'autre côté de l'Atlantique, nos voisins, les Anglais, ne l'ont pas cru davantage, eux qui avec leur grand sens pratique admettent la fille perdue à témoigner en justice et à jouir de toutes ses libertés, eux qui ne veulent même point savoir qui elle est ni la profession qu'elle exerce ; eux qui, malgré leur puritanisme, ne souffrent point qu'on lui crache son nom à la tête devant un tribunal.

On compte une fille de vie équivoque sur deux cent trente-trois individus domiciliés à Paris (1). Toutes, il

(1) Quoique Paris soit le centre de la prostitution, il n'en est pas le seul foyer ; toutes nos grandes villes de province, Marseille, Bordeaux, Toulouse, Lyon surtout, la ville de toutes les misères et de toutes les cicatrices, comptent un très-grand nom-

est vrai, ne sont point frappées de déchéance légale ; mais elles peuvent l'être d'un instant à l'autre par suite des rapports de police. L'état de servitude administrative dans lequel vivent chez nous les prostituées a un autre inconvénient, il encourage les affronts et les mauvais traitements que leur prodiguent des hommes sans cœur. Privée de ses droits civils, la fille publique ne compte plus : ce n'est personne. Vainement me dira-t-on qu'elle a bien mérité le dédain et l'opprobre : méprisez le mal ; plaignez ceux qui le font. Est-il d'ailleurs vrai que toutes soient également coupables de leur déshonneur ? Plusieurs, nous l'avons vu, ont cédé à des circonstances fatales ; d'autres conservent encore, malgré l'abjection de leur état, quelques bons sentiments qui devraient au moins nous inspirer l'indulgence, la pitié. Il y a plus : toute interdiction est nuisible : tenir les filles en dehors du droit commun, les entourer d'une ceinture d'ignominie, n'est-ce point élever des obstacles à leur repentir ?

bre de filles publiques. Nous avons lu dans un journal estimable : « Reims est infecté de prostitution ; il s'y trouve peut-être cent enfants au-dessous de quinze ans qui n'ont pour ainsi dire d'autre moyen d'existence ; sur ce nombre, il en est dix ou douze qui n'ont pas atteint leur douzième année. Je raconte des faits et je ne dis pas tout. » (*Industriel de la Champagne*, du 14 août 1836.) Il serait bon de continuer le travail de statistique entrepris par M. Parent-Duchâtelet et de l'étendre aux chefs-lieux et aux villes industrielles de nos départements. En attendant que ce travail se fasse, nous devons constater que Paris représente encore une très-faible partie du fléau qui pèse sur toute la France.

N'est-ce point le moyen de prolonger leur séjour dans le bagne de la débauche ?

Au moyen âge, la condition des filles publiques était généralement confondue avec celle des juifs. Elles ont ainsi traversé des siècles d'humiliation et de mépris ; elles ont porté tous les insignes de l'esclavage et de l'anathème, le bonnet haut, la plaque d'étain, la ceinture dorée, d'où le proverbe. En valaient-elles mieux ? La morale publique y a-t-elle gagné ? Non, assurément. Aujourd'hui, il reste encore sur elles les stigmates de l'avilissement (c'est sa faute), et la tache qu'imprime l'inscription au bureau des mœurs.

Eh bien ! nous demandons justice pour tous et pour toutes. Oui, justice et pitié pour le ver de terre, clémence pour les prostituées. Ce ne sont ni la vertu ni la morale publique, ni même des préjugés honorables qui s'opposent le plus à la rentrée de ces créatures dans le droit commun ; ce sont trop souvent des préjugés égoïstes. Certes, à la vue de maux si désolants, d'une dégradation si profonde du sexe féminin, il serait naturel d'éprouver une confusion mêlée de tristesse. Tel n'est pourtant pas le sentiment universel que l'homme manifeste devant la fille publique. On a beau lui crier : C'est ton ouvrage ! — N'importe, il trouve une sorte d'orgueil à humilier celle qu'il dégrade.

Entre ces créatures et nous il n'y a pourtant qu'une raison de prééminence : la force. Nous faisons l'opinion, elles la subissent. Cette raison est celle de

toutes les tyrannies, seulement elle change de forme selon l'occasion : sous la main des rois, elle devient le canon, sous la nôtre l'ignominie et la boue. Nous éclaboussons où les autres mitraillent : c'est aussi barbare, et c'est plus lâche.

S'il répugne à nos mœurs d'effacer les interdictions légales, au moins devrions-nous abolir ces formalités et ces servitudes qui poursuivent encore la fille après sa rentrée dans le monde. Ce n'est pas le moyen de l'encourager dans la bonne voie que de maintenir une tache sur la prostituée, même après sa conversion, de la laisser exposée aux tracasseries et aux poursuites de l'autorité, même longtemps après qu'elle a dépouillé le manteau de l'ignominie.

Pourquoi ne point raconter ce qui s'est passé dans ces dernières années en Angleterre ? Le Parlement, effrayé du développement de certaines maladies, tenté peut-être par l'exemple d'autres nations, notamment de la France, édicta une loi qui, dans les villes de garnison, Chatham, Woolwich, etc., etc., soumettait les filles publiques à la visite. L'émotion fut universelle. Qui résista de toutes ses forces à cette innovation? Celles qui y avaient intérêt, sans doute, les filles perdues et infortunées, mais aussi (qui le croirait ?) les femmes honnêtes, les *ladies*, se réunirent pour combattre une telle mesure dans des *meetings* publics. — « Que nous veut-on ! Où s'arrêtera une pareille inquisition légale? Si vous tenez à éteindre des maladies honteuses, fort bien : remontez à la source, visitez

l'homme. » Telles furent leurs raisons. La résistance triompha et l'acte du Parlement anglais est aujourd'hui lettre morte. On en pensera ce qu'on voudra, mais j'admire un peuple qui brave le plus horrible des fléaux plutôt que de voir compromise une seule de ses libertés.

## VI

Il faut, nous l'avons dit, opter entre deux systèmes, l'un qui ferme les yeux sur la prostitution, l'autre qui cherche à l'organiser. Ils ont après tout leurs avantages et leurs inconvénients.

Qui ne comprend très-bien que l'État, par un sentiment de délicatesse et de dignité, s'abstienne de toute intervention dans une chose aussi sale ? On ne peut, en même temps, que le louer de son respect, peut-être exagéré, pour la liberté personnelle qui lui interdit de soumettre les prostituées à des lois et à des mesures d'exception. N'a-t-il point le droit de considérer la réforme des mœurs comme étrangère à sa compétence ? Tout en restant lui-même en dehors de la question, le gouvernement anglais compte d'ailleurs sur l'initiative des bons citoyens pour réagir contre ce que nos voisins appellent le mal social (*social evil*). Ce concours actif et zélé ne lui manque point. Des moralistes, des ministres protestants, des hommes graves s'entendent entre eux pour courir après la brebis égarée. Ils

trouvent moyen d'atteindre plus ou moins les filles publiques par de bons livres, par des meetings auxquels sont conviées toutes les malheureuses d'une ville ou d'un quartier, et où, interrogées avec bienveillance, elles exposent elles-mêmes les causes de leur dégradation morale, en indiquent le remède. Il existe, en outre, des associations charitables, des asiles fondés par des souscriptions volontaires, qui offrent aux filles repentantes un toit, des conseils et l'argent nécessaire pour commencer une vie nouvelle. Moins le gouvernement intervient, plus la société sent le besoin de se défendre elle-même contre un fléau qui la menace et la déshonore.

Chez nous l'État est le dieu Pan, qui se retrouve en tout et partout. Grand rétributeur des cultes, grand aumônier, grand maître d'école, comment eût-il échappé à la tentation de se faire le censeur des bonnes et des mauvaises mœurs? Au point de vue de l'ordre et de l'hygiène publique, ce système présente des avantages; il s'accorde d'ailleurs si merveilleusement avec l'ensemble de notre législation, qu'il serait peut-être téméraire de le changer. Seulement qu'on y prenne garde: tout exercice du pouvoir entraîne une responsabilité. En soumettant les filles publiques à des règlements particuliers, en prélevant une taxe sur les maisons de débauche, en imposant sa surveillance, l'État ne prend-il point l'engagement de protéger et de défendre celles qu'il tolère, inscrit sur son registre et prive de leurs droits civils? Par une

sorte de connivence avec la prostitution, ne la proclame-t-il point un mal nécessaire ? En ce cas qu'il améliore le sort des infortunées qui s'y livrent !

C'est sur le séjour habituel des prostituées que l'administration devrait tout d'abord porter son attention et sa sollicitude. La bonne tenue des maisons de tolérance aurait pour effet d'attirer à ces établissements les filles insoumises, lesquelles forment, comme nous l'avons dit, la couche inférieure des prostituées. Ne pouvant les atteindre ni par la force ni par la violence, il faut les gagner par les avantages matériels. Quand elles verront les prostituées en maison mieux vêtues, mieux nourries, mieux logées que les autres bohémiennes du vice, elles finiront par abandonner d'elles-mêmes cette vie sauvage et errante qui ne leur offre qu'un asile grossier contre les intempéries des saisons, un morceau de pain noir à dévorer sur le bord de la route, et quelques haillons infects pour couvrir leur nudité. Or, la prostituée en maison étant, comme nous l'avons reconnu, un progrès sur la prostituée vague et insoumise (triste progrès, sans doute, mais tout est relatif), la société a le plus grand intérêt à favoriser même le moindre mouvement vers l'ordre. — Il y a des cercles dans l'enfer du Dante : il y a des degrés dans la prostitution.

Certes, il est triste d'en être réduit à considérer le mauvais lieu comme un refuge, surtout quand on apprend de la bouche des fonctionnaires eux-mêmes à quel point les filles publiques sont indignement surmenées.

On a beaucoup parlé dans ces derniers temps de l'exploitation de l'homme par l'homme ; il y a quelque chose de plus triste et de plus lamentable, c'est l'exploitation de la femme par la femme.

Ces entreprenéuses de débauche connues sous le nom de *dames de maison* s'enrichissent partout des veilles et de l'opprobre de leurs ouvrières avec une impitoyable avidité. Quelques-unes font leur fortune en moins de cinq années (1) ; elles se retirent alors dans une maison de campagne aux environs de la ville et s'établissent avec quelque officier veuf et décoré. On en a vu se présenter à l'autel en robe blanche et la couronne de fleurs d'oranger sur la tête, tandis que ce jour-là, peut-être, quelque pauvre fille, instrument de leur fortune, s'en allait solitairement à l'hôpital ou au cimetière.

Un fait physiologique signalé par le judicieux auteur des *Femmes proscrites,* M. Arnould Fremy, et vraiment digne de remarque, c'est l'extrême embonpoint de ces maîtresses de maisons, qui vivent et s'engraissent pour ainsi dire de la substance de leurs filles.

(1) Le gain des dames de maison est pour quelques-unes de 5 à 600 francs par jour. Il y a telles filles qui leur rapportent à elles seules jusqu'à plusieurs milliers de francs par mois. On a vu de ces femmes avides, tourmentées du démon du lucre et de la spéculation, posséder ainsi jusqu'à deux et trois maisons qu'elles faisaient tenir sous un faux nom par leurs créatures.

Voyez l'ouvrage de Parent-Duchâtelet.

On se demande comment l'administration, qui a le droit d'arrêter la fille publique pour une simple infraction aux règlements, n'a aucun pouvoir sur ces vampires, sur ces marchandes de chair humaine qui profitent du déshonneur de leurs esclaves pour battre monnaie. Si vous tenez à mépriser quelqu'un, c'est sur elles qu'il faut porter vos dédains et vos justes accusations, c'est à leur avarice, à leur honteuse industrie, à leurs mauvais conseils, qu'il faut attribuer autant qu'à l'homme la dégradation de la prostituée. Leur intérêt est de la rendre incapable de tout amendement. Le milieu dans lequel vivent les filles publiques, milieu abject, misérable, l'exploitation dont elles sont les victimes, tout contribue à entretenir chez ces créatures bornées, sans droits, sans défense, un sentiment d'aveugle dépendance envers la fatalité. Ce n'est point ici le lieu de traiter la question du capital et du travail; mais si le capital abuse de ses droits, c'est surtout quand il spécule sur le vice.

Améliorez le sort des prostituées! Là où il n'y a présentement que honte, souffrance, misère, abandon, apportez la protection et le bien-être. Ne souffrez pas cette vie d'humiliation qui commence au grabat et qui s'achève à l'hôpital. En rendant les filles plus heureuses, vous les rendez meilleures. Le moral de ces infortunées se relève peu à peu à mesure que l'on remonte vers des établissements plus convenables et mieux tenus. Les filles de la première classe se livrent, pendant le jour, à des lectures instructives et amu-

santes; jamais, dit M. Parent-Duchâtelet, on ne leur voit dans les mains d'ouvrages obcènes. Elles recherchent, au contraire, de préférence, dans leurs lectures, les scènes tragiques, les traits de vertu, les vives émotions, le courage maternel, la pitié, le sentiment filial. Celles-là choisissent leurs amants parmi de jeunes commis, des élèves en droit, des étudiants en médecine, des sous-officiers. Elles leur sont fidèles à leur manière.

Quand l'autorité exercerait une surveillance vraiment morale sur les maisons de filles, nous ne voyons pas qui aurait à s'en pleindre et comment elle outrepasserait la limite de ses fonctions. Il a été dit que la plus grande moitié du jour était abandonnée dans les maisons de tolérance au *far niente;* les maîtresses prennent même grand soin d'entretenir cette oisiveté abrutissante en détournant leurs esclaves du travail et de la lecture. Qui empêcherait d'occuper, au contraire, ces loisirs par des leçons de musique, de calcul, d'écriture, et même de dessin? Chez quelques-unes, la passion du chant ou de l'étude, qui sommeille, faute de culture, donnerait le change à des instincts inférieurs, à des passions ignobles. Celles mêmes qui n'auraient aucune disposition pour les exercices de l'esprit trouveraient encore dans le travail des mains une ressource contre les mauvais conseils du désœuvrement. Il est à remarquer que toutes les filles publiques entrées dans les maisons de tolérance avec un état et ayant continué cet état

dans l'établissement, malgré les vives représentations de la maîtresse du logis, n'y ont jamais fait un long séjour. Le travail purifie et moralise, le travail rapproche les prostituées de la société, de même que l'oisiveté les en éloigne.

Les prostituées ont le caractère des enfants de bas étage : elles se livrent entre elles aux jeux bruyants, aux querelles, aux voies de fait : elles sont, comme nous l'avons dit, les mineures de la civilisation moderne. Il ne faut point les mettre en esclavage (le temps des esclaves est passé) ; mais il y a mille raisons pour les tenir en tutelle. Habituées à vivre dans une sorte de communauté bestiale, ces filles ne se distinguent guère moralement les unes des autres. Cette absence de personnalité contribue à prolonger leur séjour dans les maisons de tolérance ; car plusieurs tremblent d'être obligées de se suffire à elles-mêmes et libres ne savent comment se conduire. Quel remède à cela ? C'est toujours dans l'éducation, dans le développement de l'esprit, qu'il faut chercher les moyens de relever les faibles et les incapables.

Nous avons vu, en outre, que des trois classes de prostituées, il y en avait une bien plus proche de l'affranchissement que les deux autres classes : c'est celle des filles isolées. Les efforts d'une administration vraiment utile devraient donc tendre à exciter chez les filles en maison le sentiment du *moi*, auquel correspondent les sentiments de la propriété et de la liberté, de manière à les retirer du milieu banal de la prosti-

tution pour les établir à leur compte. Cet état d'isolement, quoique encore vicieux, sans doute, et immoral, marque sous tous les rapports un progrès dans la destinée des filles publiques. Il y a, chez elles, mouvement vers la société : ces malheureuses n'en sont plus guère séparées que par la note d'infamie attachée à leur personne ; cette barrière qui songe à l'abaisser?

Il est pour les *Vierges folles* un moyen de régénération morale qui n'a point été assez étudié, c'est l'émigration.

Tant qu'elle reste dans le milieu fatal où elle a succombé une première fois, la fille, même repentante, est sans cesse exposée à une rechute. Sa mauvaise réputation, les anciennes tentations qui l'ont perdue, la difficulté de vivre en travaillant, mille causes extérieures menacent à chaque instant la fragilité de cette vertu plus ou moins restaurée. On lui tient d'ailleurs si peu compte de ses efforts sur elle-même pour ne point retomber dans l'abîme !

L'émigration dans les colonies lointaines et encore peu peuplées présente à tous les blessés du vieux monde cet avantage incomparable qu'elle renouvelle pour eux les conditions de la lutte. Les travaux de défrichement, l'austère volupté de la cabane, la forte constitution de la famille à l'ombre des forêts vierges, tout concourt à former pour les émigrants et les émigrantes une vaillante école de mœurs. Ce n'est point seulement le sol qu'on foule aux pieds, c'est le terrain des habitudes journalières qui se trouve changé,

c'est l'âme humaine qui se transforme dans le combat avec les forces de la nature. Les colonies anglaises les plus florissantes n'ont point été fondées dans les commencements par des éléments très-purs. C'était, au contraire, l'écume de la société que le vent poussait sur les mers. Qu'est-il arrivé avec le temps? c'est que les repris de justice ont éprouvé le besoin de rétablir parmi eux un ordre moral, et que les filles perdues se sont en quelque sorte retrouvées elles-mêmes dans le désert.

La France a besoin de colonies. Que ce soit l'État qui se mette à la tête du mouvement de l'émigration ou que ce soient des sociétés particulières, il n'importe : ce mouvement, dirigé avec sagesse et avec persévérance, rendrait très-certainement des services à la régénération des mœurs.

Un mot sur les devoirs de l'administration en ce qui concerne l'hygiène des filles publiques.

Nous ne sommes plus au temps où l'on refusait de chercher un remède à certaines maladies par des scrupules religieux, et sous prétexte que ces fléaux étant des châtiments, il ne fallait point les contrarier. Quand bien même de telles maladies horribles seraient la punition d'une faute commise, ont-ils péché ces petits enfants, fruits d'une union malsaine, qui empoisonnent, en venant au monde, le sein de leur nourrice? Ont-elles péché ces jeunes vierges qui, à seize ans, portent dans leurs nerfs malades, dans leur pâleur scrofuleuse, la trace des traitements mer-

curiels et des infirmités secrètes de leurs parents? Quant à l'axiome banal que la crainte des épines retient les voluptueux de cueillir le fruit défendu, on sait quelle en est la valeur. Les *suites* n'effrayent pas plus le libertin et ne le détournent pas plus des femmes que l'ivresse avec tous ses maux ne détourne le buveur du cabaret, que la crainte de la prison et de l'échafaud n'arrête le malfaiteur sur la pente du crime.

Il faut être juste : les soins sanitaires donnés maintenant aux filles sont déjà plus étendus et plus efficaces que ceux qu'elles recevaient autrefois. Le dispensaire a été établi, comme nous l'avons vu, pour bannir de l'approche des plaisirs sensuels certaines orties qui en rendaient la fleur trop dangereuse. Mais cette institution a elle-même ses inconvénients. Nous avons parlé de la répugnance qu'éprouvent les filles à y entrer devant témoins. Or, respectons ce reste de pudeur chez celle qui ne s'est point respectée elle-même : n'éteignons pas la mèche qui fume encore ! Les médecins du dispensaire se transportent déjà dans les maisons de tolérance et même chez quelques filles isolées, en petit nombre, pour y faire la visite ; il faut espérer que cette mesure s'étendra peu à peu à toutes les prostituées.

Le régime disciplinaire des filles publiques a également gagné en douceur et en convenance : on ne fouette plus avec des verges, comme on le faisait autrefois, les malheureuses atteintes de maladies syphilitiques, quand elles entrent à l'hôpital et quand elles

en sortent ; on ne les fait plus coucher sur la paille, ni même sur le carreau, comme cela se pratiquait dans les anciennes prisons ; on ne leur rase plus la tête pour des fautes de discipline, ni on ne les nourrit plus au pain noir dans des cloaques infects, suivant le vieux système pénitentiaire. Ces progrès, accomplis dans un sens d'humanité, en font espérer d'autres.

Nous ne sommes pas de ceux qui demandent à l'administration plus qu'elle ne peut et ne doit entreprendre. Son rôle est limité par des raisons de convenance que nous comprenons parfaitement. Qu'elle surveille de son mieux l'entrée des jeunes filles sur les registres de la prostitution ; qu'elle s'enquière exactement de leur âge, et cherche, s'il y a moyen, à les écarter de ce hideux métier; qu'elle réprime les exactions des maîtresses de maisons ; qu'elle punisse au besoin les mégères qui abusent de leur autorité ; qu'elle poursuive avec énergie, et cherche à détruire la race impure des *souteneurs* de filles ; qu'elle protége la décence publique, et nous croyons qu'elle aura rempli son devoir : c'est à la société de faire le reste.

## VII

La civilisation est une lutte perpétuelle du bien contre le mal. A cette lutte tout le monde doit prendre

part. Ne me dites pas : « Je suis riche ; ma fille est bien élevée ; elle ne tombera jamais dans le bourbier. Et quant aux autres, que m'importe ! » Insensé ! La vue de ces créatures déchues est un reproche journalier à votre égoïsme, une flétrissure indirecte pour l'innocence et la vertu. L'atmosphère morale d'une société se vicie par les miasmes qu'exhalent les couches inférieures de la débauche. Les fautes que nous laissons commettre aux autres finissent toujours par nous atteindre. Le mal qu'il permet autour de lui par négligence ou par erreur ternit la conscience du juste.

C'est surtout aux penseurs, aux écrivains, aux publicistes, ces pasteurs des âmes, qu'il appartient de réformer les mœurs. Les bons livres sont la semence du progrès : et par bons livres nous n'entendons pas ces fades ouvrages qui dissimulent le mal, ni ces déclamations vulgaires, qui n'ont jamais inspiré à personne l'amour de la vertu. Soyons sérieux, soyons pratiques. Un terrible fléau persiste dans les sociétés modernes : comment le combattre ? Il faudrait d'abord le prévenir. Quant aux jeunes filles que n'auront pu arrêter sur la pente du mal ni l'éducation, ni l'atelier, ni le mariage, cherchons à les reconquérir par d'autres moyens. Il s'agit d'arracher à la prostitution toutes celles qui n'y demeurent que faute de trouver ailleurs un morceau de pain et un asile. Le nombre en est grand. Les malheureuses qui ont fait l'expérience du vice savent ce qu'il en coûte. Toute dégradation est

une souffrance; et celles qui souffrent ne demanderaient pas mieux que de sortir du supplice.

Ceci n'est point un rêve, une flatteuse utopie, puisque quelques-unes se relèvent, l'occasion aidant, de leur ignominie. Sur trois mille quatre cent une filles publiques, trois cent dix-neuf se sont réfugiées dans les maisons de repentir ou de retraite, deux cent cinquante-quatre ont été redemandées par leurs parents et sont rentrées avec joie dans la famille, cent vingt et une ont trouvé à se marier, vingt-huit ont été reprises par leurs maris qu'elles avaient abandonnés, et cent une ont été réclamées par des gens riches, parmi lesquels trois colonels de régiment et un amiral russe. Sur les cent vingt et une mariées, quelques-unes se sont établies avantageusement; vingt-sept ont épousé des ouvriers à leur aise, douze des marchands, cinq des hommes distingués dans le monde. Onze avaient exercé le métier pendant une année, huit pendant deux ans, treize pendant trois ans, quatre pendant quatre ans, trois pendant onze ans, une pendant treize ans. Toutes, dit-on, se conduisirent gravement et respectèrent les liens du mariage autant que le mariage les honorait.

D'autres, rentrées également dans le monde, y tinrent un rang convenable. Sur cinq mille quarante prostituées qui avaient quitté leur état, onze servirent dans les hôpitaux, treize se firent sages-femmes et dix-sept actrices; cinq tinrent des pensions bourgeoises, trois des cabinets de lecture, et une un débit de papier

timbré; une autre devint maîtresse de musique dans un grand pensionnat. Quand, abandonnées à elles-mêmes, livrées à leur propre humiliation, cernées tout à l'entour par le mépris et les obstacles sans nombre, ces pauvres filles tombées trouvent encore moyen de remonter jusqu'au sentiment du devoir, jusqu'à la famille, jusqu'au mariage, que serait-ce si la société leur prêtait aide et assistance?

Allez donc à elles puisqu'elles viennent à vous! L'opinion publique aura d'autant plus le droit de se montrer tolérante qu'elle sera plus éclairée, plus réellement vertueuse. Seconder les efforts des filles infortunées pour sortir de l'abîme, est une œuvre d'humanité, de justice, de réparation sociale. Les libertins seuls peuvent en rire. Ee désespérons point de la prostituée, pour qu'elle ne désespère point d'elle-même. N'accablons pas le roseau qui tremble courbé vers la terre.

Le retour des filles perdues devra nécessairement être accompagné d'un changement de vie. La société ne rend son estime qu'à ceux et celles qui la méritent: rien de plus juste. Aussi ne sont-ce point les sévérités de la morale que nous blâmons : ce sont les préjugés durs et égoïstes qui n'ont rien de commun avec les vrais principes. C'est déjà trop que la prostitution soit, au dix-neuvième siècle, un cloaque dans lequel de jeunes filles, à la suite d'une faute, vont chercher un refuge contre la faim : n'en faisons point un lieu de damnation, qui entoure les réprouvées de l'éternité du

mal. Pitié, pardon et oubli pour celles qui se relèvent ! L'enfer s'en va de nos croyances : qu'il se retire aussi de nos mœurs.

Il y a sur nos sociétés modernes deux plaies qu'il faut guérir : c'est le pauvre et la prostituée.

Ouvriers du bien public, ne reculons point devant les difficultés d'une pareille tâche : ce n'est point une affaire de sentiment, c'est une œuvre de raison, c'est un devoir. Les économistes se plaignent de ce qu'en France, depuis quelque temps, la population ne s'accroît point. A qui la faute ? En grande partie à la débauche, source de stérilité. La science sociale s'est-elle encore bien rendu compte de ce qui se perd, chaque année, de forces humaines ? Plusieurs parmi les filles publiques sont belles ou l'ont été: or, la beauté est un don de la nature, qui, dans une civilisation intelligente, pourrait rendre des services, ajouter un charme à la vie, exercer une influence morale.

D'autres étaient nées vaillantes, robustes, actives. Mieux élevées et mieux placées dans le monde, elles auraient contribué au bien-être et à la prospérité d'un ménage. Ayons moins de filles repoussées ou trahies, qui s'en vont, le soir, à l'angle des rues, par la pluie et le froid, les pieds dans la boue, la larme au cœur, le rire aux lèvres, demander au passant attardé le pain de chaque jour, pain amer de reproches et de souillures : nous aurons alors, sous le toit domestique, plus de bonnes mères de famille, qui se réjouiront dans leurs enfants.

L'histoire des prostituées se divise en deux chapitres : — *Avant* et *Après* la chute. Avant, ce serait à la famille de les retenir sur le bord de l'abîme : après, c'est à la société de leur fournir les moyens de remonter. Il existe déjà dans d'autres pays des institutions fondées par des dons volontaires qui aux filles publiques, désireuses de commencer une vie nouvelle, procurent un secours d'argent, de l'ouvrage et une protection efficace.

Pourquoi n'en ferions-nous pas autant ?

A défaut même de la morale, l'intérêt public nous somme de trouver un remède au fléau qui altère la santé des générations nouvelles, la valeur de nos soldats, la prospérité des familles. En attendant qu'il en soit ainsi, le devoir de la société est au moins d'atténuer le mal, de combattre pour son existence menacée. Dans cette lutte, il est besoin d'une bienveillance infinie, qui nous semble être le véritable esprit des temps modernes. Il y a souvent dans le cœur des prostituées — tous les moralistes le déclarent — certaines qualités qui ne sont qu'engourdies par l'état d'abandon, de dégradation extrême où les circonstances les ont plongées, et qui se raviveraient peut-être sous un régime meilleur. Profitez-en ; cherchez à relever la prostituée par les côtés où elle est encore accessible au bien : par le travail, par la maternité, par le sentiment du devoir. Relevez cette pauvre créature tombée dans la boue, souvent en courant après l'amour ; lavez cette conscience humaine si souillée ; restaurez-la,

purifiez-la, afin de retrouver sous les mutilations du vice, sous les injures de l'homme, l'image sacrée de la femme.

—

# L'AFFRANCHISSEMENT

---

## CONCLUSION.

Le lecteur trouvera peut-être insuffisants les moyens proposés pour combattre la prostitution. C'est aussi notre avis. Tous les fléaux tiennent dans la société à un ensemble de causes qui se rattachent les unes aux autres par des liens indissolubles. Les attaquer isolément, c'est se condamner d'avance à une défaite.

Il faut donc reprendre la question de plus haut.

Nous ne devons point légèrement parler de l'état social dans lequel nous vivons, puisque cet ordre de choses a été, en grande partie, fondé par la Révolution française. Qui de nous serait insensible à la liberté politique et à l'égalité des hommes devant la loi? Qui pourrait méconnaître que la famille et la propriété n'aient été sérieusement constituées par les législateurs du XVIIIe siècle? Comment donc se fait-il qu'il y ait encore des pauvres et des prostituées? C'est que la richesse et la pauvreté, la vertu et le vice tiennent à des conditions sociales que les assemblées politi-

ques les plus sages, comme la Constituante, peuvent très-légèrement modifier; que les assemblées les plus terribles, comme la Convention, ne peuvent absolument pas détruire.

A part quelques exceptions, la cause de la prostitution est la misère. Nous avons, pour confirmer notre manière de voir, le témoignage de tous les moralistes, de tous les économistes et des fonctionnaires eux-mêmes du gouvernement.

Quels sont maintenant les moyens de supprimer la misère?

Il en est qui se présentent naturellement à l'esprit des masses souffrantes, mais qui ne sont pour cela ni meilleurs ni plus applicables, et que nous devons écarter une fois pour toutes. Nous ne demanderons point, par exemple, que l'État fasse une pension aux pauvres ouvrières sur la cassette des riches. D'abord tous les trésors du pays n'y suffiraient point, et ensuite ce serait une injustice.

La fortune publique consiste surtout en crédit, en valeurs impalpables, insaisissables. Elle s'évanouirait sous la main qui voudrait la confisquer. Ce serait d'ailleurs calomnier les classes ouvrières que de leur prêter des intentions qu'elles n'ont pas. Elles savent très-bien, en général, que la richesse de la France n'est point à partager : elle est à créer.

Proclamons-le bien haut, pour rassurer les timides et pour décourager, s'il y a lieu, quelques opinions irréfléchies : on ne détruit pas la société. Cet en-

semble de conquêtes séculaires, de travaux antérieurs et accumulés, de principes ayant acquis dans les esprits l'autorité de la certitude, de faits positifs, confirmés par la raison; ce faisceau d'inventions utiles, ces découvertes des sciences, ces chefs-d'œuvre des beaux-arts, cette série de merveilles réalisées par l'industrie, le commerce et la navigation, tout cela défie les surprises de la force, les vaines attaques des utopistes. Détruire la société! autant vaudrait que quelqu'un rêvât d'éteindre les soleils qui roulent au-dessus de nos têtes; autant vaudrait qu'on tentât un beau jour de dessécher les mers.

Et pourtant il y a parmi nous des pauvres et des prostituées!

A la misère, source de toutes les dégradations, il n'y a qu'un remède, un seul, le travail.

Oui, il n'y a qu'un remède, parce qu'il n'y a qu'un moyen d'accroître la fortune publique.

Toutefois, pour que ce moyen produisît tout ce qu'on est en droit de lui demander, pour que le travail mît réellement l'ouvrière à l'abri du besoin, il faudrait qu'il fût stable, et il est incertain; il faudrait qu'il fût fructueux, et le salaire qu'il fournit est insuffisant; il faudrait qu'il fût libre, et une foule d'intermédiaires prélèvent trop souvent sur lui la part du lion.

A qui s'en prendre d'un pareil état de choses? Est-ce au gouvernement?

Le gouvernement peut quelque chose pour les inté-

rêts matériels de la classe la plus nombreuse : il ne peut pas tout. Il lui est permis d'établir des lois pour limiter les heures du travail, de déterminer les conditions d'âge selon lesquelles les enfants des deux sexes entreront dans les fabriques et les ateliers, de répandre sur tous, hommes et femmes, l'instruction primaire, de fonder des institutions de crédit, d'épargne et de secours, d'alléger les charges et les impôts de consommation qui pèsent sur le pauvre ainsi que sur le riche; au delà commence le doute sur ses attributions. Ce qu'il ne peut certainement pas faire, c'est mettre la main sur la fortune publique, accaparer les industries et les usines, dépouiller les uns pour enrichir les autres. Tout cela lui est interdit par la force même des choses et par la raison : il se briserait contre l'inébranlable résistance de la société dont il essayerait de violer les droits.

Nous ne sommes pas de ceux qui séparent les questions politiques des questions sociales : nous les croyons indissolublement liées les unes aux autres. Tout progrès dans la forme du gouvernement amène avec le temps pour le pays un accroissement de bien-être. Toute institution utile votée par une Assemblée délibérante retentit sur l'ensemble des relations entre le capital et le travail. Il faut seulement bien définir les rôles et savoir au juste ce qu'une nation peut attendre de ceux qui la dirigent.

L'État, selon nous, ne doit le bien-être à personne ; il doit à tous les moyens de le conquérir. Ces moyens

sont la liberté de la presse, la liberté de discussion, la liberté de réunion et d'association, en un mot toutes les libertés vitales.

S'il y en a vraiment qui rêvent d'anéantir le privilége de la fortune par des voies de spoliation et de contrainte, ils ne tarderont pas à reconnaître leur erreur. De telles doctrines seront repoussées par le bon sens public, d'abord comme nuisibles aux intérêts de la classe la plus nombreuse, et ensuite comme impossibles à réaliser. Quant à ceux qui voudraient déplacer le monopole du travail, de manière à le transporter de quelques-uns à la société, comme le demandent les communistes, ils ne feraient que substituer à ce qui existe une tyrannie mille fois plus dure et plus intolérable.

Le vœu de la civilisation est au contraire que chacun soit le maître et le propriétaire de ses œuvres.

Ouvriers et ouvrières, cette parole est dure, c'est celle d'un ami : ne comptez que sur vous-mêmes, sur la science, le temps et la liberté pour améliorer votre sort.

Est-ce à dire qu'il faille négliger les questions sociales ? Tel n'est certes pas notre avis. Seulement, il faut les prendre par le côté raisonnable et pratique.

Longtemps, les écrivains politiques se sont très-peu préoccupés des intérêts matériels, mais aujourd'hui ce silence s'est trouvé vaincu par la force des choses : il a fallu parler de la misère et du travail ; les journaux mêmes qui affectaient pour les souffrances

de la classe laborieuse un mépris orgueilleux, ont été obligés de descendre dans l'arène d'une discussion où toute la presse les entraînait fatalement. On a beaucoup parlé dans ces derniers temps des ouvriers, mais, par oubli sans doute, on a fort peu parlé jusqu'ici des ouvrières. Si bizarre que soit cette omission, on la comprendra aisément. Rien de très-surprenant au fond à ce que nos publicistes, tout en réclamant à si haute voix les droits de l'homme, aient presque toujours négligé les droits de la femme. Il devait en être ainsi. Comme les changements ont presque tous procédé chez nous par la force, il nous semble naturel que le sexe le plus faible et le plus digne d'intérêt soit le dernier en faveur duquel on ait réclamé.

D'un autre côté, les gouvernements qui se sont succédé en France depuis près d'un demi-siècle ont écarté de leur mieux des discussions qu'ils croyaient dangereuses. On en est pourtant à se demander si ce n'est pas eux qui sont en partie responsables du caractère de gravité qu'ont revêtu chez nous les questions sociales. On ne détruit pas des griefs en refusant de les examiner. Les réclamations, quand elles sont justes, ne peuvent être éteintes que par une réforme des abus. Cette réforme est calme ou violente : calme si les hommes d'État comprennent les besoins de leur temps ; violente s'ils négligent de les étudier et de prêter leur concours aux améliorations pacifiques (1).

(1) Depuis que cette phrase a été écrite, la France a fait deux révolutions.

Accroître les profits du travailleur, soit à l'aide de l'association ou par tout autre moyen, tel est le grand problème de la science moderne. Ce problème est délicat et compliqué ; car il y a des droits acquis à respecter, des intérêts différents à concilier dans un sentiment de justice, mille difficultés à vaincre. Beaucoup de systèmes se sont produits dans ces derniers temps ; mais la meilleure preuve que ces divers systèmes n'étaient point entièrement conformes à la vérité, c'est qu'aucun d'eux n'a obtenu l'assentiment de la classe ouvrière. Il ne faut ni s'en étonner, ni s'en affliger : l'astrologie et l'alchimie étaient des rêves creux, des conjectures d'esprits chimériques ; elles n'en ont pas moins contribué à fonder deux sciences exactes, l'astronomie et la chimie.

La science sociale n'arrivera de même à se constituer qu'en mettant le pied sur un terrain positif, en s'appuyant sur les faits, sur la méthode expérimentale, sur la raison et la pratique. Toute notre ambition a été de lui apporter dans ce livre des éléments par le récit des souffrances et des dégradations de la femme dans tous les pays civilisés. N'associons pas l'État à nos recherches, à nos études, à nos espérances ; ce n'est pas son rôle d'intervenir entre des intérêts qu'il doit tous également protéger ; demandons-lui seulement de ne point mettre un obstacle aux justes revendications du travail.

Je trouve qu'on ferait bien de suivre vis-à-vis des

phénomènes sociaux la même marche que suit une science nouvelle, la météorologie, vis-à-vis des phénomènes de la nature. La loi des pluies, des vents, des orages n'est point encore trouvée : cela n'empêche point les différents observatoires de l'Europe de recueillir une masse de faits, d'expériences et d'enregistrer le témoignage journalier des instruments, dans l'espoir que la cause sortira un jour de la comparaison des effets.

Supposons le travail mieux rétribué grâce à des combinaisons nouvelles, mieux organisé, appartenant davantage à celui ou à celle qui produit, serait-ce tout? Non vraiment. Il faudrait y ajouter, surtout chez la femme, ces habitudes d'économie, d'épargne et de prévoyance qui ne peuvent être que le fruit de l'éducation. L'ignorance et la misère sont, qui le croirait? deux sœurs prodigues. Moins une jeune fille est élevée dans les soins du ménage et les bons principes de la famille, plus elle dissipe souvent en folles dépenses le peu qu'elle a gagné. Il faut être capable d'acquérir pour savoir conserver.

Souvenons-nous toutefois que les progrès sociaux tendant à assurer l'affranchissement définitif d'une classe d'hommes ou de femmes ne sont point l'œuvre d'une seule vie, toujours éphémère et bornée, mais bien le travail incessant, mutuel, successif, de deux et souvent de trois générations unies dans le même but, y tendant sans relâche, et finissant par le réaliser à grand'peine dans l'avenir. Tout individu qui, im-

patient de jouir, dévore les fruits de son travail à mesure qu'il les voit naître, ressemble à celui qui faucherait sa moisson en herbe ou qui dépouillerait ses arbres avant la maturité. Le travail est une semence de liberté qui a besoin de temps et de soins assidus pour venir à terme. C'est par cette patience que le tiers-état a conquis ses droits dans le gouvernement; c'est encore par elle que le prolétaire, mâle et femelle, arrivera un jour à s'affranchir de la féodalité du besoin. Sans doute cette loi de sacrifice et de dévouement répugne à certaines natures avides, imprévoyantes, égoïstes, qui n'ont d'appétit qu'aux jouissances immédiates; mais ce n'en est pas moins la loi nécessaire de tout progrès et de toute délivrance. Notre devoir est de nous y soumettre avec amour; la société n'est en effet qu'une communion perpétuelle et toujours renouvelée des êtres existants avec ceux qui existeront un jour, de manière à leur préparer par le travail déjà accompli les éléments d'un travail plus grand et en conséquence d'une conquête plus parfaite.

Cette succession d'efforts personnels est nécessaire pour améliorer la condition du plus grand nombre. La misère et la prostitution tiennent à des combinaisons de faits que l'ordre politique ne peut directement atteindre. Il y faut le concours de tous; il y faut surtout le développement de l'esprit par l'instruction. Le progrès industriel n'y peut rien. Vous auriez beau tordre et tourmenter la matière, vous n'en extrairez jamais une parcelle de droit.

Aucune société ne peut vivre sans un ensemble de lois morales fixant les limites du mien et du tien, du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Ce serait une grossière erreur de croire qu'on puisse changer ces lois; elles échappent aux arguments de tous les sophistes, à la volonté de tous les législateurs, à toutes les perturbations sociales, parce qu'elles résident dans la conscience humaine. Il n'est au pouvoir de personne de faire que la vertu soit un mot, que la prostitution soit honorée, que le mal soit le bien, que la nuit soit le jour.

Vous réussirez peut-être à délivrer un peuple de la servitude politique; vous ne délivrerez jamais l'homme ni la femme de la responsabilité de ses actes. Ce ne serait d'ailleurs point une délivrance : ce serait la négation de son libre arbitre et de sa dignité.

En fondant le mariage civil, la Révolution française a voulu mettre la mère de famille sous la protection immédiate de la société.

Il n'y a au monde que ces deux choses capables de gouverner les êtres intelligents, la force ou le droit. Or, le mariage constitue pour la femme un droit fondé sur le devoir, ce qui la sauve de l'empire brutal de la force et de l'esclavage de la débauche; son affranchissement consiste dans l'inviolabilité du domicile, dans les garanties données à la famille, dans la dignité de mère.

Chez les Latins le même mot, *liber*, signifiait à la fois, livre, enfant et libre. La liberté pour l'homme,

c'est le livre ; la liberté pour la femme, c'est l'enfant.

Point d'indépendance véritable pour la femme hors du mariage, de la famille, du toit conjugal; s'en écarter, ce serait de sa part abandonner tous les progrès accomplis depuis l'origine du monde et recommencer l'esclavage. On frémirait pour le sort de la plus faible moitié du genre humain devant certaines doctrines dégradantes qui fermentent au fond de quelques cerveaux malsains, si l'on n'était rassuré par cette réflexion, qu'il n'est point au pouvoir des esprits chimériques de réaliser le néant. L'abolition du mariage et de la famille serait pour la femme le commencement d'une ère rétrograde qui la ramènerait à une servitude abjecte et à une incalculable misère. Elle redeviendrait ce qu'elle fut avant la société, ce qu'est encore la femelle du sauvage au fond des solitudes inhabitables.

En dehors de la loi morale, il n'y a plus pour la femme qu'ilotisme et déshonneur : au lieu de supprimer un maître, elle le multiplie ; au lieu de parvenir à la liberté par le brisement du lien conjugal, elle s'enfonce, loin de tous devoirs et par conséquent de tous droits, dans le plus sombre et le plus profond de tous les esclavages. La femme, dans son propre intérêt, doit donc tout faire pour affermir l'union légitime des sexes, la famille et toutes ces sages institutions que les législateurs de la Révolution française croyaient avoir assises sur des bases inébranlables. Au lieu de nourrir dans sa tête des idées de guerre et de rébellion

qui ne peuvent manquer de lui être fatales, puisqu'elle a contre elle, dans cette lutte, la force physique des hommes, il faut, au contraire, qu'elle se relève par la culture de l'esprit et par la dignité de sa conduite. La vraie domination de la femme consiste dans sa beauté, dans sa toute-puissante faiblesse, dans son amour. L'influence qu'elle exerce est toute morale et existe d'autant mieux qu'elle a plus soin de la cacher : elle nous domine en paraissant obéir. C'est lorsqu'elle se fait la sœur de charité de nos maux, l'ange gardien de notre vie, que la femme nous gagne peu à peu et malgré nous à ses idées. Sa force est dans la pureté de son dévouement, dans l'éclat de ses vertus domestiques.

Nul esprit sensé ne blâmera les femmes de réclamer certains droits dont elles sont privées, de vouloir exercer dans la société une influence dont elles sont dignes, d'aborder les hautes études, d'ouvrir à leur profit des carrières envahies jusqu'à présent par les hommes, ni même de se prononcer avec les nations protestantes contre l'indissolubilité du lien conjugal : tout ce que nous leur demandons dans leur propre interêt, c'est de ne point séparer les droits de la pratique des devoirs. On ne conquiert point l'opinion publique par des invectives ni des déclamations ; on la gagne par l'exemple du bien et le sentiment de la justice. La liberté ne s'impose point : elle se mérite.

Malgré quelques exceptions malheureuses, l'inté-

rieur est le rempart derrière lequel s'abrite la moitié la plus faible du genre humain. Une femme mariée de plus est en général une prostituée de moins.

Ce qui retient maintenant les jeunes gens et les jeunes filles de prendre un parti, comme on dit vulgairement, c'est leur peu de fortune, leur état précaire et mal défini, la peur du lendemain, la triste perspective d'avoir à nourrir de nombreux enfants. Un gain honnête, assuré, productif, quelques garanties d'avenir acquises à la famille, abaisseraient bien des obstacles et sauveraient plus d'une ouvrière des tentations auxquelles l'expose le célibat.

Rendre le mariage plus accessible qu'il ne l'est aujourd'hui serait introduire dans nos institutions un élément de stabilité, de paix et de tranquillité publique. L'homme qui trouve son intérieur ordonné à sa guise, qui est heureux dans ses affections et dans sa famille, se figure volontiers que l'État, cette autre grande maison, se comporte de même. Combien d'esprits inquiets, tumultueux, dont l'agitation tient presque uniquement à la solitude du cœur, et que l'on aurait calmés en leur faisant épouser la société dans une femme !

Nous espérons qu'on ne se trompera point sur l'intention qui a dicté ce livre.

L'auteur tenait à démontrer par les faits qu'en dehors des lois morales il n'y a pour la femme ni liberté, ni bien-être, ni espoir raisonnable d'améliorer son sort. Il n'a point demandé à je ne sais

quelles théories nuageuses de palingénésie biblique, mais à de très simples doctrines d'économie sociale, les moyens de perfectionner ce qui est; il n'a point prétendu transformer la femme en un homme, ce qui serait fâcheux pour elle, ni en une sorte d'être hermaphrodite, ce qui serait impossible; il a voulu uniquement lui indiquer les progrès qu'il croit réalisables, et l'engager de toutes ses forces à les accomplir.

Toutes les conquêtes du droit ne s'obtiennent dans le monde que par travail continu de l'esprit; il ne faut point s'en affliger: c'est la loi de l'humanité. Associons-nous donc à la recherche du vrai, et n'oublions pas que la femme doit avoir sa part dans cette œuvre.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES



## LIVRE I

## LIVRE II



Paris. Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. 4647.11.2

Paris. Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacq[illegible]





